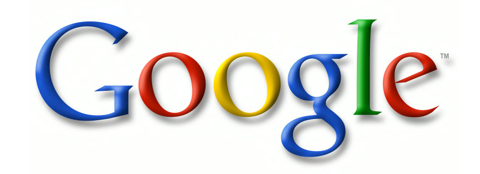
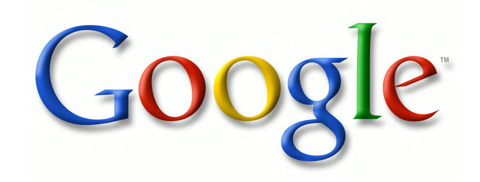





EX LIBRIS E. MAHEUSE

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

TOME X.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

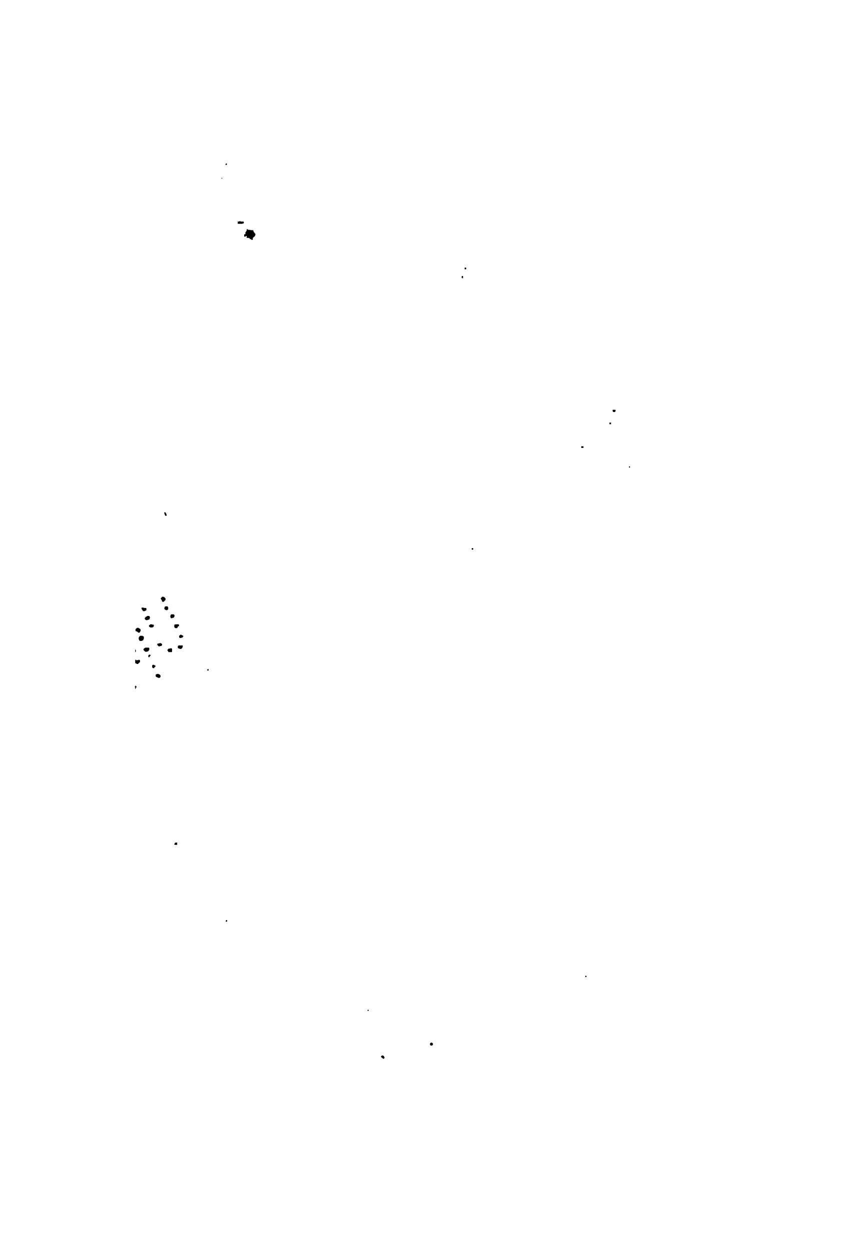
PAR P. CAPELLE.

STANCES, CANTATES, DYTHYRAMBES, ÉPYTHALAMES, HYMNES, PSAUMES, CANTIQUES, ORATORIOS.

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

1819.



SUR LES STANCES.

Le mot *stance* vient de l'italien *stanza*, qui signifie *demeure*, vraisemblablement parce qu'il doit y avoir, à la fin de chaque *stance*, un sens complet.

Ce n'est qu'au commencement du quinzième siècle que le mot *stance* fut introduit dans notre poésie. En 1580, le président *Largus* donna de la vogue aux *stances* en ouvrant un concours pour les poëtes qui se distingueraient le mieux dans ce genre ; mais ce n'est que sous la plume de Malherbe que

> Les *stances* avec grâce apprirent à tomber.

Les *stances* font ordinairement partie d'une ode. Le mot *strophes* a été également appliqué à cette division ; mais les *stances* forment aussi un genre séparé, qui tient de l'ode pindarique, de l'ode philosophique et de l'ode anacréontique : elles se distinguent par la délicatesse des idées, la justesse des expressions ; les

images en sont douces et naturelles; elles sentent souvent ou une pensée morale re avec grâce et précision, ou le rapproche de quelques idées opposées, dont le cont fait naître une réflexion, ou éveille un timent.

La période poétique doit être soign ment observée dans les *stances* : les 1 croisées ou redoublées avec art, les c bien ménagées, y donnent beaucoup de deur et d'harmonie.

Le sujet des *stances* est presque tou gracieux. Quand la morale s'y présent n'est que sous des dehors aimables, e pouillée de sa sécheresse et de son aust La gaîté n'est point exclue des *stances*; les rhythmes lui conviennent.

On ne peut donner de poétique à ce s les meilleurs avis sont ceux de l'oreille goût.

STANCES
PHILOSOPHIQUES.

SUR LA SOLITUDE.

O BIENHEUREUX qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les rochers et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il n'a souci d'une chose incertaine;
Il ne se paît d'une espérance vaine;
Nulle faveur ne le va décevant.
De cent fureurs il n'a l'âme embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

L'ambition son courage n'attise:
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaît à violer sa foi.
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune;
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de thym, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée;
J'ai des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos prés délicieux.

DESPORTES. (

A DUPERRIER,

SUR LA MORT DE SA FILL

TA douleur, Duperrier, sera donc éternelle
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours!

(1) Si l'on se reporte à l'époque où ces stances furent fai
étonné, comme nous, de la pureté de style qui les di
poésies de ce temps. Desportes, né en 1546, mourut en

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris;

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Duperrier: aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au-deça de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et de cendres
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé :

Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point ;

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémo
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

ınçois, quand la Castille, inégale à ses armes,
    Lui vola son Dauphiu,
nbla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
    Qui n'eussent point de fin.

es sécha pourtant; et, comme un autre Alcide,
    Contre fortune instruit,
qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
    La honte fut le fruit.

ır camp qui la Durance avait presque tarie
    De bataillons épais,
tendant sa constance, eut peur de sa furie,
    Et demanda la paix.

moi déjà deux fois d'une pareille foudre
    Je me suis vu perclus,
deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
    Qu'il ne m'en souvient plus.

n qu'il me soit grief que la tombe possède
    Ce qui me fut si cher;
is en un accident qui n'a pas de remède
    Il n'en faut point chercher.

Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
    On a beau la prier,
cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
    Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du l
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre pa
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule
Qui nous met en repos.

]

JADIS ET AUJOUR

Toujours la colère des cieux
Ne tonne pas dessus nos têtes;
Toujours les vents séditieux
N'enflent pas la mer de tempêtes
Toujours Mars ne met pas au jour
Des objets de sang et de larmes;
Mais toujours l'empire d'amour
Est plein de troubles et d'alarme

Que le siècle d'or fut heureux,
Où l'innocence toute pure
Ne prescrivait aux amoureux
Que les seules lois de nature!

Combien depuis ces premiers temps,
La honte, l'honneur et l'envie
Ont, aux esprits les plus contens,
Aigri les douceurs de la vie !

Dès l'heure où l'on vit en tous lieux
S'élever la puissance feinte
D'un nombre infini de faux dieux
Inconnus, enfans de la crainte;
L'Ambition, fille d'enfer,
Mit le sceptre en la main des princes;
Et Bellone, avecque le fer,
Partagea la terre en provinces.

Ses champs n'étaient point divisés,
Les richesses étaient égales;
Les antres qu'elle avait creusés
Servaient de chambres et de salles;
Mais le monde, hors de propos,
Y fit murailles sur murailles;
Et pour lui déchirer le dos,
Tira l'acier de ses entrailles.

Parmi les jeux et les festins
Nos jours, comblés d'heur et de joie,
Par les mains des mêmes destins,
Etaient faits d'une même soie;
La faveur ne faisait point voir
L'un au ciel, l'autre dans la boue;

Et la Fortune, sans pouvoir,
N'avait point encore de roue.

Mais de tous ces soins rigoureux,
Qui, régnant dans l'esprit des hommes,
Font croire ceux-là malheureux
Qui naissent au siècle où nous sommes,
Ce qui nous doit le plus fâcher,
Est cet honneur qui nous ordonne
D'acheter et vendre si cher
Les plaisirs que l'amour nous donne.

RACAN.

SUR LA VANITÉ DU MOND

Daphnis, dont l'univers admire la sagesse,
Contemple ce tableau de l'humaine faiblesse,
Que le soin de te plaire a tiré de mes mains;
Tu pourras remarquer de combien de licences
La Fortune et l'Amour, deux aveugles puissances,
Excitent le désordre en l'état des humains.

Depuis que les mortels aux sceptres font hommag
Cette reine du monde, insolente et volage,

Des princes les plus grands traverse les projets:
Ils doivent à ses lois ou la paix ou la guerre ;
Et, sans distinction, tous ces dieux de la terre
Sont, de même que nous, au rang de ses sujets.

Quoique le front des rois brille d'une couronne,
Le destin absolu, qui n'épargne personne,
Pour le faire tomber trame mille dangers :
On ne voit rien d'égal comme la loi des Parques;
Et dedans le cercueil, les plus riches monarques
Ne sont point différens des plus pauvres bergers.

Ils ont beau partager la conduite du monde,
Et, par une valeur en merveilles féconde,
Au temple de l'Honneur des palmes acquérir,
Ils éprouvent enfin la Fortune et l'Envie;
Et les gardes choisis pour défendre leur vie,
Se portent les premiers à les faire mourir.

Misérables mortels! aveugles que nous sommes!
Jusqu'au trône des dieux nous élevons des hommes
Qui doivent le tribut à l'empire du sort!
Tous les plus beaux rayons se changent en ténèbres;
Et le septre qu'on porte en leurs actes funèbres,
Augmente seulement la pompe de la mort.

Ces différens objets dont le monde se pique;
Cette bouche d'Olympe, et ces yeux d'Angélique,

Doivent, dans peu de jours, être mangés des vers :
Cloris n'a plus ce teint qui la rendait si vaine ;
Et l'on ne voit plus rien des merveilles d'Hélène,
Qui fit en sa faveur armer tout l'univers.

Pauvre amant ! tu fais voir que tu n'es guère sage,
Quand, pour quelques attraits qui parent un visage,
Tu languis jour et nuit de tristesse et d'amour ;
Pense qu'au moindre vent ces grâces se flétrissent,
Et que si des vergers les roses refleurissent,
Celles de la beauté n'ont jamais de retour.

Malheureux, qui, dressant un superbe édifice,
Employez tant de soin, de peine et d'artifice,
Afin de vous tirer du nombre des mortels,
Doutez-vous que le Temps à la fin n'en dispose,
Quand les divinités, qui peuvent toutes choses,
Ne peuvent de ses coups affranchir leurs autels !

Invincibles Césars, Hercules indomptables,
Superbes conquérans, puissances redoutables,
Qu'un espoir infidèle aux alarmes nourrit,
Vous ne sauriez tirer, de toutes les conquêtes
Où la rage de Mars abandonne vos têtes,
Qu'un rameau de laurier qui jamais ne fleurit.

Montrez tout ce que peut un excès de courage ;
Traînez avecque vous la fureur et la rage,

portez en vos mains la foudre et le trépas;
ırichissez la Mort, peuplez ses rives sombres;
: pardonnez à rien, pour accroître ses ombres:
ngrate pour cela ne vous pardonne pas.

rière les désirs de ces pompes suprêmes!
se faut élever, mais c'est contre nous-mêmes,
rendre sous nos pieds notre orgueil abattu;
: cherchons qu'en nous seuls les conquêtes nouvelles,
croyons qu'il n'est point de palmes éternelles
ıe celles qu'on reçoit des mains de la Vertu.

›us sommes tous sujets à des lois inhumaines;
ı sa condition chacun trouve des peines;
›mme les plus petits, les grands portent leur faix:
ı charge la plus belle, en charges est féconde;
: les astres commis au réglement du monde,
›ur le mettre en repos, n'en éprouvent jamais.

:s plus savans nochers redoutent la tempête;
:s plus heureux bergers, au milieu de leurs fêtes,
›us leurs chapeaux de fleurs ont des soucis divers;
alarme fait lever le soldat qui sommeille:
hémis a les yeux clos; mais son prêtre qui veille
›ur le bien du public, les a toujours ouverts.

: vent sur cette mer excite mille orages;
: nombre des vaisseaux est celui des naufrages;

Le rocher le plus ferme est enfin ébranlé;
L'un redoute sa perte, et l'autre la soupire;
Et celui qui troublait l'ordre de cet empire,
Est chassé justement quand l'autre est rappelé.

Daphnis, n'aspirons point aux grandeurs de la te
Combattons désormais d'une mortelle guerre
Toutes les passions que la raison défend;
Changeons les soins du monde en des soins plus ut
La Fortune et l'Amour à vaincre sont faciles;
L'une n'est qu'une femme, et l'autre qu'un enfar

MALLEVI

AU CARDINAL DE RICHELIE

RICHELIEU, dont l'esprit plus grand que l'unive
Fait avec tant d'éclat refleurir cet empire,
Je ne demande rien, en vous donnant ces vers,
Qu'autant de votre temps qu'il en faut pour les li

Ceux que vous obligez d'un regard seulement,
De leur plus beau travail ont trop de récompens
Vos jours sont précieux, et n'ont pas un moment
Qui ne puisse acquérir quelque honneur à la Frai

Elle occupe vos soins à reconduire au port
Son navire flottant au milieu de l'orage,
Et contre qui les vents ont fait un tel effort,
Que peut-être sans vous il aurait fait naufrage.

Il vous doit son salut, ce vaisseau glorieux,
A qui tant d'ennemis vainement font la guerre,
Et qui, portant un roi toujours victorieux,
Porte tous les trésors du ciel et de la terre.

Cet Alcide abattit tous ces monstres d'orgueil,
Qui tiendront, à leur honte, une place en l'histoire;
Et dans l'île de Ré, comme dans un cercueil,
De toute l'Angleterre il enterra la gloire.

Il a bien fait connaître à la rebellion,
Que sa force n'est pas une force mortelle;
Et l'on n'admire plus ce siége d'Ilion,
Depuis que l'on a vu celui de la Rochelle.

Lorsque votre valeur conduisait nos guerriers,
Sur des monts tout de glace, aux dangers de Bellone,
Je rêvais sur des monts tout chargés de lauriers,
Et je vous en cueillais pour faire une couronne.

Mais, voyant aujourd'hui cet art déshonoré,
Par qui, malgré le temps, notre nom s'éternise,
A vous donner des vers j'ai toujours différé,
De peur de vous offrir ce que chacun méprise.

Ceux-ci n'ont rien de beau que leurs naïvetés,
Et ne vous donnent point de louanges nouvelles :
Il est de vos vertus comme de ces beautés
Qu'un simple habillement fait paraître plus belles.

Des merveilles qu'on dit de mon prince et de vous,
Je fais dans mes écrits des rapports véritables ;
Et les plus beaux romans doivent être jaloux
D'y voir des vérités plus belles que leurs fables.

Certes, la renommée a vu de tous ses yeux
La gloire que par vous la France a méritée ;
Et pour la publier, elle vole en des lieux
Où ses ailes encor ne l'ont jamais portée.

L'envie a beau sécher de vous voir tant fleurir,
Et se nourrir du vent d'une injuste espérance :
On ne peut vous blesser sans nous faire mourir.
Ce que l'âme est au corps, vous l'êtes à la France.

En vain la médisance attaque votre foi,
Et c'est contre le ciel que sa bouche blasphême ;
Etre votre ennemi, c'est l'être de mon roi ;
Et l'être de mon roi, c'est l'être de Dieu même.

De l'Estoile.

SUR LA PAIX.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici bas
Régner la déesse Astrée.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère;

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O Paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre!

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées;
Ramène-nous les plaisirs,
Absens depuis tant d'années!

Etouffe tous ces travaux
Et leurs semences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles;

Et que nous passions les jours
Etendus sur l'herbe tendre,
Près à conter nos amours
A qui les voudront entendre.

La Fontaine.

AUX AMBITIEUX,

AU RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE.

L'ASTRE qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême,
Le dernier an s'est écoulé ;
Celui-ci passera de même
Sans pouvoir être rappelé.

Tout finit ; tout est, sans remède,
Aux lois du Temps assujetti ;
Et, par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc, en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans:
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensés! votre âme se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits,
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance,
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être.
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J.-B. ROUSSEAU.

LES DÉSIRS.

Du bien que nous cherchons, la longue jouissance
eut flatter, mais non pas contenter nos désirs :
uand un souhait finit, un autre recommence;
n plaisir sert d'amorce à de nouveaux plaisirs.

e désir, qui d'un bien nous présente l'idole,
ous invite à goûter un tranquille bonheur ;
ais sur un autre objet aussitôt il s'envole,
t pour cet autre encor nous donne de l'ardeur.

La volonté, qui court où le dési
Croit avoir du repos dans le bie
Quand elle entend la voix de ce
Qui lui promet ailleurs un bonh

Ainsi, toujours errante et toujou
Elle épuise sa force en mille vai
Et, quand elle a goûté de tous l
Elle revient encor sur les mêmes

Mais s'ils ont eu d'abord de quoi
Alors ils n'ont plus rien digne d
Comme, l'un après l'autre, ils s
Ils savent tous aussi lui déplaire

Dès qu'un bien est présent, il n'
De l'espoir du futur on se laisse
Notre esprit se repaît d'une tro
Et cherche en l'avenir de quoi

Mais s'il n'est point de bien pou
Il n'est point de saison qui n'ait
Le désir, dans son vaste et rigo
Comme tous les objets, embras

De notre premier âge il corrom
L'enfant fait des souhaits qu'il n
Et demande des biens avec imp
Ayant qu'il ait appris comme il

Il trouble le repos de nos belles années;
Le feu de la jeunesse en augmente l'ardeur:
Alors les passions, à l'envi mutinées,
Semblent être d'accord pour déchirer un cœur.

Le vieillard, dont les ans ont mûri la sagesse,
De ses jeunes désirs est encore agité;
Et tel, qui résistait au feu de la jeunesse,
Est vaincu dans le froid de sa caducité.

Quand on suit d'un désir l'extrême violence,
Au but qu'on se propose on parvient rarement:
Pour devenir heureux, un peu d'indifférence
A souvent plus d'effet qu'un grand empressement.

Le secret, pour trouver le repos de la vie,
N'est pas de se conduire au gré de ses désirs:
Qui saura les régler, et borner son envie,
Verra bientôt la fin de tous ses déplaisirs.

LE DEREL.

LES PLAISIRS DE LA SOLITUDE.

TIRCIS, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite:

L'âge insensiblement nous conduit à la mo
Nous avons assez vu sur la mer de ce mo
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable :
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tem
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des berge

Oh ! bien-heureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,

Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunefois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunefois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse

A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
Il tient, par les moissons, registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux,
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échan
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre, à même temps, élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portique
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles ;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portra

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude

De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le Soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit :
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

RACAN.

LA RETRAITE,

EN 1698.

LA foule de Paris à présent m'importune;
Les ans m'ont détrompé des manéges de cour;
Je vois bien que j'y suis dupe de ma fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends grâces au ciel que l'esprit de retrai
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercl
Celle que mes aïeux, plus sages, s'étaient f
D'où mes folles erreurs avaient su m'arrach

C'est là que, jouissant de mon indépendance
Je serai mon héros, mon souverain, mon r
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la cour l'erreur et l'impostu
Le sage avant sa mort doit voir la vérité.
Allons chercher des lois où la simple natur
Riche de ses seuls biens, fait toute la beaut

Là, pour ne point des ans ignorer les injure
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau ;
Mes rides s'y font voir : par ces vérités dure
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombe

Cependant quelquefois un reste de faiblesse
Rappelant à mon cœur quelques tendres dé
En dépit des leçons que me fait la vieillesse
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisir

Nos champs du siècle d'or conservent l'inn
Nous ne la devons point à la rigueur des lo
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos boi

Ni le marbre ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornemens:
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amaryle et Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Grâces entourée,
Les faunes, les sylvains et les nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la prison;
Cette foule d'esprits dont brillait ma pensée
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours et l'ordre des saisons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les trésors des fruits et des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux,
Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis de là tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet être du monde et maître et créateur,
Je me ris des erreurs d'une secte insensée
Qui croit que le hasard en peut être l'auteur.

Ainsi coulent mes jours ; sans soin, loin de l'e
Je les vois commencer et je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortu
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser!

CHAULI

SUR LA SOLITUDE.

CHARMÉ de mon loisir et de ma solitude,
Que les grands à l'envi m'appellent auprès d'eu
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux.

Faut-il courir si loin, insensés que nous somm
Pour trouver ce bonheur que nous désirons to
Maîtrisons nos désirs, n'attendons rien des ho
Et vivons avec nous.

Déjà trop accablés de liens nécessaires,
Pourquoi grossir encor la source de nos pleurs
Epargnons-nous du moins tous les nœuds volo
Ménageons nos douleurs.

Qu'un lâche adulateur, chaque jour importune
Le maître dont il peut essuyer la fierté;
Je n'irai point à ceux qu'élève la fortune
Vendre ma liberté.

Dans les palais des rois, un coup d'œil nous captive;
L'homme y va follement chercher un meilleur sort;
En entrant il le perd; libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

Le sage toutefois ne pourra jamais l'être;
Pour l'homme vraiment libre il n'est point de lien:
Au milieu de la cour il peut vivre sans maître;
Lui seul il est le sien.

Ni l'or ni les honneurs ne le rendent fidèle;
La Vertu qui le guide est son unique appui;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle;
Elle en sort avec lui.

Il sert sans intérêt ceux que la terre adore;
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ses vœux;
Il ne désire rien, et lui seul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.

Lorsque l'air est serein, il prévoit la tempête;
L'air se trouble, la nuit ne peut l'intimider;
Sans changer de visage, il entend sur sa tête
Le tonnerre gronder.

La solide grandeur dont l'éclat l'environne,
Dans sa disgrâce encor répand un plus grand j
Nous le félicitons quand la cour l'abandonne,
Et nous plaignons la cour.

Frappé d'une peinture et si rare et si belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente le tableau,
Qu'il te regarde, Alcandre, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.

Ah! si par leurs vertus et leur douceur extrême
Comme toi, tous les grands enchantaient l'univ
Que je perdrais bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers!

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli;
Je veux, loin des palais, vivre dans le silence,
Et mourir dans l'oubli.

Oui, mon obscurité sera mon assurance:
J'y braverai du sort le caprice inconstant;
Tranquille, délivré de crainte et d'espérance,
Pauvre et toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les Muses m'offriront leurs charmes innocens:
Douces divinités, c'est pour vous qu'à toute heu
Fumera mon encens!

Que de momens heureux se passeront à lire
Des Romains ou des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

RACINE *le fils.*

LA SOLITUDE.

DANS le fond d'un vallon rustique,
Entre deux champêtres coteaux,
De toutes parts entouré d'eaux,
S'élève un bâtiment antique.
Des prés s'étendent d'un côté;
De l'autre avec art est planté
Un bois percé de vingt allées:
Au milieu roule, en un canal,
La masse des eaux rassemblées,
Et fuit en nappe de cristal.

C'est là l'aimable solitude
Où, d'un tranquille et doux loisir,

Je goûte l'innocent plaisir,
Libre de toute inquiétude.
Avec le monde que j'ai fui,
S'est éloigné le sombre ennui;
J'ai vu les soucis disparaître;
Et loin, ici, de tous chagrins,
Loin des objets qui les font naître,
Mes jours coulent toujours sereins.

Tantôt, dans ces chênes superbes,
Par l'Automne déjà flétris,
Et dont mes pas, dans leurs débris,
Foulent la feuille avec les gerbes,
Je lis le sort de ces héros
Que la vieillesse ou le repos
Fait souvent survivre à leur gloire;
Je vois ces ministres mourans,
Dont la fortune et la mémoire
S'avilissent dans leurs enfans.

Tantôt, errant dans les prairies,
J'étudie, au bord des ruisseaux,
Dans l'éternel cours de leurs eaux,
Le cours abrégé de nos vies;
Comme, l'un par l'autre poussés,
Mille et mille flots sont passés
Sans qu'il en reste nulle trace,
Ainsi, d'un cours précipité,

Tous les hommes, de race en race,
S'abîment dans l'éternité.

Ici, pour l'auteur de mon être,
Tout sollicite mon amour;
Tout me l'annonce, et, tour à tour,
Chaque objet le fait reconnaître.
Le chant des oiseaux de nos bois
Semble inviter aussi ma voix
A ses louanges immortelles :
Le soin qu'il a de les nourrir,
M'apprend qu'à ses mains paternelles
J'ai droit aussi de recourir.

A mes yeux sa magnificence
Eclate au lever du soleil;
Et de cet astre, à mon réveil,
Contemplant ici la naissance,
Je vois, de feux étincelans,
Se former cent groupes brillans,
Cent couleurs à la fois paraître;
Et partout, en traits radieux,
Je trouve écrit le nom du maître
Qui forma la terre et les cieux.

D'autres leçons, d'autres pensées
Me donne encor la sombre nuit,
Où, du soleil qui tombe et fuit,
Les lumières sont éclipsées.

Ainsi chaque jour finira ;
Ainsi bientôt me couvrira
L'affreuse mort de sombres voiles.
Dans l'ombre je crois voir le deuil ;
Je crois trouver dans les étoiles
Les pâles flambeaux du cercueil.

Trois fois heureuse la campagne
Où l'homme, exempt de passions,
Ne connaît ni l'ambition,
Ni la fureur qui l'accompagne ;
Où jamais sa coupable main
Ne s'arma d'un fer inhumain,
Pour avoir place dans l'histoire ;
Où, tranquille dans ses foyers,
Il méprise la folle gloire
De cueillir de sanglans lauriers !

Se bornant au bien de ses pères,
Il ignore l'art assassin
De s'autoriser au larcin
Par des avances usuraires :
On ne voit point sa vanité,
Le parant d'un titre acheté,
Lui faire oublier sa naissance ;
Et, regorgeant de biens pillés,
Insulter, par son opulence,
Les peuples qu'il a dépouillés.

Dans le sein d'une paix profonde,
Ici se ranime ma foi;
Et, sans fard, se présente à moi
La vaine image de ce monde;
La fragile félicité
Dont l'homme aveugle est enchanté;
Ces biens, de si peu de durée,
Les richesses et les honneurs
Où notre âme court, enivrée,
Et qui tombent comme les fleurs.

L'abbé Villiers.

LA CAMPAGNE.

Plus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux.
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles sont faites?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête et ne m'enchante;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix et mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissans,

Je mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries ;
Je laisse couler mon esprit
Comme cette onde gazouillante
Qui suit un chemin de sa pente
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des coteaux fertiles
Des troupeaux riches et nombreux :
Ceux qui les gardent sont heureux ;
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hiver vient les contraindre,
Ce sont là tous les maux à craindre ;
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connaître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faisons, par nos soins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie.
En vain la raison se récrie :
L'abus parle ; tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos pères
Se bornaient dans les premiers temps.
Sages, modestes et contens,
Ils se refusaient aux chimères.

Leurs besoins étaient leurs objets;
Leur travail était leur ressource;
Et le repos, toujours la source
De leurs soins et de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevaient, religieux,
De superbes temples aux dieux,
Et pour eux de simples cabanes;
Renfermés tous dans leur état,
Et contens de leur destinée,
Ils la croyaient plus fortunée
Par le repos, que par l'éclat.

Ils savaient à quoi la Nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devaient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoraient la volupté
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangeaient pas leur repos.
Ils aimaient plus, dans leurs héros,
Une vertu qu'une victoire.

Ils ne connaissaient d'autre rang
Que celui que la vertu donne.
Le mérite de la personne
Passait avant les droits du sang.

Dès qu'ils songeaient à l'hyménée,
Leur penchant conduisait leur choix ;
Et l'Amour soumettait ses lois
Aux devoirs de la foi donnée.
En amour leurs plus doux souhaits
Se bornaient au bonheur de plaire ;
Leurs plaisirs ne leur coûtaient guère ;
Les Saisons en faisaient les frais.

En amitié, quelle constance !
Quels soins ! quelle fidélité !
Ils avaient la sincérité ;
Nous n'en avons que l'apparence.
S'étaient-ils donnés ou promis,
Leurs cœurs, jaloux de leurs promesses
Volaient au-devant des faiblesses
Et des besoins de leurs amis.

Quel fut ce temps ! quel est le nôtre !
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a besoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?

Esclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices
Les noms des premières vertus.

Dégoûtés des anciens usages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de songer à nos troupeaux,
Nous détruisons nos pâturages.
Nous changeons nos prés en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en stériles,
Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos désirs,
Si vous ignorez nos plaisirs,
Vous ne connaissez pas nos peines!
Vous goûtez un repos si doux,
Qu'il rappelle le temps d'Astrée.
Enchanté de cette contrée,
Je reviendrai vivre avec vous.

LA FARE.

LES LOUANGES

DE LA VIE CHAMPÊTRE

A FONTENAY, EN 1707.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude ;

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'Amour et de la Beauté ;

Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux
C'est là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions :
Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Ah! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux,

Puis, sur le soir, à nos musettes,
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la Mort
Exécuter l'arrêt du Sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

CHAULIEU.

LES REGRETS.

Le sombre hiver va disparaître ;
Le printemps sourit à nos vœux :
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien, que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir ;
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
Je n'ai plus de droits au plaisir.
Pour les autres tout semble éclore,
Et pour moi tout semble finir.

De souvenirs que rien n'efface,
Mon cœur est toujours prévenu :
Mon cœur, à chaque instant qui passe,
Redemande un plaisir perdu.

Que m'importe que le Temps fuie?
Heures, dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie ;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offrait à moi le matin,
Et qui, vers le soir retracée,
M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cîme
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiseau qui se ranime
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce temps que Thémire
A mes yeux parut autrefois ;
C'est là que je la vis sourire ;
C'est là que j'entendis sa voix :

Sa voix, qui sous le frais ombrage,
Où je l'écoutais à genoux,
Rassemblait autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la gêne et l'envie
Combattaient souvent nos désirs :
Mais, sous l'œil de la Jalousie,
L'Amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissais au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard !

Que de fois, dans cet art instruite,
Thémire, au milieu des jaloux,
Jeta, dans des discours sans suite,
Le mot signal du rendez-vous !

Oh ! comment remplacer l'ivresse
Que l'Amour répand dans ses jeux ?
Non, la Gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux !

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrais-je me remplir ?
Pourquoi voudrais-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

Les arts, dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle, où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis : celle qui m'est ravie
Chantait mieux, et chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomène,
Je songe qu'en nos jours heureux
Nos cœurs retrouvaient sur la scène
Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevait sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir :
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir !

Mon âme, aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare, et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel, quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau, n'osant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que, sans contrainte,
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte,
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager ?
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je, hélas! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose :
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour, quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors, à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux, dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

La Harpe.

DÉPIT CONTRE LE TE

Source des tourmens que j'endure,
Cruel ennemi des mortels,
Tyran de l'art, de la nature,
Je viens renverser tes autels.

En vain tu reçois du vulgaire
Des noms, des titres glorieux:
Serait-ce donc notre misère
Qui te rendrait si précieux?

Ainsi qu'un père impitoyable,
Qui dévore ses propres fruits,
Je te vois, Temps inexorable,
Détruire ce que tu produis.

A moissonner ce qui respire,
La Mort borne ses attentats;
Le Temps exerce son empire
Sur tous les êtres d'ici-bas.

C'est la source toujours féconde
De mille changemens divers.
Les premiers citoyens du monde
Ne virent point notre univers.

Plus inconstant que le nuage,
Il est bien plus à redouter;
Sans cesse il promène l'orage
Qui sur nos jours doit éclater.

Plus rapide que l'hirondelle
Que Flore rappelle à sa cour,
Il s'en faut qu'il soit si fidèle:
Quand il s'enfuit, c'est sans retour!

Ainsi que dans un gouffre immense,
Mes jours, mes ans se sont perdus:
Que reste-t-il en ma puissance?
Un moment qui n'est déjà plus.

Sur le teint brillant d'une aurore,
Je voyais germer mille fleurs;
Elles ne faisaient que d'éclore;
Le Temps a flétri leurs couleurs.

Ce qui fit jadis mes délices,
N'a plus ni charme ni douceur;
C'est toi, l'auteur de mes caprices,
Qui fais ainsi tourner mon cœur.

Par mille plaintes criminelles
Que l'on n'outrage plus l'Amour;
C'est toi qui lui prêtes tes ailes,
Pour disparaître sans retour.

Nos édifices, nos portiques
Des dieux prêchent la majesté;
Ce sont leurs ruines tragiques
Qui prouvent ta divinité.

Fameux héros, votre mémoire
Aurait triomphé de la mort;
Le Temps, plus sûr de sa victoire,
L'anéantira sans effort.

Le plaisir auquel je me livre
Vient bientôt à se démentir;
Un moment ne peut garantir
L'autre moment qui doit le suivre.

En vain je cherche à pénétrer
De son avenir les mystères;
Il veut nous cacher nos misères;
Il craint de nous y préparer.

Les Ris, les Jeux, troupe fidèle,
Egayaient mes tristes esprits;
Mais le Temps passe, et d'un coup d'aile
Dissipe les Jeux et les Ris.

A quelque chagrin suis-je en proie,
Le cruel paraît s'arrêter:
Mon cœur nage-t-il dans la joie,
Il s'empresse de me quitter.

Si quelque flatteuse espérance
Me fait désirer l'avenir,
Pour retarder ma jouissance,
Son cours paraît se ralentir.

Sur le présent mon cœur soupire,
Et l'avenir me fait trembler :
Le passé même me déchire ;
Il reparaît pour me troubler.

Et quand le poids des ans m'accable ;
Pour me tourmenter de nouveau,
Dans l'âge le plus vénérable,
Il me fait rentrer au berceau.

Cependant, son humeur sauvage
Ne nous le fait point détester ;
Il fuit, il vole, et le volage
Se fait encore regretter.

Passe, vole, Temps homicide,
Je n'en verserai point de pleurs ;
Plus ta course devient rapide,
Plus elle abrége mes malheurs.

***

A MAYNARD.

Maintenant que du capricorne
Le temps mélancolique et morne,
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre,
Du tiers-état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles,
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de Mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Buvons plutôt à longue haleine
De ce nectar délicieux
Qui, pour l'excellence, précède
Celui même que Ganimède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que les journées:

C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le règne des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse :
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours.
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le Printemps, vêtu de verdure,
Chassera bientôt la froidure :
La mer a son flux et reflux ;
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le Temps ne la ramène plus.

Les lois de la Mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace

Ce qu'on a de mieux établi,
Et bientôt nous mèneront boire,
Au-delà de la rive noire,
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

RACAN.

RÉFLEXIONS MORALES,

STANCES IRRÉGULIÈRES.

D'ou vient à l'homme tant d'orgueil?
Echappé du néant pour entrer au cercueil,
Rien n'est si borné que son être;
Celui qui vit ayant été
Une éternité sans paraître,
Disparaîtra bientôt pour une éternité.

Quand le sort pour nous plaire aurait tant d'indulgence,
Qu'il nous accablerait d'honneurs et de plaisirs,
Et ferait servir sa puissance
A contenter tous nos désirs;
Ce bonheur passager est peu digne d'envie;
Chaque heure, chaque instant peut terminer son cours:
Ce qui fait la plus longue vie
N'est qu'un petit nombre de jours.

Pour en conserver la mémoire,
Un prince emploîra vainement
Le marbre de Paros, la pierre et le ciment;
Ce superbe tombeau, ce riche monument,
Un jour sera bien moins la marque de sa gloire,
Que la preuve de son néant.

Les hommes de tout temps, jugeant sans connaissance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont souvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence;
Et, parmi les pauvres mortels,
Quelquefois ceux que l'on encense
Ne sont que de grands criminels,
A qui notre seule ignorance,
Au lieu de châtimens, décerne des autels.

Quand nous serons jugés aux pieds du sanctuaire,
Que nos actions paraîtront
Devant Dieu telles qu'elles sont,
Hélas! de quoi nous serviront
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire?
Ce héros, dont la terre admire les hauts faits,
Ce philosophe si stoïque,
Maudiront peut-être à jamais
Ce qui fit le sujet de leur panégyrique.

PAVILLON.

STANCES AU ROI. (1)

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les élémens,
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre;
Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain;
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

(h) Théophile naquit à Clérac en 1590; comme il avait l'esprit vif, il se laissait emporter par l'impétuosité de son imagination, qui ne lui donnait pas le temps de réfléchir sur les pièces qu'il mettait au jour : la religion, surtout, n'y était point respectée. Cette liberté de tout penser et de tout dire, attira à Théophile un séjour de deux ans à la conciergerie : le parlement, ne le jugeant pas si coupable que ses accusateurs le prétendaient, le condamna seulement au bannissement. Le duc de Montmorency prétendit que Théophile n'était point l'auteur de tous les méchans vers qu'on lui imputait; il employa son crédit pour le sauver, et le recueillit dans son hôtel, où il mourut le 25 septembre 1626. C'est pendant son bannissement qu'il adressa ces stances au roi.

Ce grand Dieu, qui fit les abîmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens,
A l'ombre de ses bras puissans,
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.

Eloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la cour,
Il me semble que l'œil du jour
Ne me luit plus qu'avecque peine :
Sur le faîte affreux d'un rocher,
D'où les ours n'osent approcher,
Je consulte avec des Furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes rêveries
A me faire précipiter.

Aujourd'hui, parmi des sauvages
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'écho des rivages :
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecque des c

Bénit le roi parmi les rues,
Ici les accens des corbeaux,
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.

J'ai choisi loin de votre empire
Un vieux désert, où les serpens
Boivent les pleurs que je répands,
Et soufflent l'air que je respire:
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Je cherche, insensé que je suis!
Une lionne en sa colère,
Qui, me déchirant par morceaux,
Laisse mon sang et ma misère
En la bouche des lionceaux.

Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal, ou plus de courage:
Dedans ce lamentable lieu
Fors que de soupirer à Dieu,
Je n'ai rien qui me divertisse:
Job, qui fut tant homme de bien,
Accusa le ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien.

Vous, grand roi si sage et si juste,
Qu'on ne voit point de roi pareil,

Suivrez-vous le même conseil
Qui fit jadis faillir Auguste ?
Sa faute offense ses neveux,
Et fait perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire;
Même les astres aujourd'hui
Font des plaintes à la Mémoire,
De ce qu'elle a parlé de lui.

Encore dit-on que son ire
L'avait bien justement pressé,
Et qu'Ovide ne fut chassé
Que pour avoir osé médire :
Moi, dont l'esprit mieux arrêté,
D'une si sotte liberté
Ne se trouva jamais capable,
Aussitôt que je fus banni,
Je souhaitai d'être coupable,
Pour être justement puni.

Mais jamais la mélancolie
Qui trouble ces mauvais esprits,
N'a fait paraître en mes écrits
Un pareil excès de folie :
Et si, depuis le premier jour
Que mon devoir et mon amour
M'attachèrent à vos services,
Je n'ai tout oublié pour eux,

Le ciel, pour châtier mes vices,
Fasse un enfer plus rigoureux.

Je n'ai point failli, que je sache;
Et si j'ai péché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux
Pour punir un crime si lâche:
Aussi quels lieux ont ce crédit,
Où pour un acte si maudit
Chacun n'ait droit de me poursuivre?
Quel monarque est si loin d'ici,
Qui me veuille souffrir de vivre,
Si mon roi ne le veut aussi?

Quoi que mon discours exécute,
Que ferai-je à mon mauvais sort?
Qu'appliquerai-je que la mort
Au malheur qui me persécute?
Dieu, qui se plaît à la pitié,
Et qui d'un saint nœud d'amitié
Joint vos volontés à la sienne,
Puisqu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrétienne,
Vous oblige à lui ressembler.

Comme il fait à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,

Vous ferez paraître aux mortels
Moins de justice que de grâce :
Moi, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit,
Que jamais une telle foudre
N'ébranle l'établissement
De ceux qui vous ont fait résoudre
A signer mon bannissement.

Un jour leurs haines apaisées
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort loin de mon malheur
Trouvera des routes aisées :
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passés,
Un ciel plus propre à ma fortune,
Mon âme ne rencontrera
Aucun souci qui l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ait jamais rempli,
Et du champ le plus accompli
De sa parfaite mélodie,
Dessus la feuille d'un papier,
Plus durable que de l'acier,
Je ferai pour vous une image,
Où des mots assez complaisans,

Pour bien parler de mon courage,
Manqueront à vos courtisans.

Là, suivant une longue trace
De l'histoire de tous nos rois,
La Navarre et les monts de Foix
S'étonneront de votre race :
Là, ces vieux portraits effacés,
Dans mes poèmes retracés,
Sortiront des vieilles chroniques,
Et ressuscités dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.

Depuis celui que la fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du turban
Vit fouler le front de la lune,
Je ferai parler ces rois morts:
Et, renouvelant mes efforts
Dans le discours de votre vie,
Je ferai si bien mon devoir,
Que la voix même de l'Envie
Vous parlera de me revoir.

THÉOPHILE.

A M. D'ARNAUD.

C'EST trop long-temps couvrir des voiles du silence
La généreuse main qui s'ouvre à mon malheur :
Muse, cédons aux cris de la reconnaissance,
Et que mes premiers chants soient pour mon bienfaiteur.

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture,
Quand des feux de Progné les fruits reconnaissans
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accens.

N'altère point ma voix, maxime si commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas :
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune ;
La peur d'être abaissé ne fait que trop d'ingrats.

J'aurai dit : Ce mortel me conserva la vie ;
Et l'on me courbera sous le faix du mépris!.....
Si la vertu s'accroît, c'est quand on la publie :
Chantons, muse, la honte en fût-elle le prix!

Mais que vois je? d'Arnaud! vient-il m'ôter la lyre?
Non ; mes accords pour lui ne sont point sans attraits ;

Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire;
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfaits.

Ainsi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, faible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans un flot de richesses,
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux ?

Insensé! jusqu'ici, croyant que la science
Donnait à l'homme un cœur tendre et compatissant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je? Des dons? Non: des refus, la honte.
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talens;
» Si le malheur vous suit, le travail le surmonte:
» On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans. »

Barbares! travailler! eh! voulais-je autre chose?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait;

us-fuis en pleurant... j'expirais de misère:
naud vint : c'est un Dieu; mon malheur disparaît.
la terre courbée, une fleur, jeune encore,
ainsi périr après un jour brûlant:
es pleurs rafraîchie, a-t-elle vu l'aurore ?
eur lève aussitôt son calice brillant.

ui verses dans moi tout le feu qui t'enflamme;
re des beaux vers, Apollon, loin de moi!
célébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande âme,
cœur dicte; il suffit, qu'ai-je besoin de toi (1) ?

peindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
iant va-t-il d'un dieu mandier le secours?
t ce qu'il ressent; et toute sa tendresse
on cœur amoureux coule avec ses discours.

terai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie?
iocle, Anacréon, Ovide, tour à tour,
nous peins les plaisirs, les langueurs, la furie
nspirent aux amans les transports de l'amour.

Gilbert croyait trouver en d'Alembert, Diderot, Thomas, etc., nsateurs des talens littéraires, les moyens de seconder son ému-; mais il ne trouva dans ces apôtres jurés de la bienfaisance les âmes de glace, et n'en obtint que des hauteurs et du mé-D'Arnaud et Fréron parlaient moins d'humanité, mais la pra-ient davantage. Ils reconnurent dans Gilbert le germe des , et l'encouragèrent, l'un par ses conseils, l'autre par ses lités.

Il craint d'être nommé dans mon brûlant délir e;
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfa

Ainsi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, faible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans un flot de richesse
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux ?

Insensé! jusqu'ici, croyant que la science
Donnait à l'homme un cœur tendre et compatissai
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je? Des dons? Non: des refus, la hon
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talens ;
» Si le malheur vous suit, le travail le surmonte :
» On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans.

Barbares! travailler! eh! voulais-je autre chose?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait;

; fuis en pleurant... j'expirais de misère:
ud vint: c'est un Dieu; mon malheur disparaît.
terre courbée, une fleur, jeune encore,
ainsi périr après un jour brûlant:
pleurs rafraîchie, a-t-elle vu l'aurore?
r lève aussitôt son calice brillant.

verses dans moi tout le feu qui t'enflamme;
des beaux vers, Apollon, loin de moi!
:lébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande âme,
eur dicte; il suffit, qu'ai-je besoin de toi (1)?

eindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
it va-t-il d'un dieu mandier le secours?
:e qu'il ressent; et toute sa tendresse
cœur amoureux coule avec ses discours.

'ai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie?
:le, Anacréon, Ovide, tour à tour,
is peins les plaisirs, les langueurs, la furie
pirent aux amans les transports de l'amour.

---

bert croyait trouver en d'Alembert, Diderot, Thomas, etc., teurs des talens littéraires, les moyens de seconder son ému- nais il ne trouva dans ces apôtres jurés de la bienfaisance âmes de glace, et n'en obtint que des hauteurs et du mé- Arnaud et Fréron parlaient moins d'humanité, mais la pra- t davantage. Ils reconnurent dans Gilbert le germe des et l'encouragèrent, l'un par ses conseils, l'autre par ses s.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs?
De leurs feux, de leurs maux tu sens la violence.
Pour la peindre, à d'Arnaud ils ont prêté leurs cœurs.

Vois-tu Fayel brûlant d'amour, de jalousie,
Combattre pour mourir, Couci, percé de coups?
Tu frémis, Gabrielle; et ma muse attendrie
Pleure avec toi, te plaint et maudit ton époux.

Mais qu'entends-je? mes chants ont réveillé l'Envie;
Et sa bouche me dit en écumant de fiel:
« Crois-tu persuader qu'il n'est point de génie
» Plus brillant que celui de l'auteur de Fayel?... »

Non: mais est-il une âme aussi tendre, aussi pure?
Et que devient l'esprit sans les trésors du cœur?
Un beau masque qui couvre une horrible figure:
Il faut d'abord être homme, avant que d'être auteur.

J'aime mieux l'arbrisseau dont la tête modeste
Se charge tous les ans de fruits délicieux,
Que le cèdre qui touche à la voûte céleste,
Et n'a que des rameaux à m'étaler aux yeux.

Maintenant que ma voix a chanté ta grande âme,
D'Arnaud, goûte le prix de tes dons répandus.
J'ai peint tous mes malheurs; j'aime mieux qu'on m'en blâme
Que d'avoir de leurs fruits dépouillé les vertus.

GILBERT.

LE SOMMEIL.

La nuit a chassé la lumière;
Je l'attends : vole, ô doux sommeil,
Qui règnes sur la terre entière
Tour à tour avec le Soleil;
Fils de l'ombre, roi du silence,
Qui sais calmer la violence
Des plus indociles transports :
Pour toi les Muses immortelles
Ont monté de cordes nouvelles
Leur luth, père de mes accords.

Ce qu'en leur enceinte infinie
Embrassent la terre et les cieux,
Ressent l'aimable tyrannie
De tes pavots délicieux.
La mort sur tout ce qui respire
Exerce ici bas son empire,
Et borne ici bas ses projets.
Avec les peuples de la terre,
Tu comptes le dieu du tonnerre
Dans la foule de tes sujets.

Chaque nuit, dans le sein de l'onde,
Pour se délasser du travail,
Phébus, dans une paix profonde,
S'endort sur un lit de corail.
Ame et soutien de la vieillesse,
C'est dans tes bras que la jeunesse
Puise la fraîcheur de son teint;
Et la beauté d'une bergère,
Sans toi, d'une fleur passagère
Aurait le fragile destin.

Ivre d'une liqueur vermeille
Aussi douce que le nectar,
Le dieu qui préside à la treille
D'un pas chancelant suit ton char.
Tout vils et faibles que nous sommes,
Tes doux charmes placent les hommes
Dans le rang immortel des dieux.
L'âme, de pavots enivrée,
Soudain vers la voûte azurée
Prend un essor audacieux.

Le souci, ce vautour barbare,
Qui dévore le cœur humain,
Est replongé dans le Ténare
Au premier effort de ta main.
Que de banquets et que de fêtes,
De triomphes et de conquêtes,

De richesses et de plaisirs !
Tu parles, et ta voix féconde
Semble enfanter un nouveau monde
Pour satisfaire nos désirs.

Dès que ton pouvoir le rappelle,
Par un prestige bienfaisant,
Le passé qui se renouvelle
Se confond avec le présent ;
Par toi ma mémoire guidée,
Soudain se retrace l'idée
De mille objets anéantis.
Sommeil, à ta loi souveraine
Tous les faits de la vie humaine,
Tous les temps sont assujettis.

D'une inquiétude importune
Suspendant le cours douloureux,
Des outrages de la fortune
Tu sais venger les malheureux;
Le pauvre que le chaume couvre,
Le prince qu'on adore au Louvre,
Sont, en dormant, rendus égaux.
C'est par toi que le sort volage
Voit cesser l'odieux partage
Qu'il a fait des biens et des maux.

Tu me rends l'ombre fugitive
D'un ami tendre et généreux,



Que l'Achéron tenait captive
Sur son rivage ténébreux.
Sans rendre nos âmes coupables
Par des images agréables,
Tu satisfais nos passions:
Tes biens ne coûtent point d'alarmes,
Et tu ne vends point à nos larmes
Tes flatteuses illusions.

De notre aveuglement extrême
C'est le sommeil qui nous instruit.
Eh! qu'est notre vie elle-même,
Qu'un songe plus long qu'une nuit?
S'il n'est qu'une ombre, qu'une image
Que Morphée au pinceau volage,
Dans un cerveau vide a tracé,
Tout ici bas n'est que mensonge,
Et le plaisir n'est rien qu'un songe,
Dès qu'une fois il est passé.

FUSELIER.

PLAISIR ET PEINE.

En même-temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour:

De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour;
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs:
Il donna des ailes au frère;
Pour la sœur il n'en restera plus.

« Qui me conduira sur la terre,
» Dit-elle au monarque des dieux,
» Moi, qui ne puis, comme mon frère,
» Franchir l'espace radieux? »
Il répond: « Bannis tes alarmes;
» Descends sur l'aile du Plaisir;
» Les blessures que font tes armes,
» Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois.
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur:
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Si du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager,
Plaisir est caressé des belles,
Peine..., aucun ne veut s'en charger.

Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur;
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

MILLEVOYE.

SUR LA VIE.

Toi qui m'as jeté nu sur l'océan du monde,
Dieu qui t'assieds en paix sur les orbes des cieux,
Veille sur ton enfant errant au gré de l'onde,
Et rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit : sur cette mer sans rives
Je nage à la lueur des rapides éclairs ;
Sous mes bras énervés les vagues fugitives
N'offrent, en se brisant, que des gouffres ouverts.

Mes frères, entourés de joyeuses compagnes,
Ornent de soie et d'or leurs heureux pavillons,
Et leur proue, effleurant les liquides campagnes,
Vole, et me froisse encor de ses fiers avirons.

Mais tandis que je parle, au loin leur vaste flotte,
Qui déployait aux vents une forêt de mats,

En dépit des rochers et de l'art du pilote,
Près d'un écueil caché se disperse en éclats.

Où sont-ils ces vaisseaux surchargés de cordages ?
Se heurtant dans leur course, ils se brisaient entr'eux,
Quand l'obscur passager, qui cédait aux orages,
Se sauve, en s'accrochant à leurs débris pompeux.

Empressés, ils voguaient vers une île inconnue ;
L'un par l'autre effacés, je les vois engloutis :
Que sert contre les vents cette voile tendue,
Pour retourner aux bords dont nous sommes partis?

Moi qui n'ai sur la mer ni barque, ni nacelle,
Que pourrait de mes bras l'impuissante vigueur ?
Lorsque le ciel fondit en pluie universelle,
Le plus infortuné fut le meilleur nageur.

Enlace, ô ma moitié, tes mains entre les miennes ;
Endormons-nous en paix sur les flots en courroux ;
La foudre qui détruit les superbes antennes,
Sans nous apercevoir, passera loin de nous.

Humains, pourquoi hâter le terme du voyage ?
Vainement l'un de nous par l'autre est devancé :
Celui qui le premier se trouve à l'abordage,
Voudrait loin de la rade être encor repoussé.

SAINT-PÉRAVI.

SUR LA VIE.

LA fleur qui naît avec l'aurore,
Avec le jour doit se flétrir,
Malgré le sourire de Flore,
Et les caresses du Zéphir.

L'ombre qui fuit, le flot qui roule,
Sont moins rapides dans leurs cours,
Que la pente par où s'écoule
L'âge si brillant des Amours.

A des heures si fortunées,
Aux rêves de l'illusion,
Succèdent de tristes journées,
Et les conseils de la Raison.

Le Temps qui change toutes choses,
M'annonce que je dois finir;
Aujourd'hui je cueille des roses,
Demain il me faudra mourir.

L'Esprit, les Grâces, la Sagesse,
Ami, ne nous sauveront pas
Et des rides de la vieillesse,
Et des atteintes du trépas.

Tu quitteras ce doux rivage,
Ces enfans soumis à ta loi,
Ces fleurs, ces amis, cet ombrage,
Ces ruisseaux qui coulent pour toi.

Bords rians où je fis entendre
Le bruit de mes premiers accords,
Bientôt vous me verrez descendre
Sur la sombre rive des morts.

Un jour, ma lyre détendue,
Appelant un chantre nouveau,
Sera tristement suspendue
Au noir cyprès de mon tombeau.

Mais lorsque le jour doit s'éteindre,
Quand la nature doit finir,
Dois-je murmurer et me plaindre
Du sort qui m'oblige à mourir?

Ces beaux astres qui sur nos têtes
Brillent de mille feux divers,
Doivent, au milieu des tempêtes,
Disparaître de l'univers.

Grand Dieu! dans cette horreur profonde
Conserve en moi ce sentiment;
Mon âme doit survivre au monde;
L'homme triomphe du néant.

O temps cruel! à tes outrages
Mon cœur ne sera point soumis,
Et je dois sur d'autres rivages
Vivre encore pour mes amis.

L'abbé AILLAUD.

SUR LA VIE.

LA grande route de la vie
Se partage en quatre relais :
Quoique plantée en noirs cyprès,
Nuit et jour elle est fort suivie.

En vertu des arrêts du Sort,
C'est dans une ample diligence
Que le Temps, cocher de la Mort,
Y voiture l'humaine engeance.

Pour ce voyage vous jugez
Que l'homme part dès qu'il est jeune,
Et l'usage veut qu'il déjeûne
Au grand hôtel des Préjugés.

A midi Vénus le supplie
De dîner chez elle en passant :
Bien que l'hôtesse soit jolie,
Il la querelle en la quittant.

Pour dissiper sa rêverie,
Quand la journée est aux trois quarts,
Il fait halte à l'hôtellerie
De la Science et des beaux Arts.

Il y voit des jaloux sans nombre
Qui, se mettant tous à crier,
Lui disputent, d'un regard sombre,
Deux ou trois feuilles de laurier.

Contre une aussi futile troupe
Emu d'une juste pitié,
Il remonte, et le soir il soupe
A l'auberge de l'Amitié.

Mais à cette paisible table
Comme il allait se divertir,
Le postillon impitoyable
Le force encore à repartir.

C'en est fait, son âme succombe
Au souvenir de tant de maux;
Il arrive, et c'est une tombe
Qui lui sert de lit de repos.

PEIS.

MES ADIEUX A LA VIE. (1)

Un mal brûlant, un long délire
Consument mes jours et mes nuits ;
Et toi, ma compagne, ô ma lyre!
Tu n'adoucis plus mes ennuis.
Loin des tourmens de Prométhée,
Mes faibles mains t'ont rejetée;
Un murmure fut ton adieu.
O Parnasse ! je pleure encore
Les concerts de ce luth sonore
Qui m'élevait jusqu'à ton dieu.

Ma jeunesse fut mensongère ;
On crut la voir naître et fleurir;
Mais comme la plante étrangère
On la voit naître et se flétrir.

(1) Dorange (Jacques-Nicolas-Pierre), né à Marseille le 9 juin 1786, mort à Paris le 9 février 1811, promettait à la France un poëte de plus, lorsque la mort vint détruire ses espérances. Il avait déjà traduit les *Bucoliques* de Virgile, et beaucoup de fragmens des *Géorgiques* et de l'*Enéïde*. Onze jours avant sa mort, voyant approcher sa dernière heure, il composa ces stances, où l'on trouve de beaux mouvemens lyriques et une profonde sensibilité.

Sur ma paupière défaillante,
De l'aspiration brillante
Ne descendent plus les rayons.
On juge mes faibles prémices;
Ne jugez pas.... D'autres esquisses
Attendaient encor mes crayons.

Et toi, mon sublime modèle,
Inspirateur de mes essais
Que promit ma Muse infidèle
Aux rythmes du Pinde français;
Torquato, cygne d'Ausonie,
Jamais de ta noble harmonie
Je ne reproduirai les sons:
La Mort, au crime toujours prête,
T'arrache l'avide interprète
Qu'auraient illustré tes leçons.

Que l'espoir de l'homme est frivole!
Long-temps jouet d'un sort fatal,
L'encens, la palme, au capitole
Appelaient ton char triomphal.
Près d'y monter, la Mort te frappe!
Moi, sur ta lyre qui m'échappe,
Je fondais ma postérité.
Illusion deux fois ravie!
Mais tu n'as perdu que la vie,
Et je perds l'immortalité.

Dieu, dont le sceptre d'or gouverne
Et le monde et les élémens,
Des vils coupables de l'Averne,
Pourquoi me garder les tourmens?
Tu mis pour moi la poésie
Dans une coupe d'ambroisie,
Source des sublimes transports;
Et, grâce au malheur qui me presse,
De cette coupe enchanteresse
Ma soif n'a touché que les bords!

Consolateurs de ma retraite,
Nobles écrits, livres charmans,
Ah! pour vous aussi je regrette
Une jeunesse de tourmens;
Mais voudrais-je qu'un art habile
Rendît à mon ombre débile
Ces ans qu'on traîne sans jouir?
Non, plutôt la mort dévorante,
Que ces longs jours, flamme expirante
Toujours prête à s'évanouir.

Reine de cette poésie,
Au chant fier ou plein de douceur,
Toi que mes vœux avaient choisie
Dans le cœur brillant des neuf Sœurs,
Déesse de l'hymne lyrique,
Si pour moi ton vol pindarique

N'a plus d'ailes ni de flambeaux,
Laisse à ma cendre inanimée
Cette tardive renommée
Qui vole du pied des tombeaux.

Gilbert, que je plains ton délire !
Fuyant le monde qui te fuit,
Ton regard languissant expire
Tourné vers l'éternelle nuit ;
Moins grand, mais plus digne d'envie,
Je meurs en regardant la vie :
Chers amis, j'y vois vos transports :
Mon art vous prête sa magie,
Et vous soupirez l'élégie
Dont les échos sont chez les morts.

Venez, la tête couronnée,
Ainsi qu'aux pompes d'un festin,
Saisir ma lyre abandonnée
Pour l'heure où m'attend le destin.
Bercez-moi de rians mensonges ;
Prenez les traits aériens,
Et pendant mes rêves de gloire
S'ouvrira la porte d'ivoire
Qui rend des sons élyséens.

J'entends votre voix empressée ;
Art des vers, tu fais nos adieux.

Quoi ! de ma lyre délaissée
Partent ces chants mélodieux !
O prestige ! ô douce merveille !
Poursuivez ; mon âme s'éveille :
Sous des fleurs vous cachez mon sort ;
Et votre bienfaisant hommage
Répand un céleste nuage
Sur le front glacé de la Mort.

DORANGE.

SUR LA MORT.

CETTE Mort, dont la main sûre
Met un terme à nos travaux,
Est l'abri que la nature
Nous donna contre les maux.
Quoi ! son aspect t'épouvante ?
Ah ! mortel, songes-y bien ;
Future, elle te tourmente ;
Présente, elle n'est plus rien.

Les frayeurs qu'elle a données
En font l'unique tourment ;
Crainte depuis tant d'années,
Elle passe en un moment.
Tout meurt, tout fuit, tout s'écroule ;
Tout a souffert, expiré ;

Du sable que mon pied foule
Chaque atome a respiré.

Hélas! notre temps se passe
A mesurer notre temps;
C'est en raccourcir l'espace
Que d'en compter les instans.
Moissonnons les fleurs écloses,
Et, le bandeau sur les yeux,
Prenons un chemin de roses
Pour rejoindre nos aïeux.

Vois-tu l'onde fugitive?
C'est l'image de nos jours;
Ni la digue, ni la rive
Ne peut arrêter son cours:
Là, coulant sur la verdure,
Là, fuyant dans les déserts,
Elle porte son murmure
Dans le vaste sein des mers.

Dans l'aurore de la vie
Les jeux font tous nos plaisirs:
A cette heureuse folie
Succèdent d'autres désirs:
Bacchus, dans notre vieillesse,
Fait oublier les amours:
La mort vient, le charme cesse,
Et nous dormons pour toujours.

Bravons la parque ennemie;
Vivons. Eh! ne sais-je pas
Que le sentier de la vie
Doit me conduire au trépas?
Cent jours passés de notre âge
Ne sont pas cent jours perdus,
Mais cent pas vers le rivage
Où nous ne souffrirons plus.

Pense à cette nuit charmante
Où, dans les bras du repos,
Ton âme, assoupie, absente,
Te laisse oublier tes maux:
N'est-elle pas préférable
Aux plus délicieux jours?...
Ce moment si désirable,
Meurs, il durera toujours.

Fuyez de mon cœur paisible,
Sentimens tumultueux;
Bercez mon âme sensible,
Abandon voluptueux:
Que chaque jour de ma vie,
Heureux jusqu'à son déclin,
Soit une rose cueillie
Qui s'effeuille dans ma main.

HOFFMAN

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Sicut flos succisus aratro.

Comme une fleur coupée par le tranchant de la charrue.

A la douce clarté des cieux
J'ai vu se clore ses beaux yeux,
Qui désarmaient le plus farouche :
Témoin de son dernier effort,
J'ai vu le souffle de la mort
Flétrir les roses de sa bouche.

Dieux! m'écriai-je, dieux jaloux!
Doit-elle tomber sous vos coups,
Victime si prématurée!
Et faut-il donc que, sans retour,
La coupe de vie et d'amour
Echappe à sa lèvre altérée!

Vaines prières! le trépas
A plongé ses jeunes appas
Au sein de la nuit éternelle;
Et celle qu'on nous vit chérir,

Ne laisse plus qu'un souvenir
Fragile et passager comme elle.

Ainsi, dans les jours du printemps,
De l'églantier battu des vents
Se détache la fleur timide ;
Ainsi, dans le cours du ruisseau,
Tombe et fuit un léger roseau,
Entraîné par l'onde rapide.

S. E. Géraud.

SUR LA MORT.

FRAGMENS.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le destin ;
Malgré les cris d'une mère
La Mort retient son butin ;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La Mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop faible ressource),
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

GRESSET.

L'HOMME ET LA FLEUR.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même Dieu :
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
Un goût, une passion ;
Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur :
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur ?

***

STANCES FAMILIÈRES,

GALANTES,

DIDACTIQUES ET SATIRIQUES.

A M. DE ROSNY,

CONSEILLER D'ÉTAT, ET SURINTENDANT DES FINANCES. (1)

Rosny, de qui le soin brillant,
Comme un dragon toujours veillant,
Garde les pommes hespérides
Contre les avares Phorcides,

A vous je me suis adressé,
Pensant être plus tôt dressé

---

(1) Cette pièce, qui n'a souvent d'autre mérite que sa facilité, nous a paru assez curieuse. On y retrouve le caractère du fameux Sully : même à travers le ménagement du poëte, on reconnait les reproches qu'on faisait alors à Henri IV ; et le ton ferme avec lequel s'exprime l'auteur, en demandant une grâce, témoigne en lui un caractère assez courageux, et surtout la liberté que l'on avait de s'exprimer, non-seulement en parlant au chef de l'état, mais encore à ses ministres.

De quelque somme qui m'est due,
Déjà trop long-temps attendue.

Vous m'écoutez parler assez :
Mais par-dessus tout vous passez,
Et vous rendez inexorable,
Sans me dire un mot favorable.

Je cherche volontiers l'honneur
De prendre au corps un gouverneur,
Et châtier une province
Qui fait la rebelle à son prince (1).

Des méchans j'abats la fierté;
Aux bons j'apporte sûreté,
Chassant cette canaille vile
De voleurs, qui troublent la ville.

Mais, si l'on m'ôte les moyens
De servir mes concitoyens,
Serait-ce pas folie extrême
De ne me point servir moi-même?

Sans plus enfin me consommer,
Je serai contraint m'enfermer

(1) Il était prévôt des maréchaux de France ; il était né à Fon
nay-le-Comte : il mourut à Poitiers le 15 février 1609, âgé de 74 a

Dans un cabinet, sur un livre,
Pour le temps qui me reste à vivre.

J'ai appris les poëtes grecs,
Et des vieux Latins les secrets,
Façonnant l'élégie et l'ode
Sur la lyre, à l'antique mode.

J'ai mis au dorien niveau,
Par un artifice nouveau,
De notre langue les mesures
En quantités et en césures.

J'apporterai cet ornement
En France avec étonnement,
Pourvu qu'au dernier de mon âge
Pauvreté n'entre en mon ménage.

Je n'ai pas si faible la voix,
Que, si votre faveur j'avois,
Je ne fisse ouïr vos louanges
Jusques au nations étranges.

Mais vous n'aimez ces honneurs vains
Des chantres et des écrivains,
Qui ne servent que de dépenses
En pensions et récompenses.

C'est pourquoi je ne m'attends pas
Que de mes vèrs vous fassiez cas,
Ni qu'Apollon, ni que Minerve
De rien auprès de vous me serve.

Encor que soyez amateur
D'un bon livre et d'un bon auteur,
Et des sciences et des langues,
Si n'aimez-vous point les harangues.

Non-valeur et faute de fond,
Etaient un abîme profond :
Tout l'or que la France moissonne
Se perdait, sans payer personne.

Les subsides, mal départis,
S'engageaient aux mauvais partis;
Et n'y avait plus de ressource
Que pour ceux qui tenaient la bourse.

Mais, par votre frugalité,
Vous ramenez l'égalité,
Et, d'un zèle sans artifice,
Vous joignez l'ordre à la justice;

Pouvant à tous faire du bien,
Pour vous seul vous ne faites rien,
Et maniant un fonds si ample,
De continence êtes l'exemple.

Votre bien est en même état ;
Votre train n'a point plus d'éclat ;
Votre table et votre écurie
Sont d'un Caton, ou d'un Curie.

L'humble, le doux, le violent,
Le misérable et l'opulent,
Sont tous traités de même sorte,
Avant que rien de vos mains sorte.

Imprenable de tous côtés,
Grands et petits vous rebutez :
Vous êtes mal-plaisant en somme,
Et plutôt un rocher qu'un homme.

Mais à bon droit on peut nommer
L'épargne des rois une mer
Qui s'enfle, par maintes manières,
Des eaux de diverses rivières :

Puis sous terre, en canaux secrets,
Ces mêmes eaux font un regrés,
Pour départir en mainte source
Des ruisseaux l'éternelle course.

Ainsi les grands trésors humains,
Qui procèdent de plusieurs mains,
Pour à un seul se venir rendre,
Doivent sur plusieurs se répandre.

Si vous passez par un tranchant (1)
Autant le bon que le méchant,
Personne n'aura plus courage
De bien faire au fort de l'orage.

La vertu n'est pas un nom vain,
Et s'aigrit comme du levain,
Si, après son service, on pense
La priver dé sa récompense.

Il fait bon être ménager,
Pour les laboureurs soulager;
Mais à la majesté royale
Il sied bien d'être libérale.

La maison d'un prince si grand,
Chacun y apporte, et y prend;
Et celle n'est pas magnifique
Où quelque larron ne pratique.

Serrer le bouton de si près,
Engendre plusieurs maux après :
Les valets gâtent les ménages,
Quand le maître retient les gages.

Pour moi, qui ne tourne à tout vent,
Tant que le roi sera vivant,

---

(1) *Si vous passez par un tranchant*, si vous traitez d manière.

Quelque parti qui se débauche,
J'irai droit, et jamais à gauche.

J'aime ce prince en ses humeurs;
Son règne est commode à mes mœurs,
Et n'ai pas peur, quoi qu'on en die (1),
Que sous lui la vertu mendie.

Je ne crains point, quand il vivra,
Que le poison qui enivra
La France de guerres civiles,
Trouble le repos de nos villes.

Qu'il vive les ans de Nestor,
De peur que, comme fit Hector,
Dont la fin fut la fin de Troye,
Il laisse son royaume en proie.

Je suis de sept enfans chargé,
A cent créanciers engagé,
Et mes forces sont consommées
Des frais que j'ai faits aux armées.

Bref, si aujourd'hui ou demain
Vous ne tenez un peu la main,

(1) Ceci rappelle indirectement le reproche qu'on faisait à ce monarque, de ne pas récompenser assez les services qu'on lui rendait.

Que mieux ci-après on me traite,
Je puis bien sonner la retraite.

D'offices et d'états privé,
Je m'en irai vivre en privé;
Car c'est le point où je me fie,
Au bout de ma philosophie.

Je fais des vers une fois l'an;
Et, pour le duché de Milan,
Je ne voudrais, ni ne souhaite,
Qu'on me tînt pour un grand poëte.

S'il fallait que ce qui m'est dû,
Mon bien et mon temps fût perdu,
Au lieu de me mêler de crimes,
J'irais me consoler en rimes.

Mais j'espère qu'un temps viendra,
Durant ce roi-ci, qu'on tiendra
D'un homme de bien plus de compte
Qu'on ne tient d'un duc ou d'un comte.

NICOLAS RAPIN.

SUR LE MARIAGE DE LOUIS XIII

AVEC ANNE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE.

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avait toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtrait sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendrait éclairer.

Cette prédiction semblait une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déjà vus de tout l'horizon,
Font croire que nos maux seront maux incurables,
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.
Certes, c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amans, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort:
Elle a forcé les vents, et dompté leur furie;
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connaissance
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le désir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement;
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi:
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

MALHERBE.

MADAME LA MARQUISE DE ***,

QUI REPROCHAIT SA VIEILLESSE A L'AUTEUR.

MARQUISE, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits;
On m'a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatans,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourraient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

P. CORNEILLE.

A PARTHENISSE.

PARTHENISSE, il n'est rien qui résiste à tes charme
Ton empire est égal à l'empire des dieux;
Et qui pourrait te voir sans te rendre les armes,
Ou bien serait sans âme, ou bien serait sans yeux.

Pour moi, je l'avoûrai, sitôt que je t'eus vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi;

Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Je vis sans déplaisir ma franchise asservie;
Sa perte n'eut pour moi rien de rude et d'affreux;
J'en perdis tout ensemble et l'usage et l'envie:
Je me sentis esclave, et je me crus heureux.

Je vis que tes beautés n'avaient point de pareilles;
Tes yeux, par leur éclat, éblouissaient les miens;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles;
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

Je ne m'arrêtai point à ces beautés sensibles:
Je découvris en toi de plus rares trésors:
Je vis et j'admirai ces beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Ce fut lors que, voyant ton mérite adorable,
Je sentis tous mes sens t'adorer tour à tour:
Je ne voyais en toi rien qui ne fût aimable;
Je ne sentais en moi rien qui ne fût amour.

Ainsi je fis d'aimer l'heureux apprentissage:
Je m'y suis plu depuis; j'en aime la douceur;
J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Parthenisse au milieu de mon cœur.

Oui, depuis que tes yeux allumèrent ma flamme,
Je respire bien moins en moi-même qu'en toi;
L'Amour semble avoir pris la place de mon âme,
Et je ne vivrais plus s'il n'était plus en moi.

Vous qui n'avez point vu l'illustre Parthenisse,
Bois, fontaines, rochers, agréable séjour,
Souffrez que jusqu'ici son beau nom retentisse,
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

JEAN RACINE.

SUR LE COMTE DE CHARNI,

QUI RECHERCHAIT EN MARIAGE MADEMOISELLE DE CASTILLE, QU'IL ÉPOUSA EN 1620.

ENFIN, ma patience et les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre!
Cessons de soupirer;
Grâces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé,
Le plus aimable objet qui jamais fût aimé,

On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable ;
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les dieux m'ont exaucé.

Naguère que j'oyais la tempête souffler,
Que je voyais la vague en montague s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A peu près englouti,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde ;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grâce est la gloire du monde
Qui m'assure du port.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médisans,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent :
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent,
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,

Et qu'aux appas du change une âme ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

MALHERBE.

PLACET AU ROI

POUR M. L'ABBÉ TALLEMANT.

SIRE, notre abbé vous supplie
De souffrir qu'il soit toujours gueux.
On l'a vu tel toute sa vie;
Il n'a pas vécu moins heureux.

Personne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il n'en a;
Mais il doute, dans l'abondance,
Si ce mérite le suivra.

S'il a dit sur votre victoire
Quelque chose qui vous a plu,
Pour en acquitter votre gloire,
Ne hasardez pas sa vertu.

C'est un héros de gueuserie,
Qui doit même être respecté
Durant tout le cours de sa vie
De votre libéralité.

Un grand monarque doit connaître
Comme il faut placer ses bienfaits,
Et ne doit enrichir jamais
Ceux qui n'ont pas besoin de l'être.

Ses œuvres, que vous admirez,
Tentent votre magnificence,
Mais sûrement vous gâterez
Le plus beau naturel de France.

Il avait sur la pauvreté
Toujours quelque conte pour rire;
Sitôt qu'elle l'aura quitté,
Il n'aura pas le mot à dire.

Sire, je n'en suis point jaloux:
Mais vous savez ce qu'il sait faire.
Si vous l'obligez à se taire,
Vous y perdrez bien plus que nous.

N'appréhendez point qu'on s'irrite,
Si l'on le voit abandonné.
C'est le seul homme de mérite
A qui vous n'avez rien donné.

PAVILLON.

A NINON DE LENCLOS.

Le dessus de la lettre.

A Ninon, de qui la beauté
Méritait une autre aventure,
Et qui devrait avoir été
Femme ou maîtresse d'Epicure.

La lettre.

Si c'est à bonne intention
Qu'à tes lois tu me veux soumettre,
Réponds à mon affection,
Lorsque tu réponds à ma lettre.

Mon cœur pour toi forme des vœux:
Mes yeux te trouvent sans seconde;
Et si je ne suis amoureux,
Je suis le plus trompé du monde.

Mon âme languit tout le jour;
J'admire ton luth et ta grâce;
J'ai du chagrin, j'ai de l'amour,
Dis-moi, que veux-tu que j'en fasse?

Ton entretien attire à soi;
Je n'en trouve point qui le vaille;
Il pourrait consoler un roi
De la perte d'une bataille.

Je me sens toucher jusqu'au vif,
Quand mon âme voluptueuse
Se pâme au mouvement lascif
De ta sarabande amoureuse.

Socrate, et tout sage et tout bon,
N'a rieu dit qui tes dits égale;
Au prix de toi, le vieux barbon
N'entendait rien à la morale.

Tu possèdes les qualités
Dont un cœur ne peut se défendre.
Peut-on avoir tant de beautés,
Et n'en avoir point à revendre?

CHAPELLE.

A MÉLITE.

MÉLITE, ménageons le loisir qu'on nous laisse;
Récompensons les jours que, par votre simplesse,

En vain j'ai consumés.
Ne craignons d'être vus de personne vivante :
Votre mère est aux champs, j'ai gagné la servante ;
Tous les huis sont fermés.

Vous savez que le temps toutes choses efface ;
Ces roses et ces lis qui parent votre face
Tomberont quelque jour.
Et, puisque les Saisons marchent d'un pied si vite,
Employons maintenant celle qui nous invite
Aux délices d'amour.

Les ans et les torrens vont d'une même course ;
Ils passent à l'instant, et jamais vers leur source
Ne révoquent leurs pas.
L'été suit le printemps, puis il cède à l'automne ;
Aussi presqu'en naissant l'esprit humain s'étonne
Qu'il arrive au trépas.

Un jour ces cheveux blonds, miracles de nature,
Et les noirs d'Isabeau prendront même teinture ;
Les cieux l'ont arrêté.
On ne connaîtra plus laquelle fut la blonde,
Ni dedans quels filets la jeunesse du monde
Perdait sa liberté.

TOUVANT.

A UNE BELLE GUEUSE, (1)

STANCES IRRÉGULIÈRES.

PIEDS nus et tout échevelée,
Philis, en l'avril de ses jours,
Non moins belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse,
Bénit sa rencontre et le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la déesse.

Quoi que tu puisses demander,
Tu l'obtiendras, je t'en assure;
Philis, tes yeux si beaux ont droit de commander,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

Qui voudrait résister, résisterait en vain
A l'effort de tes belles larmes :
Demander avec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

(1) Mendiante.

Ta grâce est une douce amorce
Qui nous porte au secours de ta nécessité;
Et le gain que tu fais témoigne plus ta force
Que notre libéralité.

Tu mêles tant d'attraits à tes moindres requêtes,
Que nos esprits se sentent émouvoir;
Et tu sais bien moins recevoir
Que faire des conquêtes.

Tels que luisent au ciel les superbes flambeaux
Des voiles de la nuit perçant l'ombre si noire;
Telle, plus brillante en sa gloire,
Ta beauté luit au travers des lambeaux.

Quelle main pourrait être close
A celle qui sur nous fait de si doux efforts?
Qui pourrait nier quelque chose
A qui le ciel déploya ses trésors?

Les soleils de tes yeux, dont la flamme est si claire,
La fraîcheur de ton teint, la douceur de tes traits,
Et tous les dons que Nature t'a faits
Obligeront la Fortune à t'en faire.

Digne sujet d'une rare amitié,
En qui la plainte est belle et la beauté plaintive,
Tu fais naître à la fois l'amour et la pitié,
Et de deux passions rends une âme captive.

Et quoique le malheur, par une ingrate loi,
Sans fin te menace et t'outrage,
Qui te voit souffre davantage,
Et devient à l'instant plus languissant que toi.

Jusques dans nos âmes tu fouilles;
Et tes yeux si puissans, en leur douce langueur,
Savent bien faire ouvrir et la main et le cœur,
Et s'enrichir de nos dépouilles.

Chacun juge, à ton port, et l'être et le pouvoir
Dont le ciel t'a favorisée,
Et croit que tu t'es déguisée
Seulement pour nous décevoir.

Bien que ta pauvreté jusqu'à l'âme nous touche,
A peine pourrais-tu le discours garantir:
Ta bouche s'oppose à ta bouche,
Et suffit pour te démentir.

Un rang de perles nompareilles
Compose l'ordre de tes dents,
Et de l'éclat de deux rubis ardens
Tu fais celui de tes lèvres vermeilles.

Cependant tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrêmes,
Et viens prier, presque à genoux,
Ceux qui sont prêts de te prier eux-mêmes.

Tout le monde te donne, et croit qu'à ta beauté,
Qui va régner avec estime,
Il acquitte plutôt un tribut légitime,
Qu'il ne fait une aumône à ta nécessité.

Merveille plus digne d'offrandes
Que tu ne l'es de charités,
Tu ravis aux passans plus que tu ne demandes,
Puisque tu prends les libertés.

Tu fais ta récolte en ta course
Par la vertu de tes charmes vainqueurs;
Mais tu commences par les cœurs,
Et puis tu finis par la bourse.

MALLEVILLE.

A L'AMANTE D'UN GUERRIER.

QUEL charme, beauté dangereuse,
Assoupit ton nouveau Pâris!
Dans quelle oisiveté honteuse
De tes yeux la beauté flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits!

Pourquoi ce guerrier inutile
Cherche-t-il l'ombre et le repos?
D'où vient que déjà, vieil Achille,
Il suit la mollesse stérile
De l'enfance de ce héros?

En proie au plaisir qui l'enchante,
Il laisse enivrer sa raison;
Et de la coupe séduisante
Qu'une fois l'Amour lui présente,
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil, qui le sollicite,
Le nourrit dans ce doux état.
Ah! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un sybarite
Sur le front ridé d'un soldat!

De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix;
Et déjà ses mains basanées,
Aux palmes de Mars destinées,
ueillent les myrtes de Cypris.

ais qu'il connaît peu quel orage
ivra le calme suborneur!
'il va regretter le rivage!
je plains le triste naufrage
lui prépare son bonheur,

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux!
Quand pour lui les dieux inflexibles
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés si doux!

Insensé qui sur tes promesses
Croit déjà fonder son appui;
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes sermens, mêmes caresses
Trompèrent un autre avant lui!

L'Amour a marqué son supplice:
Je vois cet amant irrité,
Des dieux accusant l'injustice,
Détestant son lâche caprice,
Déplorer sa fidélité.

Tandis qu'au mépris de ses larmes,
Oubliant qu'il sait se venger,
Tu mets tes attraits sous les armes,
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amant passager.

J.-B. Rousseau. (1)

---

(1) Cette pièce n'est point imprimée dans ses œuvres.

LE PÈRE RIVAL DE SON FILS.

Philis, mes beaux jours sont passés,
Et mon fils n'est qu'à son aurore;
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Sauve nos cœurs de votre loi :
Vous naquîtes trop tard pour moi;
Pour lui trop tôt vous êtes née.

Ni moi, ni ce jeune écolier
Ne saurions comment nous y prendre;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre destin et le nôtre
Serait charmant et merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvait se retrancher à l'autre!

Si de mon âge joint au sien
On faisait un égal partage,
Et qu'on ajoutât à son âge
Ce que l'on ôterait du mien,

L'amour qu'alors vous feriez naître
Mériterait moins vos refus;
Je deviendrais ce que je fus,
Et lui ce qu'un jour il doit être.

Mais pourquoi former ce désir?
Si mon âge approchait du vôtre,
Nous serions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende;
Que, pour jouir de vos appas,
L'Amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudrait-il se mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident?

Mais, dieux! quelle assurance prendre
Sur ce jeune cœur en dépôt?
Tel qui l'aurait mourrait plutôt
Que de se résoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il voulait prendre avis
Sur un si délicat mystère,
Pourrait essayer sur le père
Comment il aimera le fils.

RANCHIN.

A M. DE CIDEVILLE,

SUR LE MALHEUR D'UN HOMME QUI APPROCHE DE CINQUANTE ANS.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle jeunesse
Le plaisir et les agrémens:
Nous ne vivons que deux momens:
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser de plaire et d'être aimable,
Est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Rappelait ces enchantemens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle était plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et par sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

VOLTA

A MADEMOISELLE DE SAINT-LÉG...

Je n'ai point l'ardeur qui t'anime,
Je suis dans l'aride saison;
En vain on court après la rime
Quand l'âge assoupit la raison.

Je traîne au bout de ma carrière
Un poids de soixante-dix ans;
Je sens ma débile paupière
Se fermer sous la main du Temps.

Ce n'est plus pour moi que l'Aurore,
Aux doigts de rose, au teint vermeil,
Chassant la nuit qu'elle colore,
Ouvre le palais du Soleil.

Le front couronné d'une étoile,
Elle annonce le dieu du jour,
Et sur ma vue un double voile
Me fait douter de son retour.

Phébus, tu franchis ta barrière;
Ton éclat vient tout pénétrer;
Mais, par des torrens de lumière,
Tu m'éblouis sans m'éclairer.

Chaque objet n'est toujours qu'une ombre,
Et la crainte marche avec moi;
Mon réfuge est un réduit sombre
Où sans trouble on jouit de soi.

Dans une profonde retraite,
Où mes sens retrouvent la paix,
De mon adorable Minette
J'essaie à chanter les attraits.

Mais quand je veux toucher ma lyre,
Ses fibres cassent sous mes doigts,
Et ma faible muse en délire
Ne veut plus répondre à ma voix.

Mémoire, esprit, talent, génie
N'ont de vigueur qu'avec le corps;
La jeunesse en fait l'harmonie,
Saturne en détruit les accords.

Dans les champs qu'il couvre de glace
Cueille-t-on les fleurs du printemps?
Des roses fraîches du Parnasse
Tu couronnes tes dix-huit ans.

Poursuis, prends un élan sublime;
Vole dans le sein d'Apollon;
Laisse au bas de la double cime
Le vieux singe d'Anacréon.

Sans lui parviens au rang suprême
Qui t'est marqué par l'Hélicon:
Minette, il suffit de toi-même
Pour immortaliser ton nom.

D'Erato tu saisis la touche;
Son âme étincelle en tes yeux;
Et j'entends l'Amour, par ta bouche,
Parler le langage des dieux.

A ton front son flambeau s'allume;
Ton cœur brûlant est son foyer;
La flamme coule de ta plume;
Elle dévore le papier.

Comme Sapho tu sais écrire:
Mille auteurs vont te célébrer;
Et moi, malheureux, je soupire
De ne pouvoir que t'admirer.

FAVART.

ADIEUX DE CHLOÉ A SON MIROIR.

O TOI qui vis mes premiers charmes
Accrus et ravis par le temps,
Miroir, je t'arrose de larmes
En rêvant à mes doux printemps!

Cent fois contre l'Amour volage
Tu me prêtas d'heureux secours;
Mais on ne peut ramener l'âge
Comme on ramène les Amours.

Tu vois l'âge en argent funeste
Changer l'or de mes blonds cheveux,
Et sillonner ce front céleste,
Jadis l'objet de tant de vœux.

Tu le vois d'une main barbare
Courber ces membres délicats:
Ma voix tremble; mon pied s'égare;
Et tu chancelles dans mes bras.

Ces yeux, qui défiaient l'Aurore,
Se couvrent d'un voile jaloux;
Ces lèvres, où respirait Flore,
On perdu leur parfum si doux.

Ils ne sont plus ces jours d'ivresse,
De triomphe et de volupté,
Où tes conseils et mon adresse
Enchaînaient tout à ma beauté!

Alors je t'ornais de guirlandes,
Tribut de mille cœurs soumis:
Plus de vœux, d'encens, ni d'offrandes
Mes amans sont à peine amis.

Miroir qui me rendais si vaine,
Doux présent que me fit Vénus,
Hélas! tu reconnais à peine
Ces traits qu'Amour a tant connus!

T'offrir ce que l'âge me laisse,
C'est tous les deux nous outrager;
Et je te rends à la déesse
Dont les traits ne peuvent changer.

LEBRUN.

A MADAME DU DEFFANT.

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse, faible et surannée,
Puisse encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs:
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre:
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser?

Dans ce moment chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé:
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment;
Chacun est parti du néant:
Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

VOLTAIRE

LES AMANS TIMIDES.

L'ASTRE brûlant vient de descendre
Du sommet pourpré de ces monts;
La lune argente nos moissons
D'une nuance faible et tendre;
La nuit épanche ses pavots,
Et, versant ses perles humides,
Désaltère nos champs arides,
Et fertilise nos coteaux.

Viens, Doris, viens sous cet ombrage;
Suivons ce sentier tortueux;
Du Zéphir le souffle amoureux
Semble y caresser le feuillage:
Vois dans le fond ce saule épais
Que baigne une onde qui murmure;
Là, sans témoin, sous la verdure,
Nous pourrons respirer le frais.

L'émail varié des prairies,
Ces fleurs, ces simples odorans,
En d'agréables rêveries
Égarent et charment mes sens.

D'objets en objets fugitive,
Mon âme, en ces momens heureux,
A la fois distraite et pensive,
Ne se fixe sur aucun d'eux.

Partages tu ce trouble extrême,
Belle Doris ? une douleur
Plus douce que le plaisir même
A-t-elle resserré ton cœur ?
L'a-t-elle plongé dans l'ivresse ?
Et, le développant soudain,
Donne-t-elle plus de vitesse
Au sang qui soulève ton sein ?

Que vois-je ! il s'émeut, il palpite !
Doux momens ! tes yeux attendris
Peignent le trouble qui t'agite.
Du délire qui t'a surpris
Tu voudrais démêler la cause ;
Tu ne peux la trouver.... et moi....
Moi qui la ressens plus que toi,
Je puis te la dire,... et je n'ose.

Sur ton front se peint la pudeur,
Fard innocent de la jeunesse :
Tu crains d'abandonner ton cœur
Au charme d'une douce ivresse !

Il veut, ne veut plus tour à tour;
Du préjugé la voix cruelle
Voudrait le fermer à l'amour,
Qu'un penchant secret y rappelle.

Jette quelque regard sur moi;
Vois, Doris, l'amant qui t'adore:
De son destin subis la loi;
L'amour seul lui manquait encore.
Crois-tu qu'on élude ses droits?
Tu t'abuses si tu le penses:
En vain tu doutes, tu balances;
Qui doute a déjà fait son choix.

Perdrais-tu dans l'indifférence
Des jours que tu peux rendre heureux?
Non; trop de feu brille en tes yeux;
C'est de ton âme qu'il s'élance.
Faite pour plaire et pour charmer,
Tu dois être sensible et tendre:
De l'amour peut-on se défendre
Quand tout sollicite d'aimer?

Dissipe l'effroi que t'imprime
Le cri d'un scrupule importun:
On ne doit rougir que du crime;
Et l'amour ne peut en être un.

Lorsque de sa main immortelle
La Nature dans notre cœur
En met la première étincelle,
Elle assure notre bonheur.

Vois Cydalise; elle est heureuse.
Par qui? Par Lindor et l'Amour.
Ah! si tu connaissais un jour
Son ivresse délicieuse,
Plein de regrets et de désirs,
Ton cœur alors aux destinées
Redemanderait ces journées
Que tu dérobes aux plaisirs.

Aux transports d'un amant fidèle
Lorsque, se laissant enflammer,
Une belle vit pour aimer
Celui qui ne vit que pour elle;
Lorsque, brûlant des mêmes feux,
L'amante à sa foi s'abandonne,
Et que de myrtes amoureux
La vertu même la couronne;

Quand ses refus ne sont qu'un jeu,
Qu'elle cède sans violence,
Et que l'amant obtient l'aveu,
Prix désiré de sa constance....

Amour, pardonne.... je me tais.
Pardonne; je veux te décrire
Lorsqu'à savourer tes bienfaits
Mon cœur à peine peut suffire.

Je le vois, jusqu'à cet instant
Ma Doris ignorait tes charmes:
Ses yeux se remplissent de larmes,
Premier tribut qu'elle te rend.
Si ton image émeut son âme,
Et fait couler ses tendres pleurs,
Que tu lui promets de douceurs
Quand elle sentira ta flamme!

Aime, jouis dans ton printemps,
Ma Doris; le plaisir t'appelle:
La Nature ne te fit belle
Que pour user de ses présens.
Si l'Amour aux biens qu'il dispense
Mêle quelques légers soucis,
Que sont-ils auprès des ennuis
D'une insipide indifférence?

Après avoir reçu ta foi,
Crains-tu qu'un amant infidèle
Ose d'un cœur qui fut à toi,
Faire hommage à quelque autre belle?

Doris, à de telles frayeurs
Peux-tu jamais ouvrir ton âme!
Non; si ta beauté nous enflamme,
Ta vertu doit fixer nos cœurs.

Lorsque la diligente Aurore
Paraît et vient dorer nos champs,
Chaque jour elle voit encore
A tes pieds de nouveaux amans;
Et, lorsque nous ramenant l'ombre,
La Nuit invite au doux repos,
Elle voit croître avec leur nombre
L'empressement de mes rivaux.

L'un, fier d'une vaine richesse,
Avec son or croit t'éblouir;
Plus propre à peindre qu'à sentir,
Un autre t'érige en déesse;
D'autres font valoir les talens
Qu'ils ont reçu de la nature:
Peut-être même l'imposture
T'ose prodiguer des sermens.

Crains cette sirène trompeuse;
De la voix et de son encens;
Crains, Doris, l'amorce flatteuse;
Sache connaître les amans:

Parmi ceux qui veulent te plaire
Sous un air de sincérité,
Plus d'un ne veut que satisfaire
Son plaisir ou sa vanité.

Pour moi, ma tendresse ingénue
Ignore le secours de l'art;
Aurais-je besoin d'un vain fard
Pour te peindre mon âme émue?
Non; mes regards fixés sur toi
Te prouvent plus combien je t'aime
Que si j'appelais le ciel même
Pour être garant de ma foi.

Esprit, talent, vaine opulence,
Rien ne te parle en ma faveur;
Je n'ai pour moi que ma constance,
Et ne puis t'offrir que mon cœur;
Mais je me plais à tout attendre
De ma Doris et de mes feux.
Choisis; mais choisis le plus tendre,
Et je serai le plus heureux!

Le plus heureux!... Oui, je dois l'être:
Qui le mérite plus que moi?
Qui plus que moi t'a fait connaître
Qu'il ne respire que pour toi?

Si je t'aime plus que moi-même,
Si je t'ai tout sacrifié,
Un mot, de grâce... dis, *je t'aime*,
Ton amant sera trop payé.

Quoi! toujours ta vue incertaine
Laisse errer ses regards distraits!
Crains-tu de rencontrer la mienne,
Et d'y voir éclater les traits
De la flamme que tu m'inspires?
Quoi! ne pourrai-je t'attendrir?
Non Tu te tais... mais tu soupires:
Quel aveu vaudrait ce soupir!

V**

A MADEMOISELLE DU CHATELIER,

En lui envoyant pour étrennes, avec un petit Amour sans arc ni carquois, mais ayant son bandeau sur les yeux, une boîte dans laquelle il y avait une petite tortue brillante et mouvante.

Jeune Iris, soleil sans tache,
Plein de feux brillans et doux,
Il faut que l'Amour se cache
Pour s'insinuer chez vous.

Il n'oserait y paraître
Ayant en main son flambeau;
C'est pourquoi ce petit traître
N'a gardé que son bandeau.

Il s'expose à votre vue
Avec ce voile trompeur,
Et vient, à pas de tortue,
Se glisser dans votre cœur.

S'il en peut ouvrir la porte,
Belle Iris, en bonne foi,
Croyez-vous être assez forte
Pour ne pas subir sa loi ?

Les nymphes les plus rebelles
Ont succombé sous ses coups ;
Surtout il en veut aux belles :
Iris, prenez garde à vous.

PAVILLON.

A MADAME S***,

QUI VOULAIT PRENDRE L'AUTEUR POUR SECRÉTAIRE.

Me voilà votre secrétaire ;
Ordonnez, je vais obéir ;
Je ne demande pour salaire
Que le bonheur de vous servir.

S'il faut répondre aux billets doux,
Mes fonctions sont malaisées ;
Car, où prendrai-je des pensées ?
Toutes les miennes sont pour vous.

Lorsque votre voix dictera,
Ma plume peindra la tendresse ;

Mais, par erreur, elle mettra
Toujours votre nom sur l'adresse.

Chaque matin je recevrai
Les billets qu'on doit vous écrire,
Et chaque jour je vous lirai
Tout ce que je voudrais vous dire.

J....

A LAURE.

L'AMOUR a transmis jusqu'à nous
Les noms de Pétrarque et de Laure.
Ah! si d'eux nous parlons encore,
Combien parlera-t-on de vous!

Laure est le miracle des belles,
Pétrarque est celui des amans.
Prudes, poëtes, cœurs constans,
Voilà vos plus parfaits modèles.

Laure avec ses beaux yeux pourtant,
Pétrarque, avec tout son génie,
Feraient moins de bruit à présent,
Si le ciel leur rendait la vie.

Laure en beauté vous céderait
Le prix que vous donnent les autres,
Et Pétrarque vous chanterait
En vers moins charmans que les vôtres.

ARNAU

A NISA.

Pauca cupit, qui numerare pot

MALTIAL

En amour, celui qui peut compter ne dési

Nisa, quand, pour apaiser
La flamme qui me dévore,
Sur ta bouche que j'adore,
Je veux cueillir un baiser,
Par une ruse nouvelle,
Habile à me prévenir,
Tu me demandes, cruelle,
Combien j'en veux obtenir.

C'est me demander le nombre
Des étoiles qui dans l'ombre
Eclairent les matelots;
C'est vouloir que je t'apprenne

Combien la liquide plaine
A de sirtes et de flots ;
Combien l'on voit en automne,
Autour du char de Pomone,
Se presser de vendangeurs ;
Combien un jour sans nuage
Offre d'oiseaux sous l'ombrage
Et d'abeilles sur les fleurs.

Laissons l'amant de Lesbie,
En des vers ingénieux,
Prescrire à sa jeune amie
Le nombre et l'économie
De ses baisers amoureux.
Nous, ô ma belle maîtresse !
Suivons la voix du plaisir :
Qui compte avec le désir,
Crois-moi, n'en sent pas l'ivresse.

S. E. GÉRAUD.

LES PARADIS.

A MME ***.

DES paradis comme des modes
Le goût décida quelquefois :
Avec les magots, les pagodes,
Je laisse celui des Chinois.

Je ne ferai pas mon affaire,
Mahomet, de ton paradis:
Que faire avec mille houris?
Il n'en faut qu'une pour me plaire.

L'Elysée eût comblé mes vœux,
Sans l'eau du Léthé qu'il faut boire;
Mais je veux garder la mémoire
De l'objet qui me rend heureux.

Et puis, n'en déplaise à la Grèce,
Des ombres je fais peu de cas;
Je n'aime point que ma maîtresse
Ne soit qu'un fantôme là-bas.

De ce paradis platonique,
Par des gens de bien tant vanté,
Sans son ennuyeuse musique
J'aimerais fort l'éternité.

Laissons ce qu'ils ont fait entendre
De ce séjour si peu connu;
Car chacun d'eux est convaincu
Qu'il l'a chanté sans le comprendre.

Se voir, après mille ans et plus,
Toujours chéri de ce qu'on aime,
Voilà, je crois, le bien suprême
Que Dieu promet à ses élus.

SAINT-PÉRAVI.

A MA CRUELLE.

ɑɪ qui sais que le Temps, si léger à la fuite,
Echappe à nos désirs,
remets à demain, quand je te sollicite
De goûter les plaisirs!

'il est lent à venir ce demain ridicule!
En quels lieux se tient-il?
Norwège, en Guinée, aux Colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil?

el titre à ce demain te donne confiance?
En as-tu caution?
peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction.

rmi tant de délais, j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui;
main n'est qu'un nuage, Agathe; et la sagesse
Veut qu'on vive aujourd'hui.

SÉNECÉ.

CONTRE UNE PERFIDE

Délivrez-vous, mon cœur, de cette indigne flar
Où votre aveuglement vous faisait consumer;
Dessillez-vous, mes yeux; éveillez-vous, mon âm
C'est trop long-temps aimer.

Celle que j'adorais d'une ardeur insensée,
Et qui me témoignait une parfaite amour,
Tourne ses pas ailleurs, et change de pensée,
En changeant de séjour.

L'éternelle amitié qu'elle m'avait jurée,
De quelque peu d'instans a limité son cours:
Amans, après cela jugez de la durée
Des plus fortes amours.

Elle a mis en oubli ces promesses si belles
Dont mes sens amoureux ont été subornés;
Ils étaient nés de l'air, ces propos infidèles;
Ils y sont retournés.

A peine elle se voit sur une eau vagabonde,
Qu'elle éteint le beau feu que son âme nourrit:
Étrange effet du sort! Vénus naquit de l'onde,
Et son fils y périt!

Elle m'accuse encore, et d'un juste salaire
L'ingrate croit payer une infidélité,
Et faire par raison ce qu'elle ne peut faire
Que par légèreté.

Elle m'accuse encore, et déguise son crime
De toutes les couleurs qu'elle peut étaler:
Elle seule est coupable, et je suis la victime
Qu'elle veut immoler.

Je crois qu'en ce moment que ma bouche soupire,
Et que de tous mes vœux elle est le seul objet,
L'orgueilleuse triomphe, et met en son empire
Quelque nouveau sujet.

Au regard de l'amour elle n'est point parjure;
Elle commet le mal contre moi seulement:
Car elle aime toujours; mais, pour me faire injure,
Elle aime un autre amant.

Mais quel excès d'orgueil, quelle aveugle furie
De blâmer le flambeau qui me donne le jour!
Certes, tout ce discours n'est que la rêverie
D'une fièvre d'amour.

En perdant la beauté qui mon âme transporte,
La peur d'une autre perte aussitôt me surprend:
Je crains son changement, et, plus ma crainte est forte,
Plus mon amour est grand.

Vous qui savez la peur dont mon âme est saisie
Incomparable objet de mon affection,
Jetez l'œil sur la cause, et dans ma jalousie
Voyez ma passion.

Quelques traits enflammés que lance ma colère
Elle vient de ce dieu dont l'empire est si doux ;
Faites grace à la fille en faveur de son père,
Et plaignez un jaloux.

MALLEVI

SUR L'INCONSTANCE

STANCES IRRÉGULIÈRES.

La constance et la foi ne sont que de vains r
Dont les laides et les barbons
Tâchent d'embarrasser la jeunesse crédule,
Pour retenir toujours dans leurs liens affreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dégoût a chassés de chez eux

Cupidon, sous les lois de la simple nature,
Régit tout ce qu'il fait soupirer ici-bas :
Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;

C'est un empire qui ne dure
'autant que les sujets y trouvent des appas.

Dès qu'un objet cesse de plaire,
commerce amoureux aussitôt doit finir.
respect des sermens n'est plus qu'une chimère.
perte du plaisir, qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.

mour de son destin est toujours le seul maître;
sans que nous sachions ni pourquoi, ni comment,
mme dans notre cœur à toute heure il peut naître,
n peut, malgré nous, sortir à tout moment.

Ulysse qui, pour sa sagesse,
Fut si célèbre dans la Grèce,
Quoiqu'amoureux et bien traité,
Refuse, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
charge d'aimer toujours une déesse.

tant que l'amour unira vos esprits;
e vous piquez pas d'une fausse constance;
n'attendez pas que l'absence
us fasse faire pénitence
plaisirs que vous aurez pris.

nd on sent mourir sa tendresse,
n bâille auprès d'une maîtresse,

Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le para
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

PAVILL

L'INCONSTANCE PARDONNA

IRIS, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
Mon cœur est si faible et si tendre,
Que je croyais, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire:
J'ignorais qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain:
Qu'on est aveugle quand on aime!
Aux lis répandus sur son sein
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi dans les plus doux plaisirs
Je cédais à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvait de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

BERNIS.

A MADAME A***.

ENFIN j'ai reçu mon congé;
Il m'afflige sans me surprendre:
Je n'irai point, en amant outragé,
En invectives me répandre.
A ces momens si tendrement perdus,
A ces momens que votre époux ignore,
Je penserai deux ou trois jours encore,
Et puis... je n'y penserai plus.

Je fus l'objet de votre choix;
D'un tel choix qu'un autre s'honore!
Si vous changez tous les six mois,
Que d'heureux vous ferez encore!

Sur vos écarts quand vous aurez gémi,
Vous apprendrez, infidèle Amélie,
Qu'il est cruel d'avoir eu dans la vie
Beaucoup d'amans, pas un ami.

Ne prenez pas pour du dépit
Un mépris assez légitime :
Ah ! jamais l'amour ne survit
A la confiance, à l'estime.
Oui, sur mon cœur tous vos droits sont perdus,
Et de la paix il entrevoit l'aurore.
Lorsqu'on se fâche, on peut aimer encore ;
Lorsqu'on raisonne, on n'aime plus.

De Rougemont.

LA CHRONIQUE,

IMITATION DE L'ANGLAIS.

Jeunes amans, écoutez mon histoire.
Mes premiers vœux avaient touché le cœur
D'Amarillis, et j'en faisais ma gloire :
Ce fut une ombre, hélas, que mon bonheur !

Un riche hymen séduisit l'infidèle ;
Je crus mourir ; je fuyais l'univers :
Mais à l'Amour peut-on être rebelle ?
Ce dieu riait, et me forgeait des fers.

Bientôt chéri par une grande dame,
De ses bontés j'acceptai le secours :
Elle brûla d'une si vive flamme,
Qu'un si beau feu ne dura que huit jours.

J'aimai Doris; l'amant le plus fidèle
A ses rivaux se vit sacrifier :
J'aimai Corinne, et n'eus jamais près d'elle
Qu'un seul rival; c'était le monde entier.

Arsinoé, qui m'eût donné sa vie,
Un beau matin m'offrit de l'amitié :
La vive Eglé m'aimait à la folie;
Tout en riant je fus congédié.

Ce fut bien pis quand l'infidèle Orphise,
Au ton auguste, au maintien noble et fier,
D'un seul regard eut soumis ma franchise,
Et m'enchaîna sous un sceptre de fer.

Il fallut donc abjurer mon délire :
Je reconnus, mais non pas sans rougir,
Qu'un tendre amour les faisait beaucoup rire,
Et que fidèle il les faisait frémir.

Je m'écriai : Ma fierté te dédaigne,
Sexe perfide! et j'en fais le serment,
Mon cœur languit dans un long interrègne;
Ma liberté fut un nouveau tourment.

Plein de dépit, pour venger mes disgraces
A six beautés je partageai mon choix :
Je crus avoir six démons sur mes traces,
Et cet enfer m'amusa quelquefois.

Lise et Chloé montèrent sur le trône :
Lise au matin m'appelait à sa cour ;
Chloé le soir reprenait la couronne,
Et toutes deux me trompaient tour à tour.

Dois-je oublier, parmi tant de rechutes,
La fade Iris qui régna de plein *droit*
Quinze grands jours quatre heures vingt minutes ?
Je les comptai, car elle m'ennuy*ait*.

Daphné, Philis, de son nom la troisième,
Hortense, Aminte, et Céphise et Myrrha,
Prirent aussi la puissance suprême ;
Ensuite vint un long *et cœtera*.

L'une était folle, et l'autre querelleuse ;
Celle-là sotte et d'un cœur inégal ;
Celle-ci vaine, une autre précieuse.
Qu'Amour m'a fait et de bien et de mal !

Alors ce dieu m'avait prêté ses ailes,
Et son bandeau ne couvrait plus mes yeux :
Triste plaisir ! tromper mille infidèles !
Je triomphais, je n'étais point heureux.

Oh! qui pourrait compter tous les manéges,
Soupirs et pleurs, transports, troubles, courroux,
Ruse infernale et détestables piéges?
Machiavel en eût été jaloux.

Qui décrirait leurs feintes bouderies,
Et leur orgueil et leurs vœux inconstans,
Et les vapeurs et les minauderies,
Et leur humeur qui suivait l'air du temps,

Peindrait ici l'appareil des toilettes,
Tout l'attirail par Laïs inventé,
Et ce regard, ce souris des coquettes,
Chaque matin au miroir répété.

Pour s'embellir quelle étude savante!
Pinceau magique et pompons enchanteurs,
Gaze légère et blonde séduisante,
Filets du dieu qui captive les cœurs;

Trompeurs appas devenus lis et roses;
De nos Circés miracles éclatans,
Vous l'emportez sur les métamorphoses
Que l'univers admira si long-temps.

Zélis parut: si touchante et si belle,
Elle unit tout; attraits, grâces, vertus.
Chantez, ma muse, et ne chantez plus qu'elle;
Vous chanterez la Pudeur et Vénus.

Mes yeux ont lu dans ces yeux que j'adore ;
Elle aime enfin ! tous mes vœux sont remplis.
Après Zélis pourrai-je aimer encore ?
Dure à jamais le règne de Zélis !

D'un tel trésor la nature est avare ;
Il existait bien loin de nos palais :
Si vous trouvez un prodige si rare
Aimez-le bien, sinon n'aimez jamais.

BORDE.

L'AUTEUR A SON LIVRE

PETIT livre que j'ai poli
Dans une longue solitude,
Crois-moi, demeure enseveli
Sous la poudre de mon étude.

Tu n'es qu'un faible original
De louange et de raillerie ;
Et c'est un rude tribunal,
Que celui de l'imprimerie !

Je pleure déjà ton destin.
Tu vas passer pour ridicule
Chez les rois du pays latin,
Dont le sceptre est une férule.

Tu n'éblouis pas tes lecteurs
Avec la céruse et le plâtre,
Dont la plupart de nos auteurs
Fardent leurs pièces de théâtre.

Ta muse trouve tant d'appas
A se promener à son aise,
Que les cothurnes ne sont pas
Une chaussure qui lui plaise.

Puis la troupe des raffinés,
Qui nous élève et nous ravale,
Méprise les vers qui sont nés
D'une plume provinciale.

Mais tu fais croire à nos amis
Que l'Europe sera remplie
Du nom qu'Apollon t'a promis,
Si la presse te multiplie.

C'est avoir trop de vanité :
Ceux qui refondent la grammaire
N'épargnent pas l'antiquité
Ni de Virgile, ni d'Homère.

Si tu vas courir l'univers
Pour chercher l'estime publique,
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la critique.

MAYNARD.

La comédie de l'*École des Femme*
à Molière une nuée de critiques. Pour
ger de ses détracteurs, Boileau lui adı
vers suivans :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage ;
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance, (1)
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis, sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité :
Chacun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon;

(1) Scipion l'Africain.

Et la plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant ;
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

BOILEAU.

A MAITRE ADAM,

MENUISIER DE NEVERS,

SUR SES ŒUVRES POÉTIQUES.

Toi qui, d'un pied chausse-sabot,
As pu monter sur le Parnasse,
Et dont la main pousse-rabot
Carmes dessus carmes entasse ;
Rare menuisier de Nevers,
Qui fais bien plutôt mille vers
Qu'une douzaine d'escabelles ;
Tes vers, qui courent l'univers,
Sont lus dans les fines ruelles,
En dépit de l'Envie au regard de travers.

Ils sont, ventre Apollon! si beaux,
Qu'ils dureront, chose certaine,
Plus long-temps que tes escabeaux,
Fussent-ils de chêne ou d'ébène.
Quitte donc ton métier de bois;
Viens voir les princes et les rois :
Dis-leur tes chansons immortelles.
Par mon chef, je n'en vois que trois
Qui pussent en dire de telles,
Et ne crois pas en voir de plus de quatre moi[s]

Un quidam, venu l'autre jour
Des bords de la sainte fontaine,
Dit qu'on a sonné le tambour
Aux environs de l'Hippocrène;
Que, pour ton rabot exal*ter*,
Des rimeurs le grand *magister*
Par tous les lieux de son empire
Entendait que, sans résister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dît plus limer un vers, mais raboter.

SCA[RRON]

AU COMTE DE ***,

?UI SOLLICITAIT L'AUTEUR DE SE FIXER PRÈS DE LA COUR.

ᴾOURVU qu'en rabotant ma diligence apporte
e quoi faire rouler la course d'un vivant,
: serai plus content de vivre de la sorte,
ue si j'avais gagné tous les biens du Levant.
élève qui voudra sur l'inconstante roue
ont la déesse aveugle en nous trompant se joue;
: ne m'intrigue point dans son funeste accueil:
lle couvre de miel une pilule amère,
t, sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
lle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

: ne recherche point cet illustre avantage
e ceux qui tous les jours sont, dans les différends,
disputer l'honneur d'un fameux parentage,
omme si les humains n'étaient pas tous parens!
u'on sache que je suis d'une tige champêtre,
ue mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
ue la rusticité fit naître mes aïeux;
lais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,
ue, bien que je sois bas au langage des hommes,
: parle quand je veux le langage des dieux.

La suite de mes ans est presque terminée;
Et quand mes premiers jours reprendraient leurs app
La course d'un mortel se voit sitôt bornée,
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.
Quand de ce tronc vivant l'âme sera sortie,
Que de mes élémens l'ordre ou l'antipathie
Laisseront ma charogne à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai, pour le désabuser,
En son aveuglement que son âme radote,
De posséder des biens dont il ne sait user;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure;
Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil,
Pour si peu de secours que la Fortune m'offre,
Puisque, pour ses trésors en pensant faire un coffi
Peut-être que du bois j'en ferai son cercueil.

Le Destin, qui préside aux grandeurs les plus ferm
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,
Que le Temps n'ait prescrit des bornes et des terme
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite.

Pour s'élever un trône et construire une loi ;
Son dernier successeur se vit si misérable,
Que, pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moi.

Les révolutions font des choses étranges ;
Et par un saint discours, digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fût parmi les anges
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement ?
Va, ne me parle plus des pompes de la terre ;
Le brillant des splendeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court.
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie;
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

ADAM BILLAUT.

CAPRICE DE MAITRE ADAM

CONTRE LES MUSES, SUR CE QU'IL AVAIT FAIT DES VERS POUR UN GRAND SEIGNEUR, AUQUEL IL FIT ENSUITE UN CERCUEIL.

GREDINES du mont Parnasse,
Muses qui dans l'univers

Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers,
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle,
Puisque l'éloge plus beau
Dont vous flattez les monarques
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

Lorsque vous prîtes la peine
De venir sur mon berceau
Emplir ma parlante veine
De votre menteur ruisseau,
Trois fois maudite soit l'heure,
Qu'entrant dans cette demeure
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompîtes le vase
Où vous apportiez l'extase
Dont vous m'avez enchanté.

Cette veine frénétique,
Par qui mes sens sont brouillés,
Et qui fait qu'en ma boutique
Tous mes outils sont rouillés,
Avec son *enthousiasme*
N'aurait pas porté mon *âme*
A ses appas superflus,
Que d'avoir, en faux augure,

Peint d'éternelle nature
Un héros qui ne vit plus.

J'abandonne vos trophées,
Pégase et votre vallon,
Vos Amphions, vos Orphées,
Phébus et son violon ;
Je fulmine, je déteste
Contre l'ardeur qui me reste,
Et, méprisant vos douceurs,
Je retourne à mes chevilles,
Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf Sœurs.

Adam Billaut.

LA LOUANGE ET LA CRITIQUE.

Dans le temps qu'au dieu du Permesse
J'adressais mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce ivresse,
Ce dieu lui-même m'apparut.

Deux déesses suivaient ses traces ;
L'une à l'œil fier, au front hautain ;
L'autre, avec un ris plein de grâces,
S'avançait l'encens à la main.

C'est la Louange et la Critique,
Me dit Phébus; choisis des deux
Qui dans la lice poétique
Guidera tes pas hasardeux.

Mon cœur, charmé de la première,
Est prêt à lui donner sa voix;
Mais l'autre, d'un trait de lumière,
Me pénètre et change mon choix.

Phébus me quitte, et la Louange,
Confuse de mon peu d'égard,
Disparaît, et déjà se venge
Avec un dédaigneux regard.

L'autre, près de moi prend sa place,
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface;
A chaque chose met son prix.

Elle veut la raison pour base
De mes plus badines chansons,
Chicane les mots et les phrases,
Va même à critiquer les sons.

Elle orne si bien ma pensée,
Et met tant d'art dans mes accords,
Qu'enfin la Louange est forcée
De me rapporter ses trésors.

J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs ;
Et la Critique et la Louange
Vivent avec moi comme sœurs.

LA MOTTE.

SUR L'INDUSTRIE.

TOI qui pour sanctuaire as choisi ma patrie,
Sois l'honneur de mes chants, bienfaisante Industrie :
Fille de nos besoins, mère de nos plaisirs,
Des arts l'essaim nombreux t'encense et te couronne ;
Il joue autour de toi, voltige sur ton trône,
Appelle le Bonheur, éveille les Désirs.

Dans ton premier essor tu paraissais timide ;
La nécessité seule alors était ton guide,
Et l'œil n'admirait point tes modestes essais :
L'homme n'eut d'alimens que des fruits sans culture ;
Le lion dépouillé lui fournit sa parure ;
Des feuillages unis formèrent ses palais.

Le succès t'enhardit, il accrut ton domaine ;
A l'univers entier tu commandas en reine :

Instruite par le goût et par la volupté,
Tes soins, donnant à tout une forme nouvelle,
Rendirent la nature et plus riche et plus belle;
Son orgueil fut jaloux de ta fécondité.

Le fer que l'homme arrache à la terre docile
Vient déchirer son sein pour la rendre fertile;
Dans les feux et les eaux il se change en acier,
Principe merveilleux et de mort et de vie;
Plus précieux que l'or, il donne à la patrie
Le glaive protecteur et le soc nourricier.

Le chêne est divisé sous les dents de la scie;
J'entends tomber la hache; ici la lime crie,
Et l'enclume à grand bruit fait bondir le marteau.
Tout cède à nos efforts, et les métaux rigides,
Tantôt fermes massifs, tantôt brûlans liquides,
Se façonnent au gré du moule et du ciseau.

Bientôt nous n'avons plus les rochers pour asiles;
Véritable Amphion, notre art construit les villes:
Dans des temples dorés on invoque les cieux;
L'Industrie embellit, dirige l'opulence;
La pompeuse colonne avec fierté s'élance,
Et la voûte suspend son cintre audacieux.

Voyez d'un faible lin naître un tissu solide;
Dans sa trame suivez la navette rapide

i parcourt en volant un dédale de fils ;
s couleurs de l'iris la toile se décore ;
iguille industrieuse et rivale de Flore
omphe des saisons dans ses travaux subtils.

ger, veille avec soin sur la brebis champêtre ;
grossière toison enrichira ton maître ;
e sera le prix de ses bienfaits divers :
1 duvet boit l'azur, la pourpre éblouissante,
, prenant sur mon corps une forme élégante,
iousse autour de moi l'aiguillon des hivers.

toi, dont le talent sans maître se déploie,
sonnier volontaire en ton globe de soie,
ecte qu'ennoblit un travail précieux,
r la vile Arachné tu n'as plus d'avantage,
l'homme, en alliant ton art à son ouvrage,
en fait un ornement pour les rois et les dieux.

cylindre d'argent, qu'alongent cent filières,
ut sans peine entourer des provinces entières ;
or le couvre et le suit en volume inégal :
perceptible fil, applati sous la presse,
s'unit à la soie, en acquiert la souplesse,
va me décorer d'un tissu de métal.

ie j'aime ce pinceau, vainqueur de la nature,
ii, malgré les hivers, fait germer la verdure,

Et fixe les attraits du volage printemps!
Il dérobe à la mort mon image fidèle;
Par lui l'Amour vengé d'une absence cruelle,
Voit la beauté survivre aux outrages du temps.

Au sein de mes foyers il renferme le monde,
Elève des cités, me fait voguer sur l'onde,
Et rassemble l'orage à mes yeux éperdus:
L'antiquité renaît au gré de nos Apelles;
Je franchis le Granique et vois les champs d'Arbel
Je vole en un moment de la Seine à l'Indus.

Au marbre dur et froid le ciseau forme une âme
Va-t-il donc me parler? C'est Vénus (1)! elle enflam
Ici je crains Armand (2), là Milon (3) m'attendrit
J'admire dans ces bains l'heureux fils de Latone (4
Ce bronze informe et lourd devient un dieu qui to
Un héros qui triomphe, un enfant qui sourit.

J'écoute: l'air frémit; un son divin m'enchante.
Quel prestige a rendu mon âme obéissante
Au souffle de Blavet, à l'archet de Pagin?
L'orgue unit le hautbois, les pipeaux, la trompet

---

(1) La Vénus de Médicis.

(2) Le cardinal de Richelieu.

(3) Le Milon de Versailles. « La reine Marie-Thérèse voya Milon, s'écria: Ah, le pauvre homme! »

(4) Les bains d'Apollon.

Eveille les Amours, fait mugir la tempête,
Forme un vaste concert sous les doigts de Daquin.

D'où naît ce corps fragile, invisible et palpable,
Ouvert à la lumière, à l'air impénétrable ?
Je vois d'un sable vil ce cristal enfanté ;
En coupe il s'arrondit : le champagne y pétille ;
Vêtu de ses rubis, le chambertin y brille,
Et l'œil annonce au goût la douce volupté.

Lorsqu'avec sa surface un mince étain s'allie,
Hors de moi j'y vais prendre et la forme et la vie :
L'enfant veut se saisir dans ce riant tableau ;
Placé sur un autel où la beauté s'adore,
Il confond la laideur qui le consulte encore,
Et sans cesse en reçoit un outrage nouveau.

Quoi ! la plume, traçant de faibles caractères,
Attache ma pensée à des feuilles légères ;
La presse l'éternise en la reproduisant ;
Je parle au monde entier, je survis à ma cendre ;
Aux siècles à venir je puis me faire entendre,
Et j'oppose au trépas cet espoir séduisant !

Labyrinthes savans habités par les Heures,
Quels dieux vous ont construits pour être les demeures
Où circulent sans cesse et les nuits et les jours ?
Un élastique acier suit leur marche secrète ;
Du Temps que j'interroge un timbre est l'interprète ;
Mon oreille et mes yeux sont instruits de son cours.

Du marbre fatigué sous ses mains vigoureuses,
L'artiste fait saillir les veines fastueuses ;
De l'éclat qu'il cachait il devient orgueilleux.
Le noble diamant lance ses étincelles :
Le soleil, qui se peint dans ses faces nouvelles,
L'a rendu son rival en lui prêtant ses feux.

Sur un verre inégal la lumière se brise :
Dans ses travaux cachés la Nature est surprise ;
Son vaste et docte livre est ouvert à mes yeux :
De l'insecte ignoré je saisis l'existence ;
L'atome se grossit, il n'est plus de distance ;
Je mesure la terre, et je m'élève aux cieux.

Neptune, vois tes flots couverts de citadelles ;
L'audace des humains leur a donné des ailes
Pour voler avec eux dans un autre univers :
Vois les forêts du Nord sur l'onde asiatique
Porter l'Européen avec l'or du Mexique,
En promenant la foudre et l'Etna sur les mers.

Oui, la foudre appartient aux enfans de la terre ;
Elle ose rendre aux cieux tonnerre pour tonnerre
J'entends de toutes parts ses cyclopes nouveaux ;
Le salpêtre en fureur se déchire, s'embrase,
Roule un globe pesant qui perce, emporte, écras
Des murs qui résistaient aux célestes carreaux.

Trop fertile Industrie, es-tu l'art de détruire?
A répandre la mort cesse de nous instruire;
Seconde nos plaisirs, et non pas nos fureurs;
Embellis l'univers au flambeau du génie,
Viens mêler le nectar au fiel de notre vie,
Et charme nos loisirs sans corrompre nos mœurs.

L'abbé TALBERT.

A M. DE COUTERELLE,

CHAMBELLAN DE L'ÉLECTEUR PALATIN.

Dans des vers fins et délicats
Votre muse aimable et polie
A dit que le nom de Thomas
Etait un nom digne d'envie.

Mon cœur en serait très-flatté,
Mais mon cœur ne saurait vous croire;
Ce nom fût toujours peu fêté
Chez la déesse de mémoire.

Thomas l'apôtre le premier
Sous ce beau nom se fit connaître;
Mais, quoique saint de son métier,
On sait qu'il renia son maître.

Thomas d'Aquin fut un docteur :
Mais ce bon docteur angélique
Ne fut que le compositeur
D'un gros bouquin théologique.

Le Thomas de Cantorbéry
Eut l'âme sainte, mais trop haute :
Pourquoi brusquer le roi Henri ?
Il fut martyr, mais par sa faute.

Un certain Thomas d'Akempis
Fit de la prose assez commune,
Et son livre ne fit fortune
Que chez les saints du paradis.

Thomas Corneille pour nous plaire
Souvent fait un heureux effort;
Mais il eut tort d'avoir un frère,
Et pour lui ce fut un grand tort.

Après cela, s'il en est d'autre,
Je n'en sais rien; mais sûrement
Je suis vingt fois moins important
Et qu'un docteur et qu'un apôtre.

Si pourtant mes faibles essais,
Fruit d'une muse encor naissante,
Dans une cour aussi brillante
Ont mérité quelque succès;

Si d'un prince qui sur ses traces
Sait réunir avec les arts
Le goût, les vertus et les grâces,
Mes vers ont fixé les regards,

Alors j'envîrai peu la gloire
Des noms même les plus vantés :
Que m'importe un nom dans l'histoire?
Charles (1) me lit, vous me chantez.

THOMAS.

SUR HOMÈRE ET SUR OSSIAN.

Que j'aime la mythologie
Du chantre d'Achille et d'Hector!
Qu'il a de grâce et de magie!
Tout ce qu'il touche devient or.

Tour à tour gracieux, terrible,
Voyez sortir de son pinceau
De Polyphême l'antre horrible,
Et la grotte de Calypso.

Toujours neuf, sans être bizarre,
Créant ses héros et ses dieux,
Que loin des gouffres du Tartare
Son vaste olympe est radieux!

(1) Nom de l'électeur palatin.

De Neptune frappant la terre,
Le trident s'ouvre les enfers.
Tes noirs sourcils, Dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers.

Je m'attendris au doux sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs.
Le dieu qui foudroyait soupire,
Et l'Ida se couvre de fleurs.

Du ton naïf heureux modèle,
Qu'Homère est doux, intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant!

Il embellit la fureur même,
Quand son Achille est sans pitié;
On frémit, on admire, on aime
Le bras vengeur de l'amitié.

Homère, au soleil de la Grèce
Emprunte ses plus doux rayons.
Mais Ossian n'a point d'ivresse;
La lune glace ses crayons.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats:
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

Parmi les guerrières alarmes,
Traînant son lecteur aux abois,
Il parle d'armes, toujours d'armes;
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres
Il charge les ailes des vents;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivans.

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers :
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers.

Son génie errant et sauvage
Est ce diable qui, dans Milton,
S'en va de nuage en nuage
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère! que dieu nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un Barde
Qui chante au milieu des brouillards!

LE BRUN.

SUR LES POÉSIE[S]

DE CATULLE ET DE TIBU[LLE]

Beaux noms consacrés à l'Amour,
Que le même autel vous rassemble;
Muses, chantez-les tour à tour;
Grâces, couronnez-les ensemble.

L'ardent Catulle dans ses jeux
Met plus d'ardeur et de saillie;
Tibulle aux pieds de sa Délie
Soupire de plus tendres feux.

Plus libre et d'amour plus légère,
Tour à tour caustique et badin,
Catulle, une flèche à la main,
Grave les tableaux de Cythère.

L'autre du plus sensible amant
Nous peint l'ivresse ou le martyre:
C'est la muse du sentiment,
Et son cœur fait parler sa lyre.

Si Catulle chante l'oiseau
Que pleure la beauté qu'il aime,
Pour la consoler d'un moineau
Il en a la vertu lui-même.

Au beau feu qui les animait
Égalons l'ardeur qui nous brûle;
Aimons comme Tibulle aimait,
Et jouissons comme Catulle.

BERNARD.

A UNE JEUNE ÉRUDITE.

Tant de lecture est une erreur;
Vous fatiguez votre mémoire:
Il vaut mieux, jeune Adèle, écouter votre cœur,
Et chercher vos héros ailleurs que dans l'histoire.

Peut-être en pourrez-vous choisir
Qui seront mieux à votre usage;
Voyez autour de vous: n'est-il aucun plaisir
Qui de ces vanités au moins vous dédommage?

Ah! croyez-moi, sachez aimer,
Et vous serez assez savante.
De tant d'illustres morts à quoi bon s'informer,
Et pour le temps passé perdre l'heure présente?

Suivez plutôt les doux penchans
Où le bel âge vous convie ;
Et loin d'user vos jours à lire des romans,
Commencez par l'amour celui de votre vie.

S. E. GÉRAUD.

A MON AMI.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés :
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs !

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés :
J'aimais les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours:
Depuis long-temps la main des Destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisirs, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout s'est évanoui:
Ce songe heureux dont l'erreur m'est ravie
Fut trop rapide, et j'en ai trop joui.

Mais l'amitié sait, par son éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager,
Et chaque jour ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau si son appui me reste,
Il est encor des plaisirs pour mon cœur,
Et ce débris d'un naufrage funeste
Pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéresser est le bien le plus doux;
Et l'Amitié nous est encor plus chère
Lorsque l'Amour s'envole loin de nous.

COLARDEAU.

A UN ANCIEN AMI.

Euryale a-t-il fui Nisus?
Pylade oublia-t-il Oreste?
Et Thésée à Pyrithoüs
Réserva-t-il un sort funeste?

Que réponds-tu pour ton pardon,
Lorsqu'un ami de trente années
Te reproche ses destinées,
Qu'empoisonna ton abandon?

Des étrangers au cœur de marbre
D'auprès de toi m'ont écarté,
Et dévorent les fruits de l'arbre
Que pour nous deux j'avais planté.

Froid témoin de leur injustice,
Si tu m'as supposé des torts,
Tu fus malgré toi leur complice,
Et j'en appelle à tes remords.

Cruel ami! qu'il te souvienne
Que nos deux noms n'en faisaient qu'un,
Et que cent fois avec la tienne
J'ai mis ma pensée en commun.

Thémis trompée a mis en poudre
Des actes garans de mes droits ; (1)
Mais Thémis n'as pas pu dissoudre
Tes sermens faits à haute voix.

Je devais, selon ta promesse,
Vivre libre dans mes penchans :
Le calme et les plaisirs des champs
Auraient rafraîchi ma vieillesse.

Mais, loin de là, ma muse en deuil
Sera des cités habitante,
Et le travail jusqu'au cercueil
Fatiguera ma main tremblante !

Heureux de perdre alors le jour,
Puisque j'aurai l'expérience
Que l'amitié, comme l'amour,
A tôt ou tard son inconstance !

PIIS.

A UN JEUNE HOMME

QUI DEMANDAIT DES VERS A L'AUTEUR, ALORS MALADE.

Les successeurs de Galien
M'ont mis par régime à la prose ;

(1) Procès intenté par M. *Piis* à M. *Barré*.



Encor me défendent-ils bien
D'en prendre une trop forte dose.

Un Apollon de dix-sept ans
Veut pourtant que je m'évertue :
Hélas! quand la fièvre me tue
Apollon prend bien mal son temps.

Comment, d'une main languissante,
Au Parnasse cueillir des fleurs,
Dignes par leurs vives couleurs
D'orner une muse naissante?

Je m'enivre de son encens;
Mais vainement je le respire;
La douleur résiste à l'empire
Que les bons vers ont sur nos sens.

En mourant l'immortel Voltaire
Ne m'a point transmis ses pinceaux:
Son génie est sans légataire;
Je n'hérite que de ses maux.

Quoique souffrant toute sa vie,
Il fut le roi des beaux esprits:
Ah! que ne puis-je au même prix
Comme lui mériter l'envie!

Vains souhaits! au lieu d'Apollon
C'est Esculape qui me guide;
Je n'aspire au sacré vallon
Qu'au rang d'un précoce invalide.

Mais pour vous qui m'avez chanté,
Sachez du moins, par mes disgraces,
Qu'il faut aux Muses, comme aux Grâces,
Des amans en bonne santé.

FRANÇOIS (de Neufchâteau.)

LES MISÈRES DE L'AMOUR,

D'APRÈS L'ODE DE ROUSSEAU SUR LES MISÈRES DE L'HOMME.

QUE l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait long-temps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine:
N'importe, il veut persévérer;
Que de soins, d'ennuis et de peine!

On l'aime; tant-pis! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.

Contre-temps, humeur incertaine;
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? non : reste l'honneur;
L'honneur, du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur:
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival: autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit:
Jaloux, on veille, on tourne, on rôde;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,
Un baiser finit l'aventure:
Le feu s'éteint, le dégoût suit;
Le pré valait-il la fauchure?

PIRON.

LES MISÈRES DE L'HOMME.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat;
L'ambition le sollicite;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître :
Il meurt enfin peu regretté.
C'était bien la peine de naître !

J.-B. ROUSSEAU.

LES MISÈRES D'UN LIVRE,

PARODIE DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Qu'un livre est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
En naissant, sous la presse il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Paraît-il, combien de censeurs!
Un pédant porteur de tristesse,
Des goûts de toutes les couleurs,
Des jugemens de toute espèce.

A la faveur de la jeunesse
S'il nous semble avoir des appas,
Bientôt après on s'intéresse
Pour un nouveau galimathias.

Dans l'âge mûr autres combats;
Lecture ennuyeuse et prescrite;
Il n'est plus rongé que des rats;
Son papier fait tout son mérite.

Vieux, on le méprise; on évite
Son odeur, sa malpropreté;

Encre, tabac, flegme, pituite
Tombent sur sa caducité.

Pour comble de calamité
Un épicier s'en rend le maître!
Il meurt enfin peu regretté.
C'était bien la peine de naître!

MERCIER (de Compiègne.)

STANCES ÉPICURIENNES.

Carpamus dulcia.
PERSE.

LORSQUE Mars dans nos climats
Etend les feux de la guerre,
La foule court à grands pas
Au-devant de son tonnerre.

La trompette, les clairons,
Et la voix de l'Euménide,
Enflamment nos bataillons
D'une fureur homicide.

Pour moi, qui me sens épris
D'une plus douce victoire,
J'abaisse un œil de mépris
Sur les rêves de la gloire,

Que m'importe le héros
Ceint des palmes de Bellone,
Si des roses de Paphos
La Volupté me couronne?

Ah! qu'ils cherchent les combats,
Ceux qu'un fol espoir enivre!
Qu'ils s'élancent au trépas,
Ceux qui ne savent point vivre!

Nous, Eglé, pour l'embellir,
Crois-moi, cachons notre vie;
Et cherchons dans le plaisir
La seule mort que j'envie.

S. E. GÉRAUD.

CANTATES.

SUR LES CANTATES.

La *Cantate* est une espèce de poëme lyrique fait pour être chanté. Elle offre une action ou héroïque ou galante, ou tendre ou pathétique, ou pastorale, suivant l'idée du poëte.

Les *Cantates* nous sont venues d'Italie. Ce fut J. B. Rousseau qui les introduisit en France. Voici ce qu'il en dit dans la préface de ses œuvres : « Le second livre (d'*Odes*) est suivi
» d'une autre espèce d'odes toute nouvelle
» parmi nous, mais dont il serait aisé de trou-
» ver des exemples dans l'antiquité. Les Italiens
» les nomment *Cantates* (*Cantata*), parce
» qu'elles sont particulièrement affectées au
» chant. Ils ont coutume de les partager en
» trois récits coupés par autant d'airs de mou-
» vement, ce qui les oblige à diversifier les me-
» sures de leurs strophes, dont les vers sont
» tantôt plus longs et tantôt plus courts, comme
» dans les chœurs des anciennes tragédies, et

» dans la plupart des odes de Pindare. J'avais
» entendu quelques-unes de ces *Cantates*, et
» cela me donna envie d'essayer si on ne pour-
» rait point, à l'imitation des Grecs, réconci-
» lier l'ode avec le chant. Mais comme je n'a-
» vais point d'autre modèle que les Italiens, à
» qui il arrive souvent, aussi bien qu'à nous au-
» tres Français, de sacrifier la raison à la com-
» modité des musiciens, je m'aperçus, après en
» avoir fait quelques-unes, que je perdais du
» côté des vers ce que je gagnais du côté de la
» musique, et que je ne ferais rien qui vaille,
» tant que je me contenterais d'entasser des
» phrases poétiques sans dessein ni sans liaison.
» C'est ce qui me fit venir la pensée de donner
» une forme à ces petits poëmes, en les renfer-
» mant dans une allégorie exacte, dont les récits
» fissent le corps, et les airs chantans, l'âme ou
» l'application. Je choisis parmi les fables an-
» ciennes celles que je crus les plus propres à
» mon dessein; car toute histoire fabuleuse
» n'est pas propre à être allégorisée, et cette
» manière me réussit assez pour donner envie

» à plusieurs auteurs de travailler sur le même
» plan. De savoir si ce plan est le meilleur que
» j'eusse pu choisir, c'est ce qu'il ne me con-
» vient pas de décider, parce qu'en matière de
» nouveautés rien n'est si trompeur qu'une
» première vogue, et qu'il n'y a jamais que le
» temps qui puisse apprécier leur mérite, et
» le réduire à sa juste valeur ».

Le poëte ne saurait s'attacher assez à choisir le sujet de sa *Cantate*. Il faut que le fond en soit riche en images et en sentimens analogues à ceux qu'il veut peindre, et qu'il soit en même temps varié, pour que le musicien puisse à son aise y déployer les ressources de son talent.

On distribue les *Cantates* en récits, en rondeaux, en ariettes.

1.° On met ordinairement dans les *Cantates* trois récits, qui sont partagés par des airs de mouvement. Ils sont destinés à l'exposition de l'idée ou du sujet que le poëte offre. La mesure des vers qui les compose est inégale, parce que cette liberté est plus favorable à la musique.

Les récits doivent en être courts, nobles et

vifs. Le premier, qui renferme le merveilleux du sujet, doit être composé dans un style beaucoup plus grand, plus soutenu que l'air dont il est suivi, lequel n'est souvent qu'une simple réflexion. Les autres récits doivent être plus simples et purement historiques. Ils doivent être par conséquent plus courts, parce qu'en général ils prêtent moins aux grâces de la poésie et aux effets de la musique.

2.° Il faut que le passage du récitatif à l'air, ou de l'air au récitatif, soit naturel et adroitement ménagé. Ces airs sont remplis par des monologues ou par des duo, ou par la morale, que le poëte tire sans effort de ce qui a été la matière du récitatif. J.-B. Rousseau a mis ces airs en stances d'une même mesure, et a mis un tel rapport entre la fin de la seconde stance et le commencement de la première, qu'après avoir fini l'une, le sens invite naturellement à aller à l'autre.

La Motte a souvent suivi cette méthode; mais on peut employer dans les airs, comme dans les rondeaux, toutes sortes de mesures,

rarement les vers de douze pieds, qui ne fournissent point assez de chutes à la vivacité d'un air de mouvement. Il n'est pas possible de fixer précisément le genre de mesure qui peut convenir aux airs, aux rondeaux et aux récitatifs; elle dépend de la rapidité ou de la lenteur avec laquelle le poëte veut peindre les objets.

La *Cantate* demande une poésie noble, harmonieuse. L'enthousiasme de l'ode ne lui convient pas, encore moins son désordre, parce que l'allégorie, qui fait le fond de la *Cantate*, doit être soutenue avec sagesse et avec exactitude, afin de cadrer avec l'application qu'en veut faire le poëte.

La *Cantate* est, à notre avis, le plus agréable de tous les poëmes lyriques, parce qu'il réunit lui seul toutes les grâces des autres. On remarque en général un grand défaut dans la plupart de nos *Cantates* modernes; c'est qu'avec la partie de style qu'elles ont assez ordinairement, elles n'ont pas cette partie théâtrale et cette coupe rare que peu de poëtes ont con-

nue, qui fait le principal mérite du poëte lyrique, et que ceux qui n'ont pas étudié Quinault et J.-B. Rousseau avec attention, regardent comme un simple mécanisme.

CANTATES.

CIRCÉ,

RÉCITATIF.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure :
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Q'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :
« Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas ;
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.
Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Fatal amour ! ta haine en est le prix !
Tant de tendresse, ô dieux, est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris !

Cruel auteur des troubles de mon âme, » etc.

Récitatif.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se décla
Mais, bientôt de son art employant le seco
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux dı
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allı
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur couı
Les fleuves étonnés remontent vers leur sou
Et Pluton même tremble en son obscur séj

Ariette.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers:
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Récitatif.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monumens,
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! Amante infortunée !
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Air en stances.

Ce n'est point par effort qu'on aime ;
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même ;
On ne l'obtient que de son choix :
Tout reconnaît sa loi suprême ;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole,
Flore vient rétablir sa cour :
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à son tour ;
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour.

J.-B. Rousseau.

LE DÉLUGE.

Dieu puissant, dont le souffle anima les mort
Qui voulais de leurs cœurs te faire des autels,
Déjà toute la race humaine
Par le crime a souillé l'ouvrage de tes mains.
Tu t'en repens, ô Dieu ! sans douleur et sans ha
Et ce repentir même entra dans tes desseins.

Aux mortels déclare la guerre ;
Que ta justice arme ton bras :
Lève-toi ; que de ces ingrats
Ta vengeance purge la terre !
Ils n'écoutent que leurs désirs ;
Ta voix ne se fait plus entendre :
Frappe ; il est temps de les surprendre
Dans l'ivresse de leurs plaisirs.

Quels prodiges ! les mers franchissent leurs riva
Les fleuves se joignent aux mers ;
D etoutes parts les humides nuages,
Rassemblés par les vents, ont obscurci les airs :
Une nouvelle mer, dans les cieux suspendue,
Mêle encor ses torrens à la fureur des flots.
Toute la nature éperdue
N'est plus que cris, qu'horreurs, que plaintes et san

Ciel! est-ce en vain que l'on t'implore?
Es-tu sourd aux cris des humains?
Tirés du néant par tes mains,
Vont-ils y retomber encore?
Ne reste-t-il aucun espoir?
Détruiras-tu tout ton ouvrage?
Ton bras, pour venger ton outrage,
Epuisera-t-il son pouvoir?

Non, ce vaste vaisseau, respecté par les ondes,
A sauvé l'innocent reste du genre humain:
Les flots vont retourner dans leurs grottes profondes;
La terre se découvre, et l'air devient serein.
Sur les mortels qui doivent naître
Un semblable courroux ne doit plus éclater;
Mais ils en deviendront peut-être
Plus hardis à le mériter.

Gage de paix, nue éclatante,
Etonnez et charmez les yeux;
Hâtez-vous d'embellir les cieux:
Rassurez la terre tremblante;
D'un bras si prompt à nous punir
Sauvez désormais la nature,
Et de la paix qu'un Dieu nous jure
Eternisez le souvenir!

La Motte.

DIANE.

A peine le soleil au fond des antres som
Avait du haut des cieux précipité les omb
Quand la chaste Diane à travers les forêt
Aperçut un lieu solitaire,
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythè
Dormaient sous un ombrage frais.
Surprise, elle s'arrête, et sa prompte col
S'exhale en ce discours qu'elle adresse to
A ces dieux endormis, qui ne l'entendaie

Vous, par qui tant de misérables
Languissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux;
Assurons le repos au monde,
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables, etc

A ces mots elle approche, et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois;
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes;
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports:

Quel bonheur, quelle victoire!
Quel triomphe, quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes;
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur, quelle victoire! etc.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse.
Mais quels objets lui sont offerts!
Quel réveil! dieux! quelle tristesse,
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême;
Perfides! votre exemple instruira l'univers!
Il parle; le trait vole, et traversant les airs,
Va percer Diane elle-même:
Juste, mais trop cruel revers,
Qui signala, grand Dieu, ta vengeance suprême.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.
En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Celui qu'il nous garde.

Respectons l'Amour, etc.

J.-B. Rous

BACCHUS.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la g
Nymphes, faites silence, écoutez mes concer
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoi
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos v
C'est à toi seul que je me livre ;
De pampres, de festons, couronnant mes ch
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats;
Vénus, sans tes charmes,
Perdrait ses appas.

Du fier Polyphême
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quel bois solitaire
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux!
Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.

Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage ;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?
Suivez-moi, mes amis ; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe ; entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter ! nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite.
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

J.-B. Rousseau.

JEPHTÉ.

Jephté revient comblé de gloire:
Jour mémorable! jour heureux!
Les peuples chantent sa victoire;
L'écho même chante avec eux.
Jephté revient comblé de gloire:
Jour mémorable! jour heureux!

Hélas ! que n'a-t-il pu, sans un vœu téméraire,
    Attendre la faveur des cieux !
Mais l'indiscret serment qu'il s'est hâté de faire
    Va ravir à ce triste père
    Ce qu'il a de plus précieux.

    En goûtant ce sort plein de charmes,
    Défions-nous de ses attraits :
    Nos plaisirs, toujours imparfaits,
    Sont la source de mille alarmes.
    Craignons que le trouble et les larmes
    Ne suivent les ris de trop près.
    En goûtant un sort plein de charmes,
    Défions-nous de ses attraits.

La fille de Jephté sait l'ardeur qui l'anime,
Sort du palais, et s'offre au-devant de ses pas.
Tu l'aperçois trop tôt, malheureux père, hélas !
Son amour te la livre. O ciel ! quelle victime !
Quoi ! ma fille, dit-il, j'ai juré ton trépas !

    Juste ciel ! pardonne à la rage
    Qui s'empare de mes esprits ;
    Le plus grand triomphe à ce prix
    Est plus cruel que l'esclavage.
Malgré le trouble affreux dont je suis déchiré,
Mon bras achèvera ce que tu me commandes ;
    Mais le sang que tu m'as livré
    Vaut-il celui que tu demandes ?

Quand Jephté murmure et frémit,
Sa fille, plus tranquille, en s'offrant le console;
Héroïque victime, elle-même affermit
Le bras timide qui l'immole.
Père barbare, arrête, et suspends un moment
La fureur qui t'anime!
C'est un crime pour toi que l'indiscret serment
Qui t'a fait au Seigneur promettre la victime:
Peut-être en l'immolant tu fais un nouveau crime.

Obéissons toujours
A la loi souveraine:
Si le ciel veut nos jours
Consacrons-les sans peine.
L'insensé lui promet
Plus qu'il ne lui demande;
Le sage se soumet
A ce qu'il lui commande.

LA MOTTE.

PROTHÉE.

Auprès des vastes bords de l'empire des flots,
Est un lieu respecté de la mer agitée.
Dans cet asile du repos,
Les mortels curieux vont consulter Prothée;
Mais ce dieu jaloux du secret
Qu'à ses yeux éclairés le destin abandonne,
Par mille changemens étonne
Ceux qui veulent forcer son silence discret.

Pourquoi voulons-nous apprendre
Le loi du sombre avenir?
Nous devons toujours l'attendre,
Jamais ne la prévenir.
D'une aimable inquiétude
Ne perdons point la douceur:
C'est souvent l'incertitude
Qui fait le prix du bonheur.

Mais le sage Prothée avance sur la rive.
Des arbres, des rochers, des oiseaux d'alentour,
De la flamme légère, et de l'eau fugitive,
Il est l'image tour à tour.

Dieux ! c'est un monstre redoutable !
Tout tremble, tout fuit son courroux.
Il disparaît : revenez, troupe aimable ;
Jeunes beautés, rassurez-vous.

Belles, ces bocages
Sont faits pour les dieux ;
Les bêtes sauvages
Respectent ces lieux :
Mais que de ravages
Y font vos beaux yeux !
Le charmant mystère
Règne en ces forêts ;
La nymphe sévère
N'y chasse jamais ;
Le dieu de Cythère
Y tend ses filets.

Mortels, que l'avenir vainement inquiète,
Le dieu se rend enfin à vos soins empressés.
C'est ainsi, mortels insensés,
Qu'il sert et qu'il punit votre envie indiscrète :
Confident du destin, si mon cœur amoureux
Vient un jour t'exposer l'ennui qui me dévore,
Epargne à mes regards des fantômes affreux ;
Offre-toi sous les traits de l'objet que j'adore ;
Répare son absence, amuse ma langueur ;
Donne ce vain remède au tourment que j'endure ;

Renouvelle à mes yeux une aimable imposture
Que m'a faite cent fois mon cœur.

L'amant fidèle,
Loin de sa belle,
La voit toujours:
Tout parle d'elle,
Tout lui rappelle
Ses heureux jours.
Il croit entendre
La plainte tendre
De ses soupirs :
Image vaine,
Qui fait sa peine
Et ses plaisirs.

FUSELIER.

Les Italiens, qui nous avaient donné l'idée des *Cantates*, ont été les premiers à les abandonner. Les *Cantates* que l'on fait chez eux aujourd'hui sont de véritables pièces dramatiques, qui ne diffèrent des opéras, qu'en ce que ceux-ci se représentent au théâtre, et que les *Cantates* ne s'exécutent qu'en concert.

On peut dire que nous les avons aussi presque entièrement abandonnées, parce qu'on les trouvait trop longues. L'inconstance et la légè-

reté française ne s'accommodent pas da
concerts d'un sujet qui peut occuper p
un espace de temps aussi considérable c
lui de quinze ou vingt minutes. Le p
l'on fait maintenant se chante à deux vo
forme de dialogue ou de duo, et mé
chœur; celles-là sont encore agréables
on y sait mettre de l'intérêt.

DITHYRAMBES.

SUR LE DITHYRAMBE.

Le *dithyrambe* était une sorte de chanson grecque en l'honneur de Bacchus. On la chantait sur un mode de musique, que les anciens désignaient sous la dénomination de mode phrygien.

Il serait aussi difficile de désigner le nom de l'auteur de cet hymne, que d'assigner son étymologie. Les uns en attribuent l'invention à un Thébain, nommé *Dithyrambus*. Hérodote prétend qu'Arion de Méthymne en donna les premières leçons à Corinthe : Lassus ou Lausus d'Hermione en fut l'auteur, suivant Clément d'Alexandrie. Pindare varie sur le lieu où cette espèce de poésie a pris naissance, et nomme trois différens endroits dans divers ouvrages. Dans les Olympiades, il fixe son berceau à Corinthe; dans les Hyporchèmes, il dit qu'elle a commencé dans l'île de Naxos; et à Thèbes, dans ses *dithyrambes*.

Cette chanson se sentait de la gaîté et du
qu'inspire la liqueur à l'éloge de laquelle
était consacrée. Comme elle était le fruit d'
imagination échauffée par les transports
plaisir, et qui cherchait à s'affranchir de la c
trainte des règles, elle n'avait point de mes
fixe. Les auteurs s'y permettaient des exp
sions nouvelles, ou la composition de cert
mots dont l'union était bizarre; ils y
ployaient des métaphores très-hardies, et
n'étaient pas toujours à la portée de tou
monde; on y trouvait des renversemens
phrase et des constructions singulières,
idées sublimes, mais présentées souvent
un grand désordre.

Les odes *dithyrambiques* de Pindare et
sieurs autres ouvrages en ce genre composé
ce temps-là, sont très-difficiles à enten
Nous ne pouvons mettre aucun ouvrage
Grecs de cette nature sous les yeux de nos
teurs; mais en voici un de J.-Antoine *B*
mort en 1592. Ce *dithyrambe*, que l'au
composa pour la fête de son ami Jodelle (à

n conduisit un bouc, comme autrefois à Thes-is) est assez curieux : il est, pour nous servir es expressions de Fontenelle, *tout-à-fait à grecque* :

Au dieu Bacchus consacrons cette fête :
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on secoue,
Qui nous ceint la tête;
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on fasse maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné
De notre essaim couronné
Du lierre ami des vineuses carolles. (1)

Yach, evoë iach, ia, ha.
C'est ce doux dieu qui nous pousse,
Epris de sa fureur douce,
A ressusciter le joyeux mystère
De ses graves orgies,
Par l'ignorance abolies...
O père Evion!

(1) *Caroller*, en vieux langage, veut dire danser.

Bacche dithyrambe,
Qui, retiré de la souffreuse flambe,
Dedans l'antre nysien,
Aux Nysides tes nourrices,
Par ton deux fois père,
Meurtrier de ta mère,
Fus baillé jadis à nourrir....
Dieu brise soucy!
O Nictelien!
O Semelien!
Démon aime dance...
Yach, evoë jach, ia, ha, etc.

Si les *dithyrambes* des Grecs ressemblaient à celui que l'on vient de lire, il faut convenir que J.-J. Rousseau avait bien raison lorsqu'il se plaignait de ce que nos littérateurs modernes, presque toujours compassés, se récriaient sur la fougue et le désordre des *dithyrambes*, et jugeaient de sang-froid les productions des hommes, trop échauffés pour se laisser conduire par les lumières de la saine raison.

Les Latins négligèrent cette espèce de poésie, quoique cependant les vers galliambiques, c'est-à-dire les vers que chantaient les prêtres

de Sibylle, lorsqu'ils entraient en fureur, approchassent beaucoup du *dithyrambe*. On regarde comme tel une ode d'Horace qui commence par ces mots :

Quo me, Bacche, rapis, etc.

Quoique le premier objet du *dithyrambe* fût de célébrer Bacchus, les poëtes grecs ne tardèrent pas à l'appliquer à toutes sortes de divinités, et ensuite aux simples mortels, en leur donnant quelquefois le caractère de la satire ou de l'épigramme; tel est celui qu'on va lire, imité de l'antique par un de nos poëtes modernes :

C'est Dorimène! elle gronde, frémit.
Vois-tu ses pleurs? l'homme de bien prospère,
L'entends-tu rire? Ah! l'innocent gémit.
Fille du Styx, le parjure est son père.
On l'arracha de l'antre d'Alecton,
Et de son lait la Rage l'a nourrie :
Mais si la mort vient la rendre à Pluton,
Tremblez, méchans, vous l'aurez pour furie!

MASSON DE MORVILLIERS.

Arion de Méthymne et Stésichore d
rent la forme de l'ode pindarique à la pl
de leurs *dithyrambes*, les coupèrent en
phes, antistrophes et épisodes. De là
que l'on est convenu en France d'a
dithyrambes les pièces en vers libres,
odes à stances irrégulières, destinées
lébrer les grands événemens ou les ép
mémorables de l'histoire. C'est à ce bu
sont consacrés ceux que nous avons
dans ce volume.

DITHYRAMBES.

LA RÉSURRECTION DE LA GRÈCE.

Toi qui peins à nos yeux les fêtes de l'Elide,
Les coursiers affranchis du frein injurieux,
Emportant vers le but un char victorieux,
Et la Grèce assemblée, aux successeurs d'Alcide
Prodiguant les honneurs promis aux demi-dieux;
O Pindare! combien, aux sommets d'Aonie,
Ta lyre enfanterait de sublimes accords,
Si ton ombre, échappée à l'empire des morts,
Planait sur l'antique Ionie,
Et si tu voyais le génie
Ressaisir pour les arts un sol déshérité,
L'arracher à la barbarie,
Et lui rendre sa gloire avec sa liberté!

Long-temps (tu l'ignorais peut-être)
La Grèce sous le joug d'un maître
Courba son front humilié:
Son nom lui survivait... d'elle seule oublié,
Aux lieux où fut jadis Athène,
Parcourant les débris qui hérissent la plaine,

Le voyageur a lu ces mots :
A Périclès, à Démosthène.
Le voyageur s'arrête, il saisit ses pinceaux ;
Mais soudain, effrayé d'une rumeur lointaine,
Il se tourne, et s'enfuit à l'aspect de la chaîne
Que les Grecs à pas lents traînent sur ces tomb

Ta patrie infortunée,
Veuve d'Epaminondas,
Gémissait sans espoir, aux flammes condamné
Mais, au défaut de soldats,
Ton nom, vainqueur du trépas,
Dans les mains d'Alexandre, amoureux de ta gl
Eteignit ses flambeaux, désarma sa victoire.
Thèbes n'est plus... ta lyre d'or
Fut brisée autrefois par un soudan barbare,
Et son ignorance avare
De ses débris muets augmente son trésor.

Omar, au sein d'Alexandrie,
Engloutit en un jour vingt siècles de génie.
D'un calife arrogant le ministre odieux
Opprime la Troade,
Foule du Panthéon les bronzes glorieux
Et la cendre de Miltiade.
C'est peu; dans ses festins, des vases précieux
Ravis au temple de Diane
Offrent à l'infidèle une liqueur profane,

Et son faste irreligieux
'utrage sans pudeur et les arts et les dieux.
,a Minerve du Nord, à vaincre accoutumée,
'oulut de l'Orient détrôner les Césars;
Les cent voix de la Renommée
ublièrent au loin que l'empire des Czars
S'étendrait jusqu'à l'Idumée.
'atherine parlait... La terreur de son nom
larma le Bosphore et Gustave et la France,
)uand sa royale main, sur les murs de Kerson,
Ecrivit: « C'est ici le chemin de Bizance. »
Iais je vois l'héritier de ses vastes états
De Catherine accomplir la pensée;
)e Sparte renaissante heureux Léonidas,
In grand héros lui rend sa splendeur éclipsée;
it l'aigle des Germains, et les fiers léopards,
)e nos drapeaux ligués rivaux sans jalousie,
'ont pâlir le croissant, qui s'enfuit vers l'Asie,
Loin de ses bataillons épars.
)ui, d'un sommeil de fer la Grèce enfin s'éveille;
,a voix de Démosthène a frappé mon oreille....
)ue vois-je?... Phidias, Pindare, Anacréon
Sortent de leurs mausolées,
Et d'un long deuil consolées,
Les Muses près d'Apollon
En cercle sont rassemblées
Au sommet de l'Hélicon.

DÉMOSTHÈNE.

Périsse le tyran qui, du poids de sa chaîne,
Voudrait de Salamine accabler les vainqueurs!
J'atteste vos aïeux, nobles enfans d'Athène!
Vous n'avez point failli, quand de vos oppresseurs
Vous avez défié la phalange inhumaine.
Osez en croire Démosthène,
O peuple! rappelez votre antique vertu;
Songez à Marathon, et Philippe est vaincu.

PHIDIAS.

Jupiter descend sur la terre;
D'un signe il ébranle les cieux:
Mortels cachés dans la poussière,
Adorez le maître des dieux!
—Mais je l'entends déjà qui tonne...
Mon génie alarmé s'étonne
A l'aspect de ses traits divins;
Et, de son succès confondue,
Mon audace baisse la vue
Devant l'ouvrage de mes mains.

ANACRÉON.

Belles vierges de la Crète,
Sur le cristal de ces eaux
Entrelacez les rameaux
Qui protégent ma retraite!
Esclaves! couronnez de fleurs

Cette coupe où frémit la liqueur pétillante !
— La rose et le nectar de leurs douces odeurs
Apportent à mes sens la vapeur enivrante.
Mais de ces lieux Lycoris est absente...
Non, je l'entends : esclaves, fuyez tous.
— Ma Lycoris, que tes baisers sont doux !
Ne crains rien ; cet ormeau nous prête son ombrage :
L'Amour plus loin veille pour nous,
Et, caché près de ce bocage,
Il a tendu son arc pour chasser les jaloux
Qui voudraient soulever ce rideau de feuillage.

PINDARE.

Quoi ! l'airain est muet ! qu'il sonne !... Ces guerriers
Accourent à nos yeux, assiégent la barrière.
Héraut, vois-tu pas ces coursiers
Impatiens de franchir la carrière,
Frémir, mordre le frein, de momens en momens
Appeler le signal par leurs hennissemens !
Ouvrez, ouvrez la lice, et que la Grèce entière
Garde au triomphateur ses applaudissemens !
Entendez, maîtres de la terre,
Tous ces morts immortels dont j'empruntai la voix.
Toi surtout, qui d'Achille as passé les exploits,
Affranchis le tombeau d'Homère.
Ses mânes seraient consolés
Si quelque Muse, un jour, sur sa tombe ignorée,
Venait chanter les dieux de l'Olympe exilés.

Rends Athène à Pallas, Paphos à Cythérée,
Rends une patrie aux beaux arts;
Ils sont les frères de la Gloire;
Achève; il n'appartient qu'au favori de Mars
D'élever dans la Grèce un temple à la Victoire.

Mais que dis-je? les arts, reconquis par ton bras,
Fleurissent aux bords de la Seine:
Laisse couler en paix l'Euphrate et l'Eurotas.
Héritiers de Rome et d'Athène,
Irons-nous donc chercher dans de lointains climats
Des Apelle, des Phidias,
Des Sophocle, des Démosthène?

Et vous aussi, Français, vous fûtes grands comme eux
Rivaux souvent vainqueurs de ces hommes fameux,
Corneille, le Poussin, Girardon, la Bruyère,
Racine, Montesquieu, Fénélon et Voltaire!
N'accusons pas les dieux par des regrets jaloux:
Nous devons à la Grèce envier son Homère;
Mais le ciel, de ses dons libéral envers nous,
Lui refusa Buffon, La Fontaine et Molière.
Long-temps de sa route écarté
L'astre des nations, dans une nuit d'orage,
Roula son disque ensanglanté;
Un dieu dissipe le nuage,
Le ciel a repris sa clarté.
O France! quel siècle de gloire

Devant toi vient de se rouvrir!
Ose embrasser ton avenir :
Il doit de tes erreurs absoudre la mémoire.
Appelés par les arts, le Germain et l'Anglais
Accourent en foule à tes fêtes,
Et, troublés un instant au bruit de tes conquêtes,
Célèbrent le vainqueur qui leur donna la paix.

HYACINTHE GASTON.

LES FÊTES DU GÉNIE.

Du Génie en ce jour multiplions les fêtes ;
De chêne et de laurier enlaçons nos cheveux ;
Ce n'est qu'à l'homme libre à chanter ses conquêtes ;
Jamais du despotisme il n'écouta les vœux.
Ah! si vous en doutez, volez aux murs d'Athènes ;
Demandez la tribune où tonna Démosthènes,
Ce lycée où Platon daigna former des rois,
Ces jeux où de Pindare on adorait la voix,
Courez à ce théâtre, à cette illustre scène
Où Sophocle, Euripide ont disputé le prix.
O divin Apollon! à mes regards surpris
De ton double coteau fais jaillir l'Hypocrène,
Lisez-moi, fille de Mycène,

Du chantre d'Ilion les immortels écrits;
Que je l'admire encor dans la ville d'Hélène.
Est-ce là cette Mytilène,
Ce séjour enchanteur des Grâces et des Ris?
Lesbos, de ta Sapho redis-moi le délire:
Cythère, couvre-moi de tes berceaux fleuris;
Théos, de ton vieillard que j'entende la lyre.
Vain espoir! tout se tait! un silence de mort,
Le silence de l'esclavage,
Interprête muet des volontés du sort,
Pèse sur des débris que l'ignorance outrage.

Des talens et de la vertu
Un stupide Ottoman recueille l'héritage;
Et sa verge insolente écrit sur le rivage:
« Avec la liberté, la Grèce a disparu. »

Grandes ombres de Salamine,
A quoi servit votre valeur?
Pindare, ta lyre divine
N'a plus que des sons de douleur.
Pleurons leur gloire fugitive;
Mais quelle corde assez plaintive
Pourra répondre à leur malheur?

Ah! plutôt que nos chants consacrent leur mémoi
Le temps n'a point détruit Platée et Marathon;
J'en jure par les vers, les arts et la victoire.

L'Olympe a reconnu leur gloire,
Et de leur récompense a chargé l'Hélicon.

Le Génie, au double vallon,
De l'immortalité déposa les richesses.
C'est surtout aux fils d'Apollon
Qu'il aime à prodiguer ses fécondes largesses;
C'est par eux qu'à son vol il donne un noble essor;
C'est par eux qu'en sa chute il se relève encor.
Aussi l'enfant du Pinde est sacré sur la terre:
Bellone le protége au milieu des combats;
Mars, touché de sa voix, le ravit au trépas,
Et les dieux sur son front suspendent leur tonnerre.
Heureux dans son exil, et libre dans les fers,
Il défend aux tyrans d'attenter à sa vie.
Du champ de ses aïeux dépouillé par l'envie,
Pour domaine il a l'univers;
Et lorsqu'entraînant tout dans le torrent des âges,
Le néant s'enrichit par d'illustres naufrages,
Du sort capricieux il brave les revers;
Et, calme au milieu des orages,
Sur l'abîme des temps il plane avec ses vers.

D'une illusion soudaine
Mes sens seront-ils trompés?
Ah! d'une image incertaine
Mes yeux ne sont point frappés.
Oui, de l'immortel domaine

Je ravirai les trésors;
Et d'une espérance vaine
Les nymphes de l'Hypocrène
N'ont point flatté mes accords.

Où suis-je ! quel transport m'agite !
Quel songe égare mes esprits !
Arion, au sein d'Amphitrite,
S'offre-t-il à mes yeux surpris !
Par un prodige véritable,
Les dieux réalisant la fable,
Renouvellent l'antiquité.
L'avenir pour moi se déroule,
Et chaque siècle qui s'écoule
Me parle d'immortalité.

Voyez-vous ce vaisseau qui, flottant sur les ondes,
Des états de l'Aurore accourt victorieux ?
Dominateur des mers, explorateur des mondes,
Sur la vague orgueilleuse il semble atteindre aux cieux.
Les despotes captifs, les richesses de l'Inde,
Ce prix des longs travaux repose dans ses flancs,
Mais un trésor plus rare, honneur sacré du Pinde,
Le chantre heureux des Castillans,
Le Camoëns, assis sur un noble trophée,
Au milieu des héros, des belles et des rois,
La lyre en main, nouvel Orphée,
De ces Jasons nouveaux consacre les exploits.

Comme on voit une main habile
Sur la toile vivante allier les couleurs,
Il nuance les tons sur la corde mobile,
Et de transports divers fait tressaillir les cœurs.
Il célèbre les jeux, les combats et les fêtes;
Mais il chante surtout ce géant des tempêtes;
Ce fier Adamastor, sentinelle des mers;
Eternel possesseur de ces vastes déserts,
Qui, les bras étendus et la voix mugissante,
Arrête des vaisseaux la voile frémissante,
Et leur ravit l'espoir d'un second univers.
Que son luth sur les cœurs a d'empire et de charmes!
Tout s'émeut; les rois même ont oublié leurs fers;
Et, mêlant dans leurs yeux le sourire et les larmes,
Ils s'enivrent de gloire et d'amour et de vers.

La mer agitée
Suspend tous ses flots.
Pour ses chants Protée
Quitte ses troupeaux.
La plaine liquide
Voit fuir l'Aquilon.
Dans son vol rapide
S'arrête Alcyon.
Sur son char humide
S'élève Triton:
Et la Néréide,
D'un œil moins avide,

Suivit de Jason
L'élite intrépide,
Qui de la Colchide
Ravit la toison.

Neptune tout à coup, du palais d'Amphitrite,
Sur ce calme offensant promène au loin ses yeux:
Il voit, il reconnaît ce pin audacieux
Qui franchit de ses flots la dernière limite.
Il s'indigne que son orgueil
Ose encor l'insulter par les sons de la lyre:
Il rappelle les vents, soulève son empire;
Et du trident fatal repoussant le navire,
Il le brise contre un écueil.

C'en est fait; dans la mer profonde,
Avec ses voiles, ses drapeaux,
S'abîme, après quinze ans de gloire et de travaux,
Le vaisseau conquérant d'un monde.
Les trésors de l'Indus, les rois et les héros,
Tout disparaît, tout s'angloutit dans l'onde,
Et se confond dans le chaos.

Seul sur le gouffre immense un malheureux surnage:
Dieux, prêtez-lui votre secours;
C'est le cygne sacré du Tage:
D'un bras il protége ses jours,

.tre il soutient son ouvrage.
:... A l'instant des gouffres entr'ouverts
: fracas, entouré d'un nuage,
: géant, rival du dieu des mers,
hi par les flots et bravant leur outrage,
ans l'abîme, et le front dans les airs.
uerrier ranimant le courage,
r l'Océan il s'élance d'un pas;
e aux flots, l'enlève dans ses bras,
porte sur le rivage.
i, dit-il au chantre épouvanté,
:t des mortels tu peux braver l'envie.
le géant que ta muse a chanté:
istor te rend la vie,
te envers toi de l'immortalité.

Dans sa joie imprevue
:te élève ses yeux:
offre plus à sa vue
roc informe et ténébreux.
se, il parcourt, il visite
barrière d'Amphitrite;
, effroi des matelots,
sé par son délire.
istor lui rend sa lyre,
replonge dans les flots.

Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Et toi, noble vaisseau, conquérant de l'Indus,
Consolez-vous; le chantre de Lusus
Vous ravit à Neptune et vous rend à la gloire:
A l'ombre de son nom le vôtre est immortel;
Vous ne craindrez plus de naufrage;
Et vos lauriers unis, chers aux nymphes du Tage,
Reverdiront sur son autel...

Par quels tableaux le ciel put-il mieux nous instruire
Du sublime ascendant des maîtres de la lyre?
La plus haute vertu languit sans leur appui:
Ce qui touche au génie est sacré comme lui;
Et lorsque du héros le souvenir s'efface,
L'avenir du poëte adore encor la trace.
En vain du vieux Priam l'on cherche la cité;
Sigée, abandonné sur sa rive infertile,
Ne s'enorgueillit plus de la tombe d'Achille;
Et le berceau d'Homère est encor disputé.

Salut, art créateur, auguste poésie!
Par toi l'homme s'élève à la divinité.
Accourez, accourez, enfans de Polymnie,
Pères de l'immortalité;
De vos chants, de vos luths confondez l'harmonie;
Que tout dise en ce jour: Génie et liberté!

THÉODORE DÉSORGUES.

ÉPITHALAMES.

DE L'ÉPITHALAME.

Ce mot vient du grec, et signifie *chant nuptial.*

L'*épithalame* est une pièce de poésie faite à l'occasion d'un mariage. L'Amour, l'Hymen, Lucine, le Destin, font souvent leur partie dans cette sorte de poëme. Les belles qualités des époux, la douceur et les agrémens de l'union qu'ils forment, les fruits heureux qu'on leur en promet, en voilà la matière. La façon de l'envisager doit décider des couleurs et des touches qu'il faut employer pour la rendre ; si l'on montera sa lyre sur le ton noble du sérieux, ou si l'on se livrera aux saillies d'un enjoûment badin ou folâtre.

Dictis prétend que les Grecs connurent l'*épithalame* dans les temps héroïques, et qu'on en chanta un aux noces de Thétis et de Pélée. D'abord il consistait dans l'acclamation d'*Hymen, ô Hymen!* On fit précéder quelque

temps après cette acclamation de vers auxquels elle servit de refrain pour les chœurs.

Cependant les Grecs ne sont pas les inventeurs de l'*épithalame*. Origène assure que ce poëme était connu chez les Hébreux, et que *le Cantique des Cantiques* n'est autre chose qu'un *épithalame*. Les critiques s'accordent assez à penser que le psaume 44 qui commence par ces mots : *Eructavit cor meum verbum bonum*, était un poëme de cette espèce.

Quoi qu'il en soit, chez les Grecs, les convives accompagnaient les jeunes époux, et chantaient l'*épithalame* sur la porte de l'appartement qui leur était destiné, et l'on croit communément que c'est de cet usage que ce genre de poésie tire sa dénomination.

Stésichore fut, à ce qu'on prétend, le premier qui donna une forme réglée à ce poëme ; du moins on n'en connaît pas d'antérieur au sien, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Sapho se rendit ensuite célèbre en ce genre.

L'*épithalame* latin se perfectionna à peu près comme l'*épithalame* grec : au lieu d'*Hymen, ô Hyménée*, on chantait le mot *Tallassius*, à l'occasion d'un jeune homme bien fait et considéré, à qui les Romains remirent une jeune Sabine qu'ils avaient enlevée avec les autres. Cette acclamation subsistait encore du temps de Pompée.

Catule fit chez les Romains ce que Stésichore avait fait chez les Grecs, et substitua à l'*épithalame* l'acclamation grecque *Hymen, ô Hyménée*. Ausone, Stace, Sidonius se livrèrent avec assez de succès à ce genre. Parmi nous, Malherbe, Rousseau, Chaulieu, le cardinal de Bernis, Dorat, etc., s'y sont distingués.

L'*épithalame* renferme deux parties : les louanges des nouveaux époux, et les vœux pour leur bonheur. On sent tout l'art et le talent qu'exigent les louanges. Aussi on a dit souvent que ce genre d'ouvrage est l'écueil des poëtes. Les vœux doivent être naturels comme les louanges, et renfermés dans la vraisemblance relative ou absolue.

Nous offrons celui qui suit pour exempl
est de Voltaire :

Que l'Hymen et l'Amour se rassemblent pour vo
Soyez encore amans en devenant époux ;
Vos désirs satisfaits doivent toujours renaître.
Brûlez toujours des mêmes feux ;
Que le droit de vous rendre heureux
N'ôte rien au plaisir de l'être.

A M. ***.

L'Hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offrait la guerre,
Vous donnera de vrais plaisirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'Histoire;
Mais vivre au gré de ses désirs
Vaut bien mieux qu'être mort avec un peu de gloire.

Ne divertissez point les fonds
Destinés pour le mariage:
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un si grand ouvrage.

Pour être heureux, soyez toujours amant;
Que bien plus que le sacrement
L'amour à jamais vous unisse;
Et pour faire durer le plaisir entre vous,
Que ce soit l'amant qui jouisse
De tout ce qu'on doit à l'époux.

Pour vivre sans débat dans votre domestique,
Vous n'avez qu'un moyen unique,

Et je vais vous le découvrir :
Ne vous entêtez point d'être chez vou
Mais, si l'on veut bien le souffrir,
Contentez-vous de le paraître.

Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous fasse douter,
Pleinement convaincu que votre épou
Car sans cet article de foi,
Que l'on doit toujours croire, et souve
Point de salut en mariage.

POUR LE MARQUIS DI

De votre fête, Hymen, voici le
N'oubliez pas d'en avertir l'Amou
Quand Jupiter, pour complaire à Cy
Eut pris congé du joyeux Célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa sœur Junon par maxime d'état.
Noces jamais ne firent tant d'éclat;
Jamais Hymen ne se fit tant de fête
Mais au milieu du céleste aparat

Vénus, dit-on, criait à pleine tête :
De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Vénus parlait en déesse sensée ;
Hymen agit en dieu très-imprudent.
L'enfant ailé sortit de sa pensée,
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vient que, de colère ardent,
Le petit dieu lui fait toujours la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excédant
De cent façons en chassant sur la terre.
De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur toujours est bon à quelque chose.
Le blond Hymen maudissait son destin,
Et même Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin.
Le pauvre dieu pleura, fit le lutin :
Amour est tendre, et n'a point de rancune :
Tiens, lui dit-il, ne sois point si mutin.
Voilà mon arc; va-t-en chercher fortune.
De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Hymen d'abord se mit en sentinelle,
Saisi de l'arc, et bientôt aperçoit
Venir à lui jeune et tendre pucelle,

Et chevalier propre à galant exploit.
Hymen tira, mais si juste et si droit,
Que Cupidon même n'eût su mieux faire.
Oh, oh! dit-il, le compère est adroit:
C'est bien visé; je quitte ma colère:
Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Or voilà donc, par les mains d'Hyménée,
D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessés.
J'ai vu ce dieu, de fleurs la tête ornée,
Les brodequins de perles rehaussés,
Le front modeste, et les regards baissés;
En robe blanche il marchait à la fête,
Et, conduisant ces amans empressés,
Il étendait son voile sur leur tête.
Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Que faisaient lors les enfans de Cythère?
Ils soulageaient Hymen dans ses emplois;
L'un de flambeaux éclairait le mystère,
L'autre du dieu dictait les chastes lois.
Ceux-ci faisaient résonner les hautbois;
Ceux-là dansaient pavane façonnée,
Et tous en chœur chantaient à haute voix:
Hymen, Amour, ô Hyménée!
Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

En fin finale, après maintes orgies,
Au benoît lit le couple fut conduit.
Le bon Hymen, éteignant les bougies,
Leur dit : Enfans, bonsoir et bonne nuit.
Lors Cupidon s'empara du réduit;
Et les Amours de rire et de s'ébattre,
Se rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.
Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Par tel moyen, entre ces dieux illustres,
L'accord fut fait et le traité conclu.
Jeunes époux, faites que de vingt lustres
Traité si doux ne soit point résolu :
Tant opérez, que d'une aimable mère
Naisse un beau jour quelque petit joufflu
Digne des vœux de l'aïeul et du père.
Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

J.-B. Rousseau.

POUR LE MARIAGE
DU
GRAND DAUPHIN (1).

Talia vincla, suis dixerunt, currite, fusis,
Concordes stabili fatorum numine Parcæ. VIRGIL.

L'OLYMPE est ébranlé : la voix du roi des cieux
Près de son trône auguste a rassemblé les dieux.
Les Bourbons, adorés de la Seine et du Tage,
Les Bourbons sont, dit-il, ma plus parfaite image ;
Mon bras les a placés sur des trônes divers :
C'est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'univers.
Qu'ils règnent à jamais, que leur tige féconde
De nouveaux rejetons embellisse le monde !
Sur les ailes du Temps vient ce jour solennel,
Que l'Hymen a marqué dans les fastes du ciel.
Thérèse va bientôt, par les Ris amenée,
Partager du Dauphin l'heureuse destinée.
Déjà, pour annoncer les célestes décrets,
Les Parques (2) du Destin ont quitté le palais ;

(1) Père de Louis XVIII.

(2) Les Parques assistèrent aux noces de Pélée et de Thétis ; elles chantèrent cet hyménée, et prédirent la naissance d'Achille. *Catul. in nuptiis Pelei et Thetidis.*

en fier, et porté sur de brillans nuages;
Seine conduit les arbitres des âges:

et l'allégresse éclata dans les cieux:
heur des Bourbons est la fête des dieux.

rques cependant s'assirent sur ces rives
eaux de la Seine errent presque captives:
ıt sous leurs doigts se placèrent encor
ıeaux qui jadis filèrent l'âge d'or.
redis nos chants, s'écrièrent les Parques;
les au séjour du plus grand des monarques;
s, fuseaux légers, filez ce jour heureux;
ıe et le Dauphin réunissent nos vœux:

ıé, le soleil, par son ardeur féconde,
ıira pour toi le sein du nouveau monde:
é trésor qui doit enorgueillir ton sein,
jeunes Bourbons un immortel essaim;
cquittes par eux des bienfaits de la France:
pplaudit au prix de ta reconnaissance.
clat de tes dons les cieux sont éblouis:
le de Philippe est le sang de Louis:
les aimables traits d'une jeune déesse,
èsé sur ces bords vient montrer la sagesse;
d'elle la beauté s'allie à la grandeur,
beauté s'unit à la tendre pudeur.
es pas la Nature adore son ouvrage,
s dons prodigués précieux assemblage:

L'Ibère la forma digne d'elle et de toi,
Fortuné Marcellus (1), et digne de ton roi.
Mille nobles vertus, par les talens ornées,
Doivent, Prince, assortir tes hautes destinées.
Les Grâces vont t'offrir sa main et son amour.
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour!

Qu'il efface le jour où le fougueux Pénée
Vit Pélée et Thétis invoquer l'Hyménée.
Non, ce dieu n'a jamais tissu des nœuds plus beaux:
La France et l'Ibérie allument ses flambeaux:
Et, sous le nom de sœurs en triomphes égales,
L'Amitié voit s'unir ces antiques rivales.
L'une et l'autre à l'envi chérissent un lien
Commencé par le sang, resserré par l'Hymen.
Peuples, amis des rois, enfans de la Victoire,
Le nœud qui vous attache affermit votre gloire.
De vingt états ligués les généreux efforts
Vainement de l'Envie armeront les transports.
Jurez-vous à jamais une foi mutuelle:
Qu'ainsi que les Bourbons elle soit immortelle.
Que vos noms, enlassés sur les foudres de Mars,
Epouvantent toujours les altiers léopards.
Assises sur des dards, la Discorde et la Haine
Frémissent à l'aspect de cette auguste chaîne
Que forment de concert l'Hyménée et l'Amour.
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour!

(1) Nom d'un prince jeune et charmant, l'idole des Romains.

Venez, filles des Rois, la France vous est chère ;
Elle n'est pas pour vous une terre étrangère.
C'est sur ces bords rians que régnaient vos aïeux :
Leur berceau fut un trône élevé dans ces lieux ;
Venez y recevoir la foi que vous réserve
Un Achille naissant, l'élève de Minerve.
Que par vos mains le myrte ombrage le premier
Ce front impatient d'être ceint du laurier.
Tel qu'on voit un aiglon qui dédaigne son aire,
Son œil brave les feux de l'astre qui l'éclaire,
Et son aile s'essaie à planer dans les airs
Pour y porter la foudre au milieu des éclairs ;
Telle on voit du Dauphin la marche généreuse ;
Il querelle des ans la marche paresseuse ;
Son cœur, né pour la gloire, appelle les hasards,
Et vole après Louis sous les drapeaux de Mars.
Quels exploits! lorsqu'un jour au temple de la guerre
Son bras trop jeune encor s'armera du tonnerre,
Ils craindront le héros ces hautains ennemis,
Qui craignent aujourd'hui le fils tendre et soumis.
La France recueillit ses précieuses larmes
Dans ces lugubres jours marqués par tant d'alarmes.
Oui, ses pleurs et ses vœux fléchirent les Destins.
Les funestes ciseaux tombèrent de leurs mains.
Puisse la douce Paix, endormant cet Alcide,
De Thérèse épargner la tendresse timide,
Et s'asseoir dans ces lieux à côté de l'Amour!
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour!

Déjà de toutes parts les nymphes de la Seine
S'élèvent sur les eaux pour voir leur souveraine.
Il en est temps, Hymen, cours parer tes autels;
Mais réserve les fleurs pour de simples mortels.
Louis te prêtera la pompe de sa gloire.
Vois des plaines du Belge accourir la Victoire,
Pour charger tes autels des lauriers recueillis
Sous les débris épars de murs ensevelis.
Sa main ajoutera les palmes moissonnées
Sur les rochers affreux des Alpes, étonnées
De revoir Annibal dans deux jeunes Bourbons.
Décore tes autels de ces illustres dons.
Du vainqueur de Fribourg que l'image chérie
Y présente aux regards le dieu de la patrie.
Joins aux palmes de Mars les chiffres de l'Amour.
Filez, fuseaux légers, filez cet heureux jour!

Quel appareil! ton temple éclate de lumière;
La Gloire et les Plaisirs en ouvrent la barrière;
Le Dauphin et Thérèse y dirigent leurs pas;
La terre s'embellit même au sein des frimats:
Ton voile est sur leur tête étendu par les Grâces.
Mille vœux différens se mêlent sur leurs traces.
Mille cris de louange élancés dans les airs
Font retentir l'écho de ces brillans concerts.
L'allégresse pénètre aux demeures sacrées
Où règnent des Bourbons les ombres révérées,
La France abandonnée aux transports les plus doux,

ses regards sur ces amans époux,
haste union réclame les prémices.
écoute des dieux les oracles propices.
e est le présent que te promet l'Amour.
iseaux légers, filez cet heureux jour!

aimé des cieux, Louis a vu la Gloire
t noms éclatans le placer dans l'Histoire.
iauquait un titre à ces titres pompeux;
titre d'aïcul devait combler ses vœux;
hant de la vie ordinaire apanage,
: lui destine au midi de son âge!
rône des lis des demi-dieux naissans
ont, grand Roi, tes regards caressans.
e comptera, par ses vastes provinces,
oles appuis et ses augustes princes.

ues, à ces mots, d'un vol précipité,
it au séjour de l'Immortalité,
mains à l'envi, dans le livre des Ages,
yeux du Destin, marquèrent leurs présages.

Le P. Lemoine.

ÉPITHALAME

SUR LE MARIAGE DU DUC DE VENDÔME AVEC MADEMOISELLE D'ENGHIEN, EN 1710.

Près de Seaux, sur la fin du jour,
L'Amour rencontra l'Hyménée:
Bonjour, frère, lui dit l'Amour;
D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour?
Je viens de célébrer une grande journée,
D'unir d'illustres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc! dit l'Amour en courroux,
Mépriser ainsi ma puissance!
Eh! depuis quand oubliez-vous
Que c'est à ma seule présence
Qu'Hymen doit tous ses agrémens;
Que sans moi point d'heureux momens;
Que je traîne avec moi l'ardeur et la tendresse,
Les jeux, les ris et l'allégresse,
Et mille folâtres Amours?

Où vas-tu, pauvre enfant, chercher ces vieux discours?
Laisse ces lieux communs à tant de rimeurs fades,

Faiseurs de virelais (1), chants royaux et ballades ;
Qui, nous parlant toujours et de jeux et de ris,
De fadeurs et d'ennui font bâiller tout Paris :
Ce n'est pas sur ce ton qu'on fait l'épithalame
Du fils du grand Henri, de son illustre femme.
La fille de ces dieux qui président sur nous
Porte mille trésors en dot à son époux ;
Le cœur du grand Condé, tout l'esprit de son père ;
La grandeur, la raison, les vertus de sa mère.
Pour répondre à ces biens, l'époux, de son côté,
Met un lot immortel dans la communauté ;
Tous ces lauriers cueillis au champ de dix batailles ;
Nos ennemis forcés dans plus de cent murailles ;
Enfin tout l'éclat de ce nom
Dont, malgré l'Envie et sa rage,
Retentit encor le rivage
De ce fleuve orgueilleux où tomba Phaéton.

Nous le verrons bientôt, je peux te le prédire,
Entre nous autres dieux qui perçons l'avenir,
Au seul bruit de son nom, forcer à revenir
La Victoire égarée au secours d'un empire
Que lui seul pouvait soutenir,
Et, franchissant les Pyrénées,
Rendre leur première vigueur

(1) Allusion à un virelai de Campistron sur le mariage du duc de Vendôme.

A ces cohortes basanées
De qui tant de fois la valeur,
France, suspendit ta grandeur
Et balança tes destinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un ennemi vain
Rendre à son roi chéri l'Espagne désolée,
Raffermir sur son front sa couronne ébranlé
Ne coûte que trois mois à peine à son grand
Pour en conserver la mémoire,
Philippe fait dresser un trophée à la gloire
De ce nouveau Cid au-delà
De ces colonnes si fameuses
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuses.

Tu vois bien maintenant, Amour, qu'en tell
Nous n'avons pas besoin de toi ni de ta mère
Gardez l'attirail qui vous suit
Pour quelque noce du vulgaire;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythère.
Adieu, bonsoir, et bonne nuit.

CHAUI

HYMNES.

DE L'HYMNE.

L'HYMNE est une sorte de poëme créé par les anciens pour célébrer leurs dieux et leurs héros : ce mot est tiré du grec (*humnos*.)

Lorsque le mot *hymne* s'entend des *hymnes* que l'on chante à l'église, il s'emploie ordinairement au féminin, et signifie un cantique composé à la louange de Dieu ou des Saints.

Santeuil est celui de nos poëtes qui se soit le plus distingué dans ce genre : il s'est élevé à lui-même un trophée immortel par les *hymnes* qu'il a composées à l'usage de l'Eglise. C'est là qu'on admire à la fois tout ce que le sentiment a de plus vif, tout ce que la piété a de plus noble et de plus tendre, tout ce que la langue latine a de plus énergique et de plus mélodieux, tout ce que la religion peut ajouter à l'enthousiasme, en lui fournissant des sujets vraiment propres à l'échauffer.

On est convenu de donner le nom d'*hymnes*

profanes à tous ceux qui ne sont point relatifs à un culte quelconque. Nous avons adopté ce nom pour notre classement. Ainsi nous allons donner d'abord les *hymnes profanes*. Nous donnerons ensuite les *hymnes sacrées*, auxquelles nous joindrons les *psaumes*, *cantiques*, *orotorios*, et autres poésies de ce genre.

A L'AMOUR.

ADEMOISELLE DE LAUNAY. (1)

élèbre ta victoire,
gle enfant, sur mon cœur.
conserver la mémoire
ı dernière faveur,
ens, captif, en l'honneur
ıon aimable vainqueur
ter un hymne à ta gloire.

ır, je dois à ta mère
et charmant que je sers :
ıi donnas l'art de plaire,
nt d'agrémens divers,
:u m'as forgé des fers
ılus doux, les plus légers
ı ait forgés à Cythère.

(me de Staal. Chaulieu avait quatre-vingts ans quand
pièce. On croit que ce sont les derniers vers qu'il ait

Que tes peines ont de charmes!
Qui les souffre est enchanté.
Toi qui sais jusques aux larmes
Mêler de la volupté,
Fais au moins que la beauté
Qui ravit ma liberté
Te rende avec moi les armes.

Viens, cher tyran de ma vie;
Toi seul fais l'enchantement
Qui tient mon âme asservie.
Que, dans ce ravissement,
Jusqu'à mon dernier moment,
Je vive et meure en aimant
Mon adorable Lesbie!

Tu m'entends, et viens sans peine,
Amour, exaucer mes vœux:
Déjà de ma douce chaîne
Je sens resserrer les nœuds;
Et, cent fois plus amoureux,
Je brûle de plus de feux
Que n'en allumait Hélène.

C'est la digne récompense
Des tourmens que j'ai soufferts,
Dès qu'au sortir de l'enfance
Je fus esclave en tes fers:

Et je veux que l'univers
Apprenne, en mes derniers vers,
Ma défaite et ta puissance.

CHAULIEU.

A L'AMOUR.

(*Voyez* le tome IX, Odes anacréontiques, page 338.)

A VÉNUS,

TRADUIT DE SAPHO.

O VÉNUS, dont, sur tant d'autels,
'homme adore en tremblant le pouvoir invincible !
ux rigueurs d'un amant, à ses mépris cruels,
Ne livre pas mon cœur sensible.

Que dis-je ? hélas ! quitte les cieux ;
uitte un instant les biens que ton Olympe enserre :
ouvent quand j'implorai tes soins officieux,
Tu vins, déesse, sur la terre.

Ta main guidait un char brillant,
ue traîuaient dans les airs tes colombes fidèles :
e les voyais vers moi voler rapidement ;
J'entendais le bruit de leurs ailes.

Tu descends, le char fuit; soudain
Par un charmant souris m'annonçant ta clémence ;
Quel est ton mal, Sapho, disais-tu? quel chagrin
Te fait désirer ma présence?

Quels succès attendent tes vœux?
Comment de ton amour puis-je calmer l'orage?
Qui veux-tu que Vénus attire dans tes nœuds?
Quel est l'inhumain qui t'outrage?

Il fuit tes pas, il les suivra;
Tu recevras de lui tous les dons qu'il refuse;
Il t'aimera bientôt, et bientôt il perdra
La vaine fierté qui l'abuse.

Viens donc, ô déesse! il est temps;
Viens bannir de mon cœur l'ennui qui le dévore :
Soumets-toi le plus beau, le plus cher des amans;
Tu dois secourir qui t'adore.

MILLIN DE LA BROSSE.

A L'AMITIÉ.

PRÉSENT des dieux, doux charme des humains,
O divine *Amitié*, viens pénétrer nos âmes!
Les cœurs, éclairés de tes flammes,

Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins;
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté;
L'Amour te laisse la constance;
Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait son innocence!

BERNARD. (*Castor et Pollux*).

A L'ESPÉRANCE.

Eh quoi! vous me trompez, séduisante Espérance,
Qui faisiez luire au loin les éclairs du plaisir!
Hélas! je n'ai que vous pour calmer ma souffrance;
Vous montrez le bonheur, laissez-moi le saisir.

Toujours vous ressemblez à l'heure fugitive:
L'instant qu'elle promet de loin nous réjouit;
Mais dès qu'elle a frappé notre oreille attentive,
C'en est fait, pour jamais elle s'évanouit.

Vous nous bercez déjà dès le printemps de l'âge;
Vous nous bercez encore au déclin de nos ans.
Vous promettez toujours, Espérance volage,
Et vos appas trompeurs sont toujours séduisans.

Le jeune ambitieux, heureux à son aurore,
Dans le cours de cent ans ne voit pas un écueil;
Et l'infirme vieillard croit voir errer encore
Le fantôme d'un siècle autour de son cercueil.

Espoir consolateur, tout ressent ta puissance;
Veillant dans les palais, veillant dans les hameaux,
Apaisant la douleur, doublant la jouissance,
C'est ton bras qui soutient la chaîne de nos maux.

Ne m'abandonne pas : l'éclat de ta lumière,
Pour être mensonger, n'en sera pas moins beau;
Et quand je serai près de fermer la paupière,
Que je te voie encore auprès de mon tombeau!

***

A L'ESPÉRANCE.

SALUT, ô divine Espérance!
Toi dont le charme séducteur
Donne une aile à la Jouissance,
Ote une épine à la Douleur!
Sur ton sein quand l'homme repose,
Ah! qu'il goûte un doux abandon!

Si le Plaisir est une rose,
L'Espérance en est le bouton.

Ton ancre soutient la nacelle
Du malheureux battu des vents;
Toi seule lui restes fidèle
Quand ses amis sont inconstans.
Malgré les verroux effroyables,
Dans un cachot tu suis nos pas.
Si les enfers sont redoutables,
C'est que tu n'y pénètres pas.

Dans l'arc-en-ciel, c'est ton image
Qui rassure le laboureur;
C'est toi qui, sur un bord sauvage,
Rends les forces au voyageur :
Au temple même de la Gloire
Courrait-on par d'âpres chemins,
Si les palmes de la victoire
N'étaient offertes par tes mains?

Des Amours charmante nourrice,
Que seraient-ils sans ton secours?
Ce sont tes soins, ton lait propice
Qui les font croître tous les jours.
En vain, après bien des traverses,
Ils sont au comble de leurs vœux;
Sur tes genoux quand tu les berces,
Ils sont souvent bien plus heureux.

Je te vois repousser dans l'ombre
Et les craintes et les regrets,
Et sur l'avenir le plus sombre
Jeter un voile plein d'attraits.
Par les maux quand l'âme épuisée
Touche à l'heure où tout n'est plus rien,
Au loin tu montres l'Elysée,
Et la mort nous paraît un bien.

PHILIPPON DE LAMADELAINE.

A LA NATURE,

EN AUTOMNE.

Je peux donc voir encor les champs
Avant que l'hiver les ravage !
Ces bois sont moins verts qu'au printemps,
Mais ils ont encor leur feuillage ;
Et le soleil qui nous ménage,
Mesure ses feux moins ardens
A la faiblesse de l'ombrage
De nos marroniers jaunissans.
Bientôt encor plus rembrunie,
Bientôt cette vaste forêt
Verra sa verdure flétrie
Joncher le sol qu'elle ombrageait.

Mes amis, pourquoi nous en plaindre ?
Quand l'hiver, que vous semblez craindre,
Dépouillera ces peupliers,
Alors ces peupliers immenses,
Qui prêtaient leur ombre à nos danses,
Viendront réchauffer nos foyers.
Les feuilles que le vent soulève,
Et que son tourbillon enlève
Aux rosiers de notre jardin,
A leurs pieds vont tomber soudain;
Et, fécondant leur souche encore,
Elles-mêmes feront éclore
Les roses du printemps prochain.
Oui, Nature, sage Nature,
Partout je reconnais tes dons,
Soit que de fleurs ou de glaçons
La mobile main des saisons
Vienne composer ta parure.
Eh ! pourquoi mon œil enchanté
Te trouverait-il moins touchante
Qu'aux jours éclatans de l'été ?
Une robe un peu moins brillante
Ne dépare pas la beauté.

DE PEZAI.

AU SOLEIL.

O Soleil ! ta douce influence
Pénètre le sein du vallon :
Par toi, dans l'humide sillon,
Le germe mûrit en silence.
Bientôt l'épi charme nos yeux :
Tu le défends de la tempête ;
Il croît, s'élève, et sur sa tête
Tu verses tout l'or de tes feux.

Astre éclatant du jour, quelle magnificence
Tu répands sur les cieux, lorsqu'en ta course immense,
Couvrant d'un réseau d'or les mers de l'Orient,
Tu balances dans l'air ton disque éblouissant!
Devant toi l'Aurore brillante,
Semant et le pourpre et l'azur,
Fait fuir des Nuits le char obscur
Que suit l'étoile étincelante.
L'étoile, voilant sa beauté,
Lance encor ses feux sur la terre....
Mais les torrens de ta lumière
Ensevelissent sa clarté.

Soudain l'onde s'enflamme, et la vague argentée
En flots de diamans roule précipitée :

)evant toi les vapeurs ont fui de toutes parts,
:t le pic lève un front dégagé de brouillards.
Ton retour console la Terre ;
Ton messager est le Printemps ;
Zéphir t'annonce dans nos champs,
Qu'il parcourt d'une aile légère.
Bientôt les rustiques concerts
Célèbrent la saison nouvelle,
Et l'amoureuse tourterelle
Vient gémir sous ses antres verts.

.e sombre Hiver, suivi des vents et des orages,
'uit en grondant au sein de ses vastes nuages ;
:t ce dieu courroucé, dans leurs humides flancs,
:xhale sa fureur en de longs sifflemens.
Mais tu t'avances, roi du monde,
Plein de force et de majesté,
Et bientôt les fruits de l'été
Reçoivent ta chaleur féconde.
Tes feux embrasent tour à tour
L'aigle, les génisses errantes,
Le coursier poursuit ses amantes,
Et le taureau mugit d'amour.

:u règnes, et des cieux la pompe fortunée
:mbellit sous tes pas le cercle de l'année :
)e ton trône, entouré d'éclatantes vapeurs,
[u jettes sur nos champs tes regards protecteurs.

Ah ! sur la région brûlante
Qu'embrase deux fois ton retour,
Vers ces lieux chers à ton amour,
Suspends ta marche triomphante !
Vingt peuples t'offrent leur encens :
Vois les vierges et les caciques (1),
Inondant les sacrés portiques,
Implorer tes dons bienfaisans.

« O Soleil, disent-ils, âme de la Nature,
» Sur nos champs de maïs verse ta clarté pure ;
» Protége tes enfans ; que ton front radieux
» Jamais dans ton courroux ne s'éclipse à leurs yeux !
» Epargne la Terre amoureuse :
» Ton ardeur consume ses flancs.
» Par toi la bouche des volcans
» Vomit la flamme impétueuse.
» Soleil, quand tes derniers rayons
» Ont cessé d'éclairer la terre,
» Permets qu'une onde salutaire
» Rafraîchisse nos régions ! »

Ils disent ; et leurs chœurs, célébrant ta puissance,
Autour de tes autels s'agitent en cadence.
Tes flèches ne sont plus dans la main du guerrier,
Et les perles et l'or brillent sur son collier.

---

(1) Noms des princes du Mexique, où l'on adore le Soleil.

ıns nos climats l'esprit du sage,
›nservant un Dieu créateur,
ı toi, de l'invisible auteur
lmire la plus belle image.
›mme ce Dieu, du haut des airs,
ı règnes sur l'espace immense;
: comme lui, par ta présence,
ı rends la vie à l'univers.

BUTIGNOT.

HYMNE DU SOIR.

ʻOMBRE à peine voile les cieux:
mps évanouis la splendeur éclipsée
: retrace dans ma pensée,
.nspire des chants dignes de mes aïeux.
epose ou se tait.... Les harpes suspendues
Languissent détendues.
:r fils d'un héros que la gloire enflamma,
ıs silencieux se traînent dans Selma.
, palais des rois, asile des conquêtes,
n'invite plus l'étranger à tes fêtes;
urs harmonieux, par la mousse couverts,
entissent plus du doux bruit des concerts,

Les braves ont vécu; Fingal même succombe.
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe...
Et je ne puis mourir! et ma plaintive voix
Dit aux siècles futurs nos antiques exploits!
Quand la reine des nuits ne brille point encore,
Quand sous l'obscurité la fleur se décolore,
Que les vapeurs du Soir, comme un nuage épais,
Enveloppent les monts, les lacs et les forêts,
De mon génie éteint le flambeau se rallume;
Le besoin de chanter m'embrase et me consume;
La tendre Malvina, charme de mes vieux jours,
De son bras attentif me prête le secours:
Elle guide Ossian au pied du roc sauvage;
Il s'assied sous un chêne au mobile feuillage;
De mon destin alors s'adoucit la rigueur:
Une puissante voix vient réveiller mon cœur;
C'est la voix du passé... Les siècles mémorables
Se pressent sous mes yeux, chargés de faits brillans;
Soudain je les recueille, et mes chants favorables
Éternisent le nom de mille chefs vaillans.
Non, du ruisseau fangeux ils ne sont point l'image,
Ces chants qui de Lutha rappellent les concerts;
Doux et mélodieux, ils enchantent les airs.
O terre de Lutha, que j'aime ton rivage,
Quand la veuve d'Oscar, sous ses doigts vagabonds,
Anime la harpe sonore!
Ses accords amoureux réjouissent les monts.
Aimable Malvina, toi que le Barde implore,

Prête l'oreille à ses accens:
ille charmante, accours; viens ranimer encore
es feux de mon génie affaibli par les ans!

BAOUR-LORMIAN.

A LA NUIT.

Quel doux et riant appareil
Te précède, ô Nuit, quand les Heures,
T'ouvrant les célestes demeures,
Désertent la cour du Soleil!
De rubis semant l'hémisphère,
Vénus annonce ton retour;
Jalouse d'embellir ta cour,
Diane emprunte de son frère
La clarté naissante du jour.
Tu reçois, ainsi que l'Aurore,
L'hommage de tous les oiseaux;
Tu ranimes le sein de Flore;
Et tes coursiers, du fond des eaux,
Lui ramènent sous les berceaux
Le dieu volage qu'elle adore.
Alors que du moite élément
Tu sors en déployant tes voiles,

Tu nous rappelles ce moment
Où, parlant en maître au Néant,
L'Eternel a dit aux étoiles:
Embellissez le firmament.
Cet astre à queue étincelante,
Qui semble, aux crédules pervers,
Secouer la guerre sanglante
Et la famine dévorante
Sur notre coupable univers;
Ces feux, qui dans l'automne humide,
Du sein de la terre exhalés,
Suivent d'une course rapide
Les pas des voyageurs troublés;
Cette Aurore, qui glorieuse
Des feux dont son char est armé,
De son écharpe radieuse,
Embrasse le Nord enflammé:
Tous ces éclatans phénomènes,
Ennemis des rayons du jour,
Souvent, ensemble ou tour à tour,
Quand dans les airs tu te promènes,
Forment la pompe de ta cour.
Le berger, qui de son amante
Déplore l'infidélité,
Errant dans un bois écarté,
Te choisit pour sa confidente.
Mais combien à la volupté,
Ton règne, ô Nuit, est favorable!

La beauté la plus intraitable
Sous tes voiles perd sa fierté.
L'Hymen froid, taciturne et sombre,
Tandis qu'il voit régner le jour,
L'Hymen se déride dans l'ombre,
Et prend un faux air de l'Amour.
Déesse, sans les feux de l'ourse,
Dont tu fais resplendir les cieux,
Le matelot audacieux
Eût jadis erré dans sa course
Au gré des flots capricieux.
Les vents redoutent ta présence.
Quand ton char glisse dans les airs,
Le bruit cesse : un profond silence
S'empare du vaste univers;
Le seul Zéphir souffle et murmure;
Fatigué de ses longs travaux,
L'homme, pour goûter le repos,
Regagne sa retraite obscure.
Tu fais respecter son sommeil;
Reine du pays des mensonges,
Tu l'amuses par d'heureux songes,
Jusqu'à l'instant de son réveil.

ROUCHER.

AU SOMMEIL.

Dieu bienfaiteur! ô toi qu'en son lit somptueux
Souvent implore en vain l'orgueilleuse Opulence,
Reçois mes chants, Sommeil, et que mes vœux
Te portent, jusqu'au fond des cieux,
L'hymne de ma reconnaissance!

Oh! combien de mortels, par le sort destinés
A traîner du malheur l'insupportable chaîne,
De l'amas de leurs maux sans cesse environnés,
Succomberaient, sans toi, sous le poids de leur peine!
Sur eux tes libérales mains
Versent de tes pavots la divine influence,
Et dans leur cœur naît l'espérance,
Qui suspend, adoucit l'horreur de leurs destins.
Toi seul sais justement dispenser aux humains
Leur châtiment, leur récompense.
Quand la vertu jouit de tes bienfaits,
Son âme douce et consolée,
Rêve tranquillement aux heureux qu'elle a faits;
Ou si parfois elle paraît troublée,
C'est que la probité par l'intrigue immolée,
Excite, arrache ses regrets.

Plus juste dans tes dons que l'aveugle fortune,
Tu vois avec horreur le crime audacieux ;
Pour le coupable seul ta présence importune
Agite son repos par des songes affreux.
Ah ! tourmente en effet l'avare, l'envieux,
    Le faux ami, l'ingrat, l'ambitieux ;
Mais fais grâce au jaloux : la beauté qu'il outrage
    Ne lui répond que par des pleurs,
Et ces pleurs si touchans ne calment point sa rage,
Il est vrai ; mais ses cris, mais ses sombres fureurs
    De l'amour même sont l'ouvrage :
Tu ne verses sur lui que de rares faveurs ;
    Qu'il puisse au moins en faire usage !
    Tout amant serait soupçonneux,
    S'il savait aimer davantage ;
Et tout jaloux qui veille est assez malheureux.

    Souvent une beauté timide
    Traite l'amour avec trop de rigueur ;
Elle craint, en veillant, la raison qui la guide,
Et cache à tous les yeux le secret de son cœur.
    Mais tu parais : un songe la décide ;
Son amant recevra le prix de son ardeur ;
Et ce cœur à l'amour si fièrement rebelle,
    En connaît enfin la douceur.
    Est-il une beauté cruelle
    Dans l'accès d'un rêve flatteur ?

De nos guerriers rafraîchis le courage ;
De tes faveurs leur cœur est peu jaloux ;
Mais leurs jours si souvent sont troublés par l'orage !
Protége leur sommeil ; ils ont veillé pour nous.
Répands sur les bons rois tes pavots les plus doux ;
A leur vertu toi-même rends hommage ;
De leurs innombrables sujets
Pleurant à leurs genoux, heureux de leurs bienfaits,
Présente-leur l'attendrissante image.
Dans un repos calme et serein,
Que ce spectacle à leurs yeux se prolonge ;
Qu'ils jouissent, du moins en songe,
Des biens réels que dispense leur main !

Quand l'insensible Mort sépare
Un amant, un ami de l'objet de ses vœux,
Que partout, chaque nuit, leur perte se répare,
Et que, rejoints en songe, ils soient encore heureux !
Quand de Zélis tu viens m'offrir l'image,
Prolonge, ô Dieu, prolonge mon réveil.
Elle est capricieuse, et peut-être volage ;
Fais que son cœur, devenu mon partage,
S'en ressouvienne au moment du réveil.

Dieu bienfaiteur, ô toi qu'en son lit somptueux
Souvent appelle en vain l'orgueilleuse Opulence,
Reçois mes chants, Sommeil, et que mes vœux
Te portent, jusqu'au fond des cieux,
L'hymne de ma reconnaissance!

FALLET.

HYMNE GUERRIER.

La trompette appelle aux alarmes;
Ses sons excitent la valeur :
Jeunes amans, c'est de nos armes
Que dépendra notre bonheur.
Le jour qui suit une victoire
Est encore un plus heureux jour;
L'Amour récompense la Gloire,
Et la Gloire embellit l'Amour.

Souvent l'amant le plus fidèle
Déplaît aux yeux qui l'ont charmé;
Pour un vainqueur, point de cruelle;
Celui qu'on admire est aimé.
Aux belles, un héros fait croire
Qu'il doit les soumettre à son tour;
Et la beauté cède à la Gloire
Ce qu'elle dispute à l'Amour.

Amour, honneur, dieux de nos âmes,
Décidez seuls de notre sort;
A des cœurs brûlés de vos flammes
Donnez le triomphe ou la mort.

Périssons dignes de mémoire,
Ou qu'on dise à notre retour:
L'Amour a tout fait pour la Gloire,
La Gloire obtient tout de l'Amour.

FLORIAN.

POUR LE MARIAGE

D'UN GUERRIER.

PRÉSENS du ciel, bienfaits charmans,
Tendre Amour, aimable Hyménée,
Vous seuls de nos plus beaux momens
Serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur
De vivre sous votre puissance!
L'Amour lui donne le bonheur,
L'Hymen lui donne l'innocence.

Des biens jusqu'alors inconnus
Viennent doubler sa jouissance;
Tous ses plaisirs sont des vertus,
Tous ses devoirs des récompenses.

Puissent les sermens de ce jour
Gardés, chéris toute la vie,

Donner des belles à l'Amour,
Et des héros à la patrie !

Heureux époux ! vos descendans
Seront dignes de leurs modèles :
Les fils du lion sont vaillans ;
Ceux de la colombe, fidèles.

FLORIAN.

A LA PAIX.

VENEZ, fille du Ciel, descendez sur la terre ;
Louis ne combat que pour vous :
'artez, n'attendez pas que son juste courroux
Ait accablé de son tonnerre
Ces superbes rivaux de sa gloire jaloux.

a Victoire, à son char de tout temps attachée,
ouronne ce héros au gré de ses souhaits,
Et la terre est encor jonchée
'es nombreux escadrons que la France a défaits.
iomphe pour vous ; venez, divine Paix.

Venez, hâtez-vous de descendre ;
Voyez de tous côtés épars

Ces mélanges de morts, d'armes et d'étendards;
A sa clémence enfin venez encor le rendre;
Jetez sur l'univers, qu'il peut réduire en cendre,
Vos plus favorables regards!

M.me DESHOULIÈRES.

A LA PAIX.

UN plein repos favorise nos vœux;
Peuples, chantez la *Paix*, qui nous rend tous heureux.
Un plein repos favorise nos vœux:
Chantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux!

Charmante *Paix*, délices de la terre,
Fille du Ciel et mère des Plaisirs,
Tu reviens combler nos désirs;
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la Guerre.
Un plein repos favorise nos vœux:
Chantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux!

Tu rends le fils à sa tremblante mère;
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-temps unie à son époux aimé;
De ton retour le laboureur charmé,
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère

[oissonne avant le temps le champ qu'il a semé :
u pares nos jardins d'une grâce nouvelle;
u rends le jour plus pur, et la terre plus belle !
Un plein repos favorise nos vœux :
hantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux !

J. Racine.

A L'ÉTERNEL.

Etre infini ! source première !
Suprême auteur de l'univers !
O toi que, sous des noms divers,
Adore la nature entière !
Permets qu'en ce jour solennel,
Au son brillant de la trompette,
La Reconnaissance répète :
Gloire à jamais à l'Eternel !

Ta providence universelle
Embrasse la terre et les cieux ;
Etre invisible à tous les yeux,
La Bienfaisance te décèle !
La Raison et la Vérité
S'unissent en vain pour te peindre ;
Leurs flambeaux sont prêts à s'éteindre
Dans la nuit de l'éternité.

Quel art dans la voûte azurée
Suspendit ces mondes nombreux?
Quel pouvoir les retient entr'eux
Dans une harmonie assurée?
Qui sépara la nuit du jour?
Qui rendit la terre féconde?...
Est-il un cœur qui ne réponde:
« Dieu, sa puissance et son amour? »

Quels biens cet amour nous présage!
Des êtres créés par tes mains
Tu distingues les seuls humains.
Pour nous la vie est un passage.
Oui, tu veux que l'humanité,
(Si la vertu lui sert de guide)
Après une course rapide,
Arrive à l'immortalité.

Dans tous les biens qu'il nous dispense
L'Eternel marque sa grandeur.
Vérité! justice! et candeur!
Vous resteriez sans récompense!...
Contre ce blasphême imposteur
S'il retient encor sa vengeance,
« Athée impur! que l'indulgence
» T'annonce au moins ton créateur! »

Dieu bienfaisant! plus tu pardonnes,
Plus le crime t'ose outrager!

Ah ! notre ardeur à te venger
Fait croire que tu nous la donnes...
Reçois dans ton sein paternel
Ce vœu de toute la Nature :
« Guerre à l'Orgueil, à l'Imposture !
» Gloire à jamais à l'Eternel ! »

LAUJON.

La pièce que l'on vient de lire, et celle qui suit, bien qu'elles soient adressées au divin créateur, n'ont cependant pas tout-à-fait le caractère religieux qui constitue les *hymnes sacrées*; c'est ce qui nous a déterminés à les placer dans la série des *hymnes profanes*.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

O TOI, dont le monde est l'ouvrage (1)
Et dont l'*Eternel* est le nom !
L'esprit en vain, sous un nuage,
Veut te cacher à la raison.
Partout le sage te retrouve :
Sa voix aime à te publier,

(1) Racine a dit dans *Esther* :
« L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage. »

Et le remords même te prouve
Au méchant qui t'ose nier.

Partisans d'un affreux système,
Qui criez : il n'est point de Dieu,
Voyez au front du soleil même,
Ses titres, en lettres de feu.
Des fleurs s'il brode la parure,
Des fruits s'il nuance les goûts,
C'est pour faire de la nature
Son interprète auprès de nous.

Des saisons qui règlent la terre,
C'est le ciel qui règle le cours.
S'il lance, par fois, le tonnerre,
La rosée en vient tous les jours.
Ah! qu'il est doux, qu'il est utile
D'y voir un juge souverain!
Du faible son sein est l'asile,
Du puissant son bras est le frein.

A son nom, la triste indigence
Voit le riche ouvrir son trésor.
L'homme épuisé par la souffrance,
A ce doux nom, sourit encor.
En lui si le mourant espère,
Le trépas même a ses douceurs :
C'est un fils qui va voir son père;
D'où pourraient naître ses frayeurs?

PH. DE LA MADELAINE.

HYMNES SACRÉES,

PSAUMES,

CANTIQUES, ORATORIO

ET

AUTRES POÉSIES RELIGIEUSES.

(*Voyez* au tome IX les Odes sacrées.)

HYMNES SACRÉES, etc.

HYMNE.

SPLENDOR PATERNÆ GLORIÆ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Éternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté.

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère;
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfans.

Donne-nous un ferme courage;
Brise la noire dent du serpent envieux:
Que le calme, grand Dieu! suive de près l'orage;
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Garde notre âme dans ta route;
Rends notre corps docile à ta divine loi;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre paix céleste;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur:
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'Aurore luit sur l'hémisphère;
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui:
Jésus, qui tout entier est dans son divin père,
Comme son divin père est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint! qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

J. Racine.

PSAUME XVIII.

COELI ENARRANT, etc.

ıi de l'Éternel contemples les miracles,
. du firmament sont-ce pas des oracles
silence parle et s'entend par les yeux?
ıuvoir qu'ils ont dessus notre naissance
renir d'ailleurs que de cette puissance
t ferme la terre et fait mouvoir les cieux?

continuel dont depuis tant d'années
t naître et finir les nuits et les journées,
rer leur cours d'un si juste compas,
pas un chef-d'œuvre où chacun peut connaître
grand artisan, de qui tout prend son être,
point au hasard les choses d'ici-bas?

bles effets d'une cause invisible,
êmes grandeurs, cette essence impassible
de nos cœurs l'honneur qui leur est dû:
ıent aux Gentils, ils prêchent aux sauvages,
tout l'univers il n'est point de langages
discours muet ne puisse être entendu.

Cet esprit qui du Temps précède la naissance,
Afin de témoigner que sa magnificence,
Ainsi que son pouvoir, est sans comparaison,
De l'astre le plus beau qui, sur la terre et l'onde,
Se fait voir tous les jours aux yeux de tout le monde,
Lui-même en le faisant en a fait sa maison.

Là sa grandeur fait voir à tout ce qui respire,
Dans son trône éternel, digne de son empire,
Sur des lambris d'azur briller des diamans:
Jamais le blond Hymen, couvert d'or et de soie;
Quand il a chez les rois joint la pompe à la joie,
N'a fait dans leur palais luire tant d'ornemens.

C'est de là qu'à sa force égalant sa justice,
Un jour il sortira pour détruire le vice.
Tel qu'un puissant géant au combat préparé,
Il atteindra partout, tout craindra son tonnerre;
Ses yeux verront partout, et par toute la terre
Rien n'est si ténébreux qui n'en soit éclairé.

Il n'est point d'ignorant que ses œuvres n'instruisent;
Il n'est point de méchant que ses lois ne réduisent.
Chacun diversement est appelé de Dieu:
Mais les cœurs généreux, qui peuvent sans contrainte
Faire pour son amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits, auront le plus haut lieu.

ınsi qu'aux réprouvés la peine est assurée,
ınsi la récompense est aux bons préparée,
›rs de tous les malheurs dont nous sommes troublés :
or n'a point de beautés qui soient si désirables,
i le miel le plus pur de douceurs comparables
ı moindre des plaisirs dont ils seront comblés.

:ureux sera le cœur, délivré de tout vice,
ıi, donnant à son Dieu sa vie et son service,
rend digne des biens qui lui sont destinés,
; qui, de sa raison connaissant l'impuissance,
ıand il a des pensers trop remplis de licence,
:s étouffe en son âme aussitôt qu'ils sont nés !

; bienheureux encor qui, voyant la manie
: ceux que le péché tient sous sa tyrannie,
: veut que son Dieu seul pour maître et pour appui ;
ıi partout est pareil, et qui, se prenant garde
ıe celui qui voit tout en tous lieux le regarde,
gouverne en tous lieux comme étant devant lui !

ıuverain roi des rois, providence éternelle,
ı'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle
on Dieu, mon rédempteur, mon aide et mon support,
ıisqu'à tous mes besoins tes bontés toujours prêtes
'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
:hève ton ouvrage, et me conduis au port !

RACAN.

EXTRAIT

DE LA PLAINTE DE DAVID,

SUR LA MORT DE SAÜL ET DE JONATHAS, QUI AVAIE PERDU LA BATAILLE CONTRE LES PHILISTINS.

FIDÈLES compagnons de mes longues traverses,
Soldats qui me donnez tant de preuves diverses
D'une invincible foi,
Ne vous étonnez pas si je verse des larmes,
Et trahis par mes yeux la gloire de mes armes :
On pleure justement quand on pleure son roi.

Qui ne serait touché de malheurs si tragiques ?
Saül qui fut l'appui des fortunes publiques,
Ne jouit plus du jour !
Jonathas a suivi ses tristes destinées ;
Et leurs meilleurs soldats, en leurs jeunes années,
Mourant pour leur défense, ont montré leur amour

Grand Dieu ! s'il est permis à l'humaine prudence
De sonder les secrets de cette Providence
Qui conduit les mortels,

D'où vient qu'en ce combat ton pouvoir se déclare
Avec tant de faveur pour un peuple barbare
Dont l'orgueil sacrilége attaque tes autels?

Théâtre infortuné du destin de ces princes,
Dont le bras fit régner par toutes nos provinces
L'abondance et la paix,
O monts de Gelboé! que vos sources tarissent!
Que votre air soit mortel! que vos fleurs se flétrissent!
Que pour vous le printemps ne revienne jamais!

Que le ciel tous les jours sur vous lance la foudre!
S'il y vient des troupeaux, qu'il les réduise en poudre!
Qu'il y soit toujours nuit!
Qu'il n'y tombe jamais une fraîche rosée,
Et que du laboureur l'espérance abusée
Après un long travail n'y cueille point de fruit!

De l'oint du roi des rois le titre vénérable
N'a pu sauver un prince, aux âges mémorable,
De la loi du tombeau;
Et la Mort, dont la main enlève sa couronne,
Nous apprend que contre elle une ferme colonne
Ne résiste pas plus qu'un débile roseau.

Il cueillait tous les jours quelques palmes nouvelles;
Il forçait la Victoire à déployer ses ailes:
Pour suivre sa vertu,

Le sage Jonathas secondait sa vaillance :
Par de fameux exploits il prouvait sa naissance ;
Et jamais sans triomphe il n'avait combattu.

Belle âme qui, sortant de ta prison mortelle,
As sans doute emporté d'une amitié fidèle
Le chaste souvenir,
Puisque la loi du ciel ordonne que je vive,
Je veux que mon esprit dans la tombe te suive,
Et qu'il commence un deuil qui ne puisse finir.

GODEAU.

PARAPHRASE DU PSAUME XXX

EXALTABO TE DOMINE.

Puisque tu m'as tiré du milieu de la fange,
Et pour le bien du monde au monde conservé,
Je veux tâcher, Seigneur, de porter ta louange
Aussi haut que la gloire où tu m'as élevé.

J'ai trompé les méchans dont la rage couverte
Ne trouvait de plaisir qu'en ma seule douleur ;
Et lorsqu'ils étaient prêts de rire de ma perte,
Ils se trouvaient réduits à soupirer la leur.

; soin de ton amour, qui jamais ne sommeille,
calmé tous les maux dont j'étais agité ;
t sitôt que mes cris ont touché ton oreille,
: sens que mes douleurs ont touché ta bonté.

a main, dont les faveurs ont mon âme assouvie,
e verse plus pour moi que des fleuves de miel,
es ombres de la mort me conduit à la vie,
t du sein des enfers m'élève dans le ciel.

avoris du Seigneur, grands Saints, faites paraître
ue ses rares bienfaits ne peuvent s'oublier,
ue c'est le mériter que de les reconnaître,
t payer son amour que de le publier.

: ne sens pas plutôt les traits de sa colère,
ue sa miséricorde arrive à mon secours :
'espace d'un moment limite ma misère,
t ma prospérité dure plus que mes jours.

le soir j'ai reçu quelque plaie inhumaine,
e matin j'en guéris par un doux appareil ;
n même temps emporte et la nuit et ma peine,
t ma santé renaît avecque le soleil.

: vois de mon esprit la tourmente apaisée
ıssitôt que le jour éclaire dans les cieux ;
t les mêmes rayons qui sèchent la rosée,
:chent visiblement les larmes de mes yeux.



Lorsque de ton courroux la mortelle tempête
M'eut caché les rayons dont ta face reluit,
Je vis tomber les fleurs qui couronnaient ma tête,
Et céder ma lumière aux ombres de la nuit.

Je sentis en frayeur changer ma hardiesse,
En fontaine mes yeux, en trouble mon repos,
Ma pompe en déshonneur, mon plaisir en tristesse,
Et mes chants de triomphe en ces tristes propos:

Grand Dieu ! si je descends dessous la tombe noire,
Qu'ajoutera ma cendre à ta félicité?
Espères-tu qu'un mort fasse vivre ta gloire,
Et qu'une ombre muette annonce ta clarté?

Rends plutôt à nos cris ton oreille propice,
Accorde un doux regard à nos maux inhumains,
Et fais que ta pitié détourne ta justice,
D'abandonner aux vers l'ouvrage de tes mains.

Je n'eus pas réclamé tes bontés souveraines,
Que ta grace ordinaire accomplit mes désirs,
Et qu'aux lieux où régnaient et les maux et les peines,
Elle fit succéder les biens et les plaisirs.

Pour toutes ses faveurs qui n'ont point de pareilles,
Je te veux, ô Seigneur! à toute heure bénir,
Ressentir ton amour, admirer tes merveilles,
Et consacrer ta gloire aux siècles à venir.

MELLEVILLE.

[redacted]

?HRASE DU PSAUME CXXIX.

DE PROFUNDIS CLAMAVI, etc.

fond de mon cœur, grand Dieu, que je t'implore,
d'un cœur frappé d'un salutaire effroi,
emords poursuit, que le regret dévore,
qui toujours espère en toi.

in moribond qui t'invoque et t'appelle :
ains n'es-tu pas le père en les créant?
re qu'un objet de l'ire paternelle
irais-tu tiré du néant?

noi sous ton aile, et deviens mon refuge :
le torrent du siècle vicieux ;
de nous, hélas! si tu n'es que son juge,
pardonnable à tes yeux?

donne, dit l'homme ; il connaît ma faiblesse:
int en avoir qu'il n'ait plus de bonté?
incipe il s'ouvre et s'élargit sans cesse
routes de l'iniquité.

levoirs, salut, tout sort de sa mémoire ;
âce il oublie et le prix et le don,
qu'il peut avoir à l'éternelle gloire,
a ressource du pardon.

De l'infernal abîme il voit enfin la flamme;
Il la voit quand il touche à son dernier moment:
Contrit moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a poursuivie, achevant sa carrière,
Sans espoir, sans amour, il n'a que des remords:
Ta clémence long-temps attendit sa prière,
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux dont sa nuit est suivie;
Sur moi-même tel est le retour accablant:
Ainsi sur le tableau de ma coupable vie
Je jette les yeux en tremblant.

Croirai-je que déjà mon âme est réprouvée?
Perdrai-je en la rendant l'espérance et la foi?
Non, Seigneur; ta parole est trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit: « Qu'Israël en repos vive et meure;
» Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en tout lieu;
» Du premier de ses jours jusqu'à sa dernière heure
» Qu'il ait confiance en son Dieu.

» S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime,
» Me remontre un cœur pur, tel que je lui donnai;
» Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même,
» Et tout lui sera pardonné. »

[M]ourant dans cet esprit, et plein de confiance,
[Q]uand donc au tribunal je serai présenté,
[Q]ue ta miséricorde, y tenant la balance,
Désarme ta sévérité.

PIRON.

TRADUCTION DU PSAUME

BEATUS VIR QUI NON ABIIT, etc.

HEUREUX qui n'a jamais, d'une oreille indulgente,
[É]couté du méchant les conseils séducteurs;
[Q]ui détourna ses pas des sentiers corrupteurs
[O]ù l'impiété guide une foule imprudente,
Et loin de lui laissa l'orgueil
Siéger dans la chaire insolente
[D]'une raison trompeuse et le trône et l'écueil!

[D]ans la loi du Très-Haut, son cœur humble et docile,
[E]n cherchant ses devoirs, a trouvé ses plaisirs.
[P]ar le goût des vrais biens guéri des vains désirs,
[I]l repose en son Dieu sa volonté tranquille!
Il médite au sein de la nuit
Sa loi que l'amour rend facile
[E]t chante avec le jour le Dieu qui l'a produit.

Tel, sur des bords heureux, l'arbre dont une eau pure
Abreuve la racine et les rameaux féconds,
Croît sous un ciel ami, sans que les aquilons
Insultent son feuillage ou sèchent sa verdure :
Nourri des plus douces chaleurs,
Riche de sève et de culture,
Il donnera les fruits qu'avaient promis ses fleurs.

Qu'il n'en est pas, grand Dieu! qu'il n'en est pas de même
De la race infidèle objet de tes mépris!
Punis par leurs succès, par leur gloire flétris,
Les méchans égarés marchent sous l'anathême :
Les jours de leur prospérité,
Devant ta justice suprême,
Sont un sable mouvant dans les airs emporté.

Au jour où devant toi le redoutable livre
S'ouvrira dans le ciel pour juger l'univers,
Evoqué des tombeaux, tout ce peuple pervers
Alors en sortira, mais non pas pour revivre;
Et, muets devant cette loi,
Qu'ils avaient dédaigné de suivre,
Ils n'oseront lever leurs regards jusqu'à toi.

Ton œil voit tes élus, et tu connais leur voie;
Mais celle des pécheurs, toujours loin de tes yeux,
Appartient au néant invoqué par leurs vœux.
Séparés de tes saints, dont tu feras la joie,

Tous de tes cieux déshérités,
Des enfers éternelle proie,
ıs l'éternelle mort seront précipités.

LA HARPE.

CANTIQUE

.É DE S. PAUL AUX ROMAINS, CH. VII.

'LAINTE D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL ÉPROUVE AU-DEDANS DE LUI-MÊME.

MON Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais ;
Je veux, mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O Grâce, ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort !

J. RAC

PARAPHRASE

DU CANTIQUE DE JUDITH.

Poussons dans l'air des cris de joie;
Oublions nos longues douleurs;
Qu'aujourd'hui notre front se voie
Couronné de chapeaux de fleurs.
Faisons retentir les louanges
Du Dieu dont le pouvoir nous a sauvé des fers,
Et qui pour nous arma les anges,
Alors que contre nous s'armèrent les enfers.

Je sais que sa force et sa gloire
Se lisent sur le front des cieux;
Mais dans cette illustre victoire
Leur éclat brille beaucoup mieux:
Elle apprend à toute la terre
Qu'il tient entre ses mains le sort des combattans,
Et que, sans lancer le tonnerre,
Il peut d'une parole abattre les Titans.

Tel qu'on voit des hautes montagnes
Descendre un torrent furieux

Dans le sein des vertes campagnes
De qui l'émail charmait les yeux,
Tel de l'orgueilleuse Assyrie
Sort le camp infidèle avec ses étendards;
Et l'on n'oppose à sa furie
Que des soldats craintifs et de faibles remparts.

Devant lui vole une poussière
Qui le couvre d'un voile épais :
Le soleil en perd sa lumière,
La terre gémit sous le faix;
Les chevaux tarissent les fleuves;
La plaine retentit d'un effroyable bruit;
Et partout on ne voit que preuves
De ce que peut un roi que la fureur conduit.

Tout eût fléchi dessous ses armes;
Et ses escadrons triomphans,
Devant nos yeux trempés de larmes,
Eussent égorgé nos enfans :
Il eût laissé dans nos familles
Les vestiges cruels d'un insolent bonheur;
Et sa main, épargnant nos filles,
Leur eût vendu la vie au prix de leur honneur.

L'effet eût suivi la menace
De ces sacriléges guerriers,
Si Dieu, lassé de leur audace,
N'eût point fait sécher leurs lauriers :

Les racines en sont coupées.
lopherne n'est plus; son camp fuit ou se rend;
Leurs espérances sont trompées;
la main d'une femme a fait un coup si grand

Grand Dieu qui nous vit dans la guerre
Le jouet d'un prince insolent,
Enfin tu lances le tonnerre,
Dont le coup nous semblait si lent:
Tu nous fais voir que la prudence
ıs ton divin secours ne peut rien affermir,
Et que l'œil de ta providence
lle quand les mortels l'accusent de dormir.

Pour payer des faveurs si grandes,
O monarque de l'univers,
Nous n'avons point d'autres offrandes
Que nos voix, nos luths et nos vers;
Nous les consacrons à ta gloire:
s cœurs te garderont une éternelle foi:
Tu vivras dans notre mémoire,
nos chants n'auront plus d'autre sujet que toi.

Ton pouvoir n'a point de limites;
Tes yeux peuvent tout découvrir:
Tes faveurs passent nos mérites;
Tu donnes tout sans t'appauvrir:

Tu perds ceux qui t'osent déplaire;
D'une grande cité tu fais un grand tombeau;
Et devant ta juste colère
La couronne est un verre, et le sceptre un roseau

Que la terre te rende hommage;
Que l'âme de chaque mortel,
Où l'on voit luire ton image,
Soit ta victime et ton autel.
Toujours les grands dons ne te plaisent;
Tu n'aimes pas toujours les honneurs de l'encen
Mais toujours nos larmes t'apaisent,
Et toujours tu reçois des soupirs innocens.

Seigneur, lorsque tu fis le monde
Tu fis paraître ton pouvoir:
Aujourd'hui ta bonté profonde
Dans sa conduite se fait voir:
Tu te répands par toutes choses;
Ta sagesse est l'esprit dont tout est animé,
Et sur toi seul tu te reposes
Du soin de ce grand corps que toi seul as form

GODE

PARAPHRASE

DES PSAUMES XII ET XIV.

DIXIT INSIPIENS IN CORDE SUO, NON EST DEUS.

L'IMPIE a dit : Brisons ses temples ;
Non, je ne connais point de Dieu.
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.
Le Seigneur s'en émeut, et du plus haut des cieux
Sur les enfans de l'homme il arrête ses yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche, et ne le trouve pas.
Par le plus noir des attentats
L'homme à son Dieu livre la guerre,
Et de l'iniquité les ministres sanglans
Exécutent partout ses ordres insolens.

De la substance de leurs frères
Leurs biens criminels sont grossis :
Par le luxe même endurcis,
Ils sont riches de nos misères,
Monstre voluptueux dont la soif et la faim
Dévorent sans pitié la veuve et l'orphelin.

De leur avidité farouche,
Grand Dieu, tu vois l'indigne excès;
Au milieu de ces vils succès
Ton nom ne sort point de leur bouche;
Mais le leur est proscrit; les momens sont comptés;
Et tu maudis le cours de leurs prospérités.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler;
Un éclair seul les fait trembler.
Ils blasphêment, mais ils frémissent:
Tu fuis partout l'impie, et, malgré sa fureur,
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse:
Tu dis un mot, ils ne sont plus.
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse.
Le pécheur à la fin tombera sous tes coups:
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

Tout nous annonce ta victoire:
Objet de ton fidèle amour,
Sion verra luire le jour
De ta puissance et de ta gloire.
Jacob sorti des fers, Jacob, tranquille, heureux,
T'offrira, plein de joie, et ses dons et ses vœux.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

HŒUR D'ATHALIE.

LE CHŒUR.

univers est plein de sa magnificence;
ıdore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
ire a des temps précédé la naissance.
ntons, publions ses bienfaits!

UNE VOIX.

vain l'injuste violence
le qui le loue imposerait silence:
nom ne périra jamais.
annonce au jour sa gloire et sa puissance;
ivers est plein de sa magnificence.
ntons, publions ses bienfaits.

LE CHŒUR.

nivers, etc.

UNE VOIX.

aux fleurs leur aimable peinture:
it naître et mûrir les fruits;
ur dispense avec mesure
aleur des jours et la fraîcheur des nuits.
ıp qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

ıande au soleil d'animer la nature,
lumière est un don de ses mains.

Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

RACINE. (*Athalie*, acte I.er, scène IV.)

HŒUR D'ESTHER.

ÉLISE.

ıdmirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

eur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

ı ses jours paraissent charmans.
éclate en ses vêtemens.
eil est sans borne ainsi que sa richesse.
air n'est troublé de ses gémissemens.
rt, il s'éveille au son des instrumens.
cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

: comble de prospérité,
revivre en sa postérité,
ıns à sa table une riante troupe
ıoire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

ıx, dit-on, le peuple florissant
i ces biens coulent en abondance !
heureux le peuple innocent
le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE (*seule.*)

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

UNE AUTRE.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place:
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'Aurore.

LE CHOEUR.

O douce paix!
Heureux qui ne te perd jamais!

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus:
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

RACINE. (*Esther.*)

BONHEUR DU PEUPLE
SOUS UN BON ROI.

NTIQUE DES JEUNES ISRAÉLITES.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
nt dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
eureux le peuple, heureux le roi lui-même !

LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
'un parfait bonheur assurance éternelle!
Quand la suprême autorité
ans ses conseils a toujours auprès d'elle
La Justice et la Vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit par-tout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.
De ce monstre si farouche



Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE AUTRE.

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui,
Sont précieuses devant lui !

RACINE. (*Esther.*)

FRAGMENT

A VII.e SCÈNE DU III.e ACTE D'ATHALIE.

JOAD.

. . . .

d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
e l'Esprit divin qui s'empare de moi?
lui-même: il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
siècles obscurs devant moi se découvrent.
es, de vos sons prêtez-moi les accords,
ces mouvemens secondez les transports.

CHŒUR.

du Seigneur la voix se fasse entendre,
qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
, au printemps, la fraicheur du matin.

JOAD.

, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
s plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
urs, disparaissez; le Seigneur se réveille.
nent en un plomb vil l'or pur (e) s'est-il changé?
est dans le lieu saint ce pontife égorgé? (s)

---

nas. — (s) Zacharie.

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ? (1)
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?

---

(1) Captivité de Babylone.

Peuples de la terre, chantez ;
érusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
es enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?
ève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
egarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
es rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
es peuples à l'envi marchent à ta lumière.
eureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

J. Racine.

MONOLOGUE DE POLYEUCTE.

ource délicieuse, en misères féconde,
ue voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
onteux attachement de la chair et du monde,
ue ne me quittez-vous quand je vous ai quittés !
llez, honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre ;
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable ;
Le Scythe va venger la Perse et les Chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;
Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à sa colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'es plus rien ;
Je porte en un cœur tout chrétien

Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstans ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appât dont il était charmé ;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

P. CORNEILLE.

LES ISRAÉLITES

SUR LA MONTAGNE D'OREB,

ORATORIO.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Hélas ! Dieu nous conduit dans ce séjour d'alarmes,
Et nous y sommes immolés !
Nous n'avons que nos larmes
Pour éteindre la soif dont nous sommes brûlés !

AARON.

Respectons du Seigneur la volonté suprême ;
Il peut tarir la source de nos pleurs ;
Même en nous frappant il nous aime :
Adorons ses décrets jusque dans nos malheurs.

LE CHŒUR.

Pourquoi détruit-il son ouvrage
Par les revers et l'opprobre flétri ?
Est-ce là ce peuple chéri
Qu'il appelle son héritage ?

AARON.

Auprès de l'Éternel Moïse est votre appui ;
Craignez de l'irriter par votre impatience :

Tremblez. Il paraît, il s'avance;
; murmures, vos cris ont percé jusqu'à lui.

(Un prélude annonce Moïse.)

MOÏSE.

)uelles clameurs ont frappé mon oreille,
l'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur!

LE CHOEUR.

maux que nous souffrons vous seul êtes l'auteur:
'ous gémissons, et le Seigneur sommeille!

MOÏSE.

ple séditieux, et digne de mépris,
. bontés du Très-Haut réserviez-vous ce prix!

TOUT LE CHOEUR.

Que sont devenus ses oracles?
uvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis?

MOÏSE.

ats! avez-vous donc oublié ses miracles?
t ce Dieu dont le bras vous soutint tant de fois:
mer étonnée il imposa des lois;
nduisit vos pas dans ses routes profondes,
:s flots divisés revinrent à sa voix
.outir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
uffrit, il calma vos cris tumultueux:
rains de langueur en cet état funeste,
La mort levait son glaive affreux;
Il ouvrit les portes des cieux,
t tomber pour vous un aliment céleste.
ère le plus tendre implorez le secours;

N'armez plus contre vous sa puissance infinie :
Soyez soumis au Dieu dont vous tenez la vie ;
C'est l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver; que vos pleurs le fléchissent.

TOUT LE CHŒUR.

Il rejette nos cœurs, lui qui les a formés !
C'est en vain qu'ils gémissent ;
Nos femmes, nos enfans périssent :
Les tombeaux sont ouverts, et les cieux sont fermés.

MOÏSE.

Ciel ! quels objets ! quelles victimes !

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons !

MOÏSE.

Quel spectacle d'horreur !
J'oublie en voyant leur malheur
Que leurs murmures sont des crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons !

MOÏSE.

Dans ces momens affreux,
Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.

TOUT LE CHŒUR.

Hélas !

MOÏSE.

De ta clémence
Répands le trésor ;
Hâte-toi.

TOUT LE CHOEUR.

Nous mourons!

MOÏSE.

Que vas-tu faire? Arrête;
sont tous tes enfans.

LE CHOEUR.

O sort! ô triste sort!

MOÏSE.

Lance plutôt la foudre sur ma tête!

TOUT LE CHOEUR.

ous expirons!

MOÏSE.

Grand Dieu! la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer;
Tu ne peux tromper mon attente.
Ton peuple est tout prêt d'expirer;
Ranime sa force mourante
Pour te bénir et t'adorer.

(Moïse frappe le rocher : il en sort des torrens d'eau.)

LE CHOEUR.

prodige! ô miracle! ô puissance suprême!
impétueux torrens s'élancent du rocher!

MOÏSE.

eu devrait vous punir, et Dieu veut vous toucher;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime;
Il daigne ne vous reprocher
oubli de ses bienfaits que par sa bonté même.
ces traits éclatans connaissez l'Eternel;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE.

Il appelle, il attire, il commande, il terrasse
Sans forcer notre volonté;
Il a de ce rocher brisé la dureté:
C'est l'image du cœur qu'il frappe de sa grâce.
A ces traits éclatans connaissez l'Éternel;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE, AARON ET LE CHŒUR.

Que le Seignenr est grand! que sa puissance étonne!
Sa bonté remplit l'univers.
Que sa vengeance éclate, tonne;
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refusent d'aimer un maître qui pardonne.

L'Abbé DE VOISENON.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE X.e VOLUME.

STANCES PHILOSOPHIQUES.



STANCES FAMILIÈRES.

CANTATES.

DITHYRAMBES.

ÉPITHALAMES.

HYMNES.

HYMNES PROFANES.

[redacted]

HYMNES SACRÉES.

FIN DE LA TABLE.

